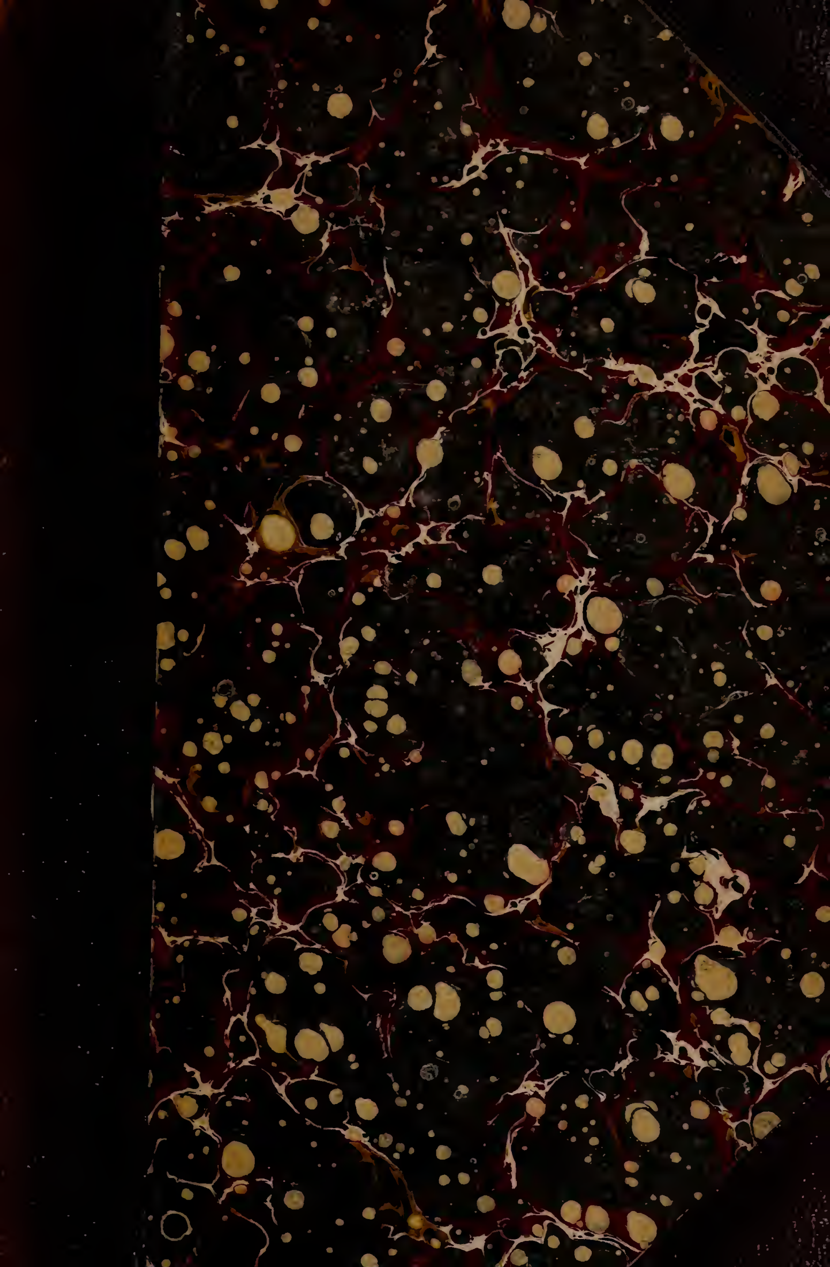
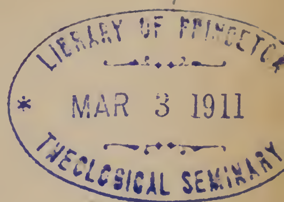


L'Esprit démocratique

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

MARC SANGNIER

L'Esprit démocratique



Et nous, nous avons cru à l'Amour.

(SAINT JEAN, I, 4.)

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1906

Janvier 1905.

Je n'ai nullement le dessein de traiter ici doctrinalement de la démocratie, de sa philosophie, de son histoire, de ses conditions de développement. Ce n'est même pas une étude sur les caractères propres de *l'Esprit démocratique*. Mais, ayant donné toute notre vie à un labeur fraternel, nous avons été comme forcé par les exigences mêmes de notre action, de préciser parfois, en des pages hâtives, quelques impressions, quelques idées.

Ce sont ces pages que plusieurs de nos camarades de combat m'ont prié de réunir aujourd'hui. Pas un instant, il ne m'est venu à l'esprit de me laisser arrêter par des scru-

pules littéraires qui me sont absolument étrangers. Nous nous sommes toujours fixé comme règle de donner tout ce que nous avons, de si peu de valeur que ce soit.

Que quelques-uns, tout au moins, parmi nos lecteurs, nous fassent la grâce de lire ces pages comme elles ont été écrites, avec bonne volonté. Ils y verront l'effort d'une pensée qui se cherche et se précise parfois au contact même des réalités qui la pressent .Ils auront peut-être le cœur assez bon pour ne pas se laisser rebuter par tant de faiblesses et d'imperfections et pour voir caché sous tant de scories l'or pur du véritable Amour. Peut-être même entendront-ils une voix intérieure les appeler, et généreusement feront-ils route avec nous.

Ce livre alors aura atteint son but, parce qu'il aura servi la Cause : et c'est tout ce que nous voulons attendre de lui.

M. S.

PREMIÈRE PARTIE

FRATERNELLEMENT

PREMIÈRE PARTIE

FRATERNELLEMENT

I

POURQUOI NOUS VOULONS ESPÉRER

Il nous est bon, de temps en temps, de nous arrêter sur le chemin où la vie nous pousse, non pour nous reposer dans une coupable inaction, mais pour regarder où nous en sommes, ce que nous avons fait et ce que nous voulons. Les dernières journées d'une année qui s'achève misérable, au milieu des cris de haine et des luttes fratricides, sans que rien fasse prévoir de quel côté la paix se lèvera, brisant le ténébreux rempart de nuages lourds et enchevêtrés que

la lâcheté, les basses convoitises, les inavouables rancunes ont accumulés partout, ces journées qui s'écoulent mécontentes et comme honteuses de ressembler toujours à celles qui les ont précédées, me semblent nous inviter à de sérieuses et graves pensées.

Je n'ai point l'intention de m'attarder au spectacle de nos misères, ni à étudier ces germes de décomposition qui ont besoin, pour se développer, d'un organisme anémié, prêt déjà à toute corruption. J'aime mieux ne pas insister sur la description de nos maladies dont les crises, d'ailleurs, sont assez aiguës pour forcer l'attention de tous. Je veux chercher, au contraire, s'il n'y a pas encore parmi nous quelque chose de sain, de robuste, de fécond qui puisse guérir et fortifier par son généreux contact. Beaucoup, je le sais, ne découvrent rien : ils se lamentent et désespèrent. Regardant les différents partis qui divisent notre monde politique, ils n'en trouvent aucun qui puisse faire autre chose qu'œuvre provisoire ; ils jugent les meilleurs à peine capables d'éviter les plus grands maux pour se complaire dans les moindres ; entre le passé

qui est mort et les tentatives nécessairement avortées de ceux qui se hâtent en boitant vers la démocratie, sans être capables de la rendre bienfaisante ni de la réaliser dans sa plénitude, ni même de la concevoir, ils hésitent, également convaincus de l'impuissance des uns et des autres.

Et cependant, encore noyés dans l'ombre, de bons travailleurs se sont mis courageusement au labeur national. Ils font profession de ne rien connaître aux subtilités politiques ; ils ignorent l'art de promettre sans vouloir tenir, ils sont malhabiles aux adroites réticences ; leur grossière bonne foi se perd dans les finesses de la diplomatie ; ce sont des hommes simples qui, profondément attachés aux véritables principes de la démocratie, se sont rendu compte que ces principes étant logiquement et historiquement des principes chrétiens, il serait funeste et ridicule de vouloir faire de la démocratie contre le christianisme; ils revendiquent le droit de travailler comme citoyens au bien de la nation avec toutes les énergies qui sont en eux et croiraient faire œuvre de mauvais Français et de mauvais démocrates s'ils ne

faisaient pas bénéficier chacun des forces sociales que la foi divine a déposées dans leur âme... Or, c'est justement parce qu'ils veulent apporter toutes leurs richesses à l'œuvre commune, parce qu'ils entendent servir leur pays avec toutes les énergies dont ils disposent, qu'on les raille, qu'on les repousse, qu'on les attaque ; et ceux-là mêmes qui affirment avoir le plus à cœur les intérêts de la démocratie sont les plus acharnés dans cette lutte implacable. *Nous appuierons toute mesure de combat contre l'Eglise et contre la religion,* disait récemment,au milieu même de la Chambre, le député socialiste Vaillant... Et voilà à quels étranges renversements des choses les hommes sont conduits par leurs intérêts, leurs passions et les trompeuses leçons que l'histoire semble parfois aussi leur fournir, car — pourquoi ne pas l'avouer — bien des catholiques, qui ont eu la sacrilège pensée d'asservir la religion à la défense de leurs intérêts égoïstes et parfois injustes, peuvent être à bon droit accusés, tandis que la paresseuse indolence des autres ne trouve pas toujours dans de sottes préventions et dans une ignorance par-

fois volontaire une excuse suffisante à une aussi lamentable inaction.

Donc, ces démocrates, attaqués par les uns, reniés par les autres, mais chaque jour plus nombreux, plus conscients de leur force, préparent laborieusement le salut sans se laisser détourner de leur tâche obscure et salutaire par aucune menace, par aucune raillerie, avec cette toute-puissante confiance qu'en dépit de tout l'avenir leur appartient.

Il est bon, lorsque devant les tristesses et les humiliations de l'heure présente, on est presque tenté de perdre cœur, il est réconfortant de se souvenir de ces ouvriers chrétiens qui, après les fatigues d'une dure journée de travail, trouvent encore la force de se réunir, d'étudier ensemble, d'écrire dans les journaux de propagande ou de défendre par la parole la vérité dont ils se font les apôtres ; il est bienfaisant de revoir en esprit ces jeunes prêtres, si intimement mêlés au peuple dont sortent beaucoup d'entre eux, si pauvres, si joyeusement épris de sacrifice, si fermement attachés aux aspirations démocratiques du christianisme, si simples, si pieux, si magnifiquement indif-

férents à tout ce qui n'est pas le salut du peuple par le Christ... Et vous aussi, qui, au milieu de vos études, dans les Facultés ou dans les grandes écoles, avez conçu l'ambition de donner votre vie à la Cause sacrée, vous, mes premiers camarades, vous savez combien le souvenir de nos enthousiasmes d'autrefois me met au cœur d'espérance ; nous avons à peine fait quelques pas vers le but, mais nous sommes en marche et nous avons confiance.

Les hommes politiques sont trop occupés, trop affairés pour regarder autre chose que les mille petits évènements quotidiens d'où dépend leur succès ou leur ruine; ils n'aiment pas qu'on brouille les casiers étroits dans lesquels ils ont, une fois pour toutes, rangé les idées et les hommes. Ils en reviennent toujours à leurs vieilles classifications de républicains et de réactionnaires, de démocrates et de cléricaux: cela est commode, simple, et convient merveilleusement à leur esprit; si, par hasard, vous parlez d'autre chose, vous les mettez en fureur. D'ailleurs, ils ne comprennent pas; ils n'ont pas le temps de vous entendre, et, suivant leur

humeur, vous traitent de doux visionnaires ou de fanatiques arriérés.

Mais pourquoi s'en étonner? Nos politiciens ont appris à ne s'occuper que du présent. Ce qui ne tombe pas immédiatement sous leurs yeux, ce qui ne leur apparaît pas comme une force, ils le négligent, et les paroles que Montalembert appliquait à M. Guizot me reviennent à la mémoire : *Au fond, il ne s'est jamais engagé à rien qu'à étudier et qu'à respecter les faits;* et, s'adressant aux catholiques, il ajoutait : *Soyez seulement un fait, au lieu d'être une ombre, un bruit ou une ruine.*

Et, certes, tant que nous ne serons pas un « fait », on ne respectera pas nos droits, on étranglera nos libertés ; mais le même Montalembert a compris comment nous arriverions à forcer l'attention de ceux qui entendent nous ignorer et nous persécuter : *Nous avons mordu,* écrit-il, dans son magnifique langage, *au fruit de la discussion, de la publicité, de l'action ; nous avons goûté son âpre et substantielle saveur ; nous n'en démordrons pas. Croire que l'on pourra nous confiner désormais dans ces béates satisfactions de sacristie, dans ces vertus d'antichambre que*

pratiquaient nos pères et que nous prêche la bureaucratie qui nous exploite, c'est méconnaître à la fois et notre temps et notre pays et notre cœur.

Le grand orateur avait raison : nous n'en avons pas « *démordu* ». Et cependant, malgré la décadence du vieil esprit voltairien et la renaissance de la foi dans ces mêmes classes intellectuelles dont l'impiété avait suffi à entraîner la ruine religieuse de tout le pays, il nous semble que nous sommes pareils à des rameurs qui ne peuvent vaincre la force du courant, et voient le but s'éloigner à mesure que croissent leurs efforts... Gardons-nous cependant de perdre courage ; souvenons-nous que toute manifestation extérieure de l'état moral d'un pays, même celle qui résulte du suffrage universel, n'est jamais l'expression de ce qui est aujourd'hui, mais bien la représentation de ce qui a été hier, et demande un certain temps pour s'effacer, ainsi que ces images visuelles qui impressionnent encore la rétine lorsque leur objet vient d'être remplacé par un autre.

Mais, qu'ils le veuillent ou non, ceux qui occupent aujourd'hui la scène disparaîtront bien-

tôt, et nous autres qui sommes jeunes et que l'on traite d'enfants inexpérimentés, nous avons cependant le droit d'exiger que l'on renouvelle un peu le répertoire et que l'on invente quelque chose de plus conforme à nos aspirations et de moins indigne de la France. Ce n'est pas notre faute, après tout, si en face des tristes exemples qui nous sont donnés et des scandales contre lesquels notre jeunesse se révolte, nous sommes contraints d'avoir l'ambition de faire autre chose et mieux. D'ailleurs, nos adversaires, sans le savoir, font tout ce qu'il faut pour tremper nos courages : ils éprouvent notre foi par leurs hostilités systématiques ; ils purifient nos prêtres en les appauvrissant ; ils les rapprochent de l'âme populaire en leur imposant la vie des chambrées ; ils surnaturalisent nos efforts en les privant de toute récompense matérielle ; leur haine attise notre charité; leurs attaques scellent notre unité; ils sont comme l'austère cilice qui dompte la mollesse et stimule l'énergie... ; si seulement le sang coulait..., nous retrouverions la force puissante, l'invincible force d'expansion de l'Eglise aux catacombes ; mais nos ennemis les plus fa-

rouches ont peur du sang répandu; ils sentent confusément que cela nous ferait trop grands. N'importe, même sans martyrs, puisqu'on nous en refuse, nous saurons nous donner, nous immoler, s'il le faut, et un jour viendra où l'on comprendra ce que nous voulions, où nous allions, quel mystérieux entraînement nous poussait vers l'avenir. On nous a déclaré une guerre à mort; mais nous ne combattons contre personne ; nous combattons pour ceux-là mêmes qui nous frappent le plus cruellement, car nous voulons leur apporter la « Vérité qui les rendra libres»; nous n'avons qu'un ennemi, c'est le mal; nous ne voulons la ruine de personne, mais nous travaillons à libérer chacun.

Nous croyons que la démocratie est possible; nous n'en voyons autour de nous que des caricatures imcomplètes, faussées, souvent funestes ; mais nous attendons avec une ardente espérance le soleil qui *va se lever derrière la montagne*; nous savons que la liberté, l'égalité, la fraternité ne sont pas des chimères, puisque le Christ, voulant en faire présent à notre humanité, les acheta de son sang ; nous aimons la

République parce que nous avons confiance dans le peuple et foi en Dieu : elle incarne nos plus chères aspirations politiques et sociales de citoyens. C'est à la rendre bonne, généreuse, utile et féconde que nous travaillerons sans faiblesse comme sans orgueil, malgré l'ostracisme injuste et funeste de ces républicains que Mgr d'Hulst interpellait ainsi dans son premier discours à la Chambre : « Si la République meurt, c'est vous qui l'aurez tuée ». Nous, nous ne voulons pas qu'elle meure, et nous entendons montrer que s'il y a des républicains pour la tuer, il y en aura aussi pour la défendre et, Dieu aidant, pour la sauver.

Il faut que le peuple se ressaisisse enfin lui-même ; il faut qu'il brise les mailles invisibles du mystérieux filet qui le retient captif ; alors, il se relèvera dans sa liberté, et, puisant sa force dans les divins embrassements de son Christ retrouvé, il fondera enfin pour les siècles futurs la véritable démocratie dans la vérité, dans la justice et dans l'amour.

II

LE DEVOIR DE VIVRE

Tandis que certains passent à se plaindre, à protester ou à se quereller un temps qu'ils feraient mieux d'employer à agir, nous avons toujours cru que le premier devoir des catholiques était le *devoir de vivre.*

Devoir primordial en vérité, sans la pratique duquel tout le reste n'est que vaine illusion, inutile fantôme ! Devoir, hélas ! trop oublié, parfois même méconnu, et que ne comprennent pas ceux qui n'ont jamais eu d'autre ambition que de conserver quelques instants les restes branlants d'édifices presque ruinés, pour y abriter la lente mais fatale agonie d'un

monde déjà mort plus qu'à moitié! Devoir nécessaire pourtant, s'il est vrai que le catholicisme étant unique et universel, ni les peuples, ni les individus ne sauraient se passer de lui, incapables de trouver leur route loin de Celui qui a pu dire : « C'est moi qui suis le Chemin et la Vérité et la Vie. »

Or, *vivre*, ce n'est pas demeurer inerte, soit comme le rocher qui semble défier dans sa superbe immobilité la fureur des vagues, mais qui finit cependant un jour par s'abîmer, vaincu, dans le gouffre de l'océan, soit comme les sables des rivages, jouets des vents qui les dispersent ou les amassent à leur gré ; vivre, c'est s'emparer de la matière brute, lui donner forme et mouvement ; c'est assimiler, se développer harmonieusement, suivant une loi, vivre, c'est conquérir, progresser, tendre à réaliser un type déterminé, imposer aux forces élémentaires le joug de je ne sais quelle mystérieuse finalité ; c'est, en même temps, trouver en soi la souplesse suffisante pour correspondre aux exigences du milieu ; c'est être enfin le centre providentiel de tout un travail profond, la source d'énergies qui se

répandent et se restaurent sans cesse, jamais épuisées et semblant se multiplier à mesure qu'elles se déversent.

La religion est une vie : nous avons donc mission de la vivre. Loin de nous la pensée de prétendre qu'il n'y ait dans le catholicisme ni dogme, ni morale définie, ni discipline, ni hiérarchie. Quiconque le soutiendrait, s'excommunierait ainsi lui-même de l'assemblée des fidèles. Ce que nous affirmons seulement, sans crainte d'être contredit, c'est que, s'il ne nous appartient pas de définir le dogme, et si seuls les prêtres ont qualité pour dispenser, comme ayant autorité, la doctrine et les sacrements, nous devons tous, qui que nous soyons, *vivre le catholicisme*. C'est même là notre tâche propre, le travail particulier dont nous sommes chargés ; et si l'Église de Dieu ne peut errer, l'histoire est là pour montrer que les catholiques peuvent, hélas ! par malice ou par faiblesse, se refuser à vivre la vérité religieuse et présenter, çà et là, à travers le monde ou les siècles, le désolant aspect de membres desséchés et morts.

Le Christ, en effet, ne veut pas travailler

tout seul. Il entend nous élever à la gloire d'être ses coopérateurs.

L'Église de Dieu est semblable à un grand arbre. Pour qu'elle vive, il lui faut de l'air, de la lumière et de la chaleur : ce sont les vérités surnaturelles, la charité, l'action divine de l'esprit, dons gratuits, trésors infinis qui, tels qu'un ciel sans borne, dépassent et débordent tout de leur plénitude ; mais pour que l'arbre ne dépérisse pas, il faut aussi qu'enfonçant solidement de vigoureuses racines dans le sol, il aille puiser dans les profondeurs de la terre d'informes éléments qui deviendront sève généreuse sous l'écorce, et que l'air et la lumière transformeront en fleurs et en fruits. Enfonçons donc les racines jusque dans les entrailles mêmes de notre pays et de notre temps ; maintenons-les-y, malgré les pluies et les orages : et le limon s'animera et l'arbre fleurira.

Que de disputes stériles seraient évitées et quelle magnifique puissance d'expansion acquerrait notre foi, si les catholiques arrivaient à se persuader enfin que la vérité de la religion ne saurait se démontrer comme un thérorème,

que le christianisme peut bien, sans doute, dans un certain sens, être *prouvé*, mais qu'il doit surtout être *expérimenté* ! Et d'ailleurs, s'il est vrai qu'au point de vue individuel, c'est toujours le Sauveur qui fait les premières avances, si bien que nous n'avons en somme qu'à lui ouvrir notre âme et qu'à le reconnaître, comment ne pas s'apercevoir qu'il en va de même au point de vue social, que les peuples n'ont jamais accepté la foi, touchés par une toute-puissante dialectique, mais qu'après bien des lenteurs et des ingratitudes, ils se sont agenouillés devant l'Église, vaincus enfin par sa charité sociale, courbés sous le poids trop lourd de tous les services qu'elle leur avait rendus !

Pour les nations comme pour les individus, la pensée de Pascal demeurera toujours : Avant de prouver que la religion est vraie, il faut faire désirer qu'elle le soit[1].

1. « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer que la religion n'est point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vénérable, en donner respect ; la rendre ensuite aimable, faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie ; et puis montrer qu'elle est vraie ». (Pascal, *Pensées*.)

Et comment le ferons-nous, sinon en nous présentant aux hommes, les mains chargées d'œuvres bonnes et utiles, profitables non à nous seuls mais à tous, de façon qu'après avoir goûté des fruits, ils soient bien forcés d'estimer et d'admirer l'arbre dont nous sommes les rameaux ?

En vérité, rien ne semble se préciser davantage que l'œuvre qui s'impose aujourd'hui aux jeunes catholiques de France. Si, oubliant un instant tout ce qui n'est que superficiel et accidentel, faisant effort pour ne pas avoir toujours la vue offusquée par les pénibles et douloureuses nécessités d'une lutte politique pour le maintien des *libertés essentielles*, on regardait dans leur ensemble, sans se laisser arrêter par certains détails qui, pour cruels qu'ils soient, ne doivent pas retenir toute l'attention, et notre France contemporaine et la jeune génération catholique qui monte à la vie, on apercevrait sans doute facilement l'œuvre double qui s'impose à nous : préparation des milieux catholiques, en vue d'une action de rayonnement, puis absorption progressive des milieux non catholiques, gagnés petit à petit par la vision

chaque jour plus nette de leurs aspirations les plus profondes se réalisant dans le catholicisme et par le catholicisme ; on sentirait aussi combien fortes sont nos *raisons d'espérer*, combien intimes et personnelles, puisque c'est au plus profond de nous qu'il nous faut descendre pour chercher à découvrir l'avenir, puisque surtout la vie qui doit être vécue par nous, si nous avons le courage de la vivre, devient à elle seule la meilleure preuve que nous ne nous trompons pas.

Aussi bien est-ce là la double tâche que nos amis du *Sillon* se sont proposée ; et la méthode d'éducation démocratique que nous avons essayé de promouvoir n'est autre chose qu'un premier pas dans cette voie.

Les Cercles d'études constitueront une élite catholique d'ouvriers, futurs éléments dirigeants que réclament les temps nouveaux, tandis que les étudiants et les intellectuels, qui auront su se donner à eux-mêmes cette nécessaire éducation démocratique qui aujourd'hui s'impose à tous, pourront, eux aussi, exercer la part d'influence qui leur revient légitimement.

De leur côté, les Instituts populaires, rayonnement spontané de la vie fraternelle des Cercles d'études, groupes non plus confessionnels, mais largement ouverts à tous, se proposent de placer le catholicisme en présence des aspirations contemporaines, au milieu même du conflit des opinions et du chaos des doctrines et de faire éclater ce que Mgr Ireland appelait sa *merveilleuse opportunité.*

Et si nos humbles efforts ont été couronnés d'un succès qui nous étonne, lorsque nous songeons à la pauvreté des moyens employés, si nous avons pu sentir partout un éveil de volontés jeunes et ardentes, spontanément résolues à suivre la route dans laquelle nous nous étions nous-même engagés, si, d'ailleurs, nous avons pu déjà, forts de notre loyauté et de notre foi, commencer à libérer nos adversaires de quelques préjugés, n'en devons-nous pas conclure que l'élan qui nous entraîne n'est pas trompeur, que nous sommes bien en route vers l'avenir, et qu'il ne dépend plus que de nous de nous rapprocher chaque jour davantage du but poursuivi?

Quant à notre Revue, nous voudrions qu'elle

devînt vraiment entre nos mains un bon instrument de travail, un auxiliaire utile pour nos camarades des Cercles d'études. Notre désir serait, sans doute, qu'elle fût pour nos amis comme la vivante expression de notre *âme commune*, et que, parmi les âpretés de la lutte et les lassitudes de la vie quotidienne, ces quelques pages fraternelles servissent de nourriture et de réconfort, qu'elles fussent des évocatrices d'idéal, des confidentes d'efforts, des enregistreuses de victoires... Nous avons cependant aussi l'ambition d'en faire autre chose qu'un simple bulletin. Nous voudrions nous adresser non seulement à nos camarades de lutte, mais à tous ceux encore que préoccupe l'action sociale catholique, à nos adversaires aussi bien qu'aux autres, à tous ceux que nous nous sommes donné mission d'atteindre pour les faire participer aux bienfaits de notre pacifique victoire.

Nous essayerons donc de nous enrichir de tout ce que le spectacle des hommes et des choses nous apportera de révélations ou de confidences fécondes. Grâce à nos amis et à nos correspondants de province et de l'étran-

ger, nous pourrons jeter un coup d'œil, à la fois large et précis, sur les grands courants moraux et sociaux. Nous nous efforcerons de manifester, non plus théoriquement, mais au contact de chaque réalité passante, *de quel esprit nous sommes* : et de la sorte nous pourrons peut-être intéresser les hommes sincères qui aiment la loyauté, recherchent la spontanéité vivante et, avant de juger, demandent à comprendre.

Ainsi nous avons confiance que notre Revue fera œuvre utile. Nous croyons qu'elle correspond à un besoin réel. Que nos amis songent donc à la puissance que donnerait au mouvement auquel ils se consacrent la force, même matérielle, d'une revue largement répandue : quel surcroît d'activité, quelle multiplication d'énergie en résulterait partout, au grand avantage des œuvres partielles auxquelles ils se dévouent, et comme bien vite chacun se verrait récompensé des quelques sacrifices qu'il aurait pu être amené à faire à l'esprit d'unité !

Qu'ils n'oublient pas non plus que nous devons sortir des petites chapelles fermées où

l'on étouffe, que nous n'avons pas le droit de travailler seulement pour nos coreligionnaires et de nous désintéresser des autres, que nous sommes appelés à être les *témoins* de notre foi, que nous sommes le levain et que celui-ci n'a d'autre raison d'être que de faire fermenter toute la pâte ; qu'ils se souviennent enfin de la profonde et mystérieuse parole d'un vieux Père de l'Eglise : « Souvenez-vous, chrétiens, qu'au jour du jugement, vous serez responsables, devant Dieu, du salut du genre humain !... »

Et nous, plus confiants que jamais, sourds aux voix de ceux qui menacent ou qui raillent, les yeux levés au ciel et tenant pourtant d'une main ferme le soc de la charrue, comme le divin laboureur d'Assises, nous voulons travailler en paix — car la sereine passion qui nous pousse ne trouble pas, — certains que tout, aujourd'hui plus que jamais, réclame et postule le catholicisme et que, malgré de tristes apparences, c'est encore à la Croix du Maître qu'aboutissent toutes les avenues de la pensée comme de l'activité des hommes !

Puissions-nous donc joyeusement — la joie

n'est pas seulement une récompense, c'est aussi une vertu — apporter dans l'ombre ou la lumière, comme Dieu voudra, notre part virile d'efforts et remplir fidèlement notre *Devoir de vivre* !

III

COMMENT JACQUES MERCŒUR
RENCONTRA DIEU

La place Saint-Sulpice était tout ensoleillée par cette radieuse matinée de printemps. Il y a souvent dans nos villes de ces renouveaux triomphants : la poussée de vie qui ranime la nature paraît alors avoir fait éclater le manteau gris de maisons monotones et sales dont les hommes ont recouvert la terre féconde ; celle-ci semble frissonner sous les pavés ou l'asphalte, tandis que l'atmosphère elle-même, tiède et comme animée, baigne tout de sa lumière, transfigure les murs massifs ou les ruelles sombres, soudain réveillés sous son tiède baiser.

Onze heures avaient déjà sonné , une toute particulière impression de quiétude souriante se dégageait de cette bonne place si paisible ; la lourde façade du séminaire avait un air de bonté grave et une façon de douceur reposante ; les vieilles maisons qui s'élèvent de l'autre côté étalaient complaisamment leur opulence austère ; la mairie elle-même ne choquait pas trop dans ce milieu choisi et de bon ton : elle avait le tact de ne pas étaler sa banalité officielle et de savoir rester à sa place, tandis que l'énorme église, toute dominatrice et sûre de sa force qu'on pût la croire, était cependant vaincue par ce ciel léger de printemps qui la forçait à sourire et dont le bleu pâle baignait la masse épaisse, en allégeant les contours, en éclairant les profondeurs, prêtant à la grosse tour inachevée je ne sais quelle naïve et charmante séduction.

Le pouvoir de cette curieuse maîtrise du printemps renaissant sur toutes choses n'est pourtant pas universel : en effet, assis sur un banc, près de la grande fontaine où trônent des évêques et d'où coule, presque sans bruit, une eau rafraîchissante dont s'empare la brise

discrète pour répandre à l'entour des gouttelettes de rosée, une figure triste et lasse, amère parmi cette douceur, demeure rebelle. C'est pourtant celle d'un tout jeune homme — seize ans à peine, — visage fait pour sourire, dont les yeux graves et purs auraient dû rayonner, s'éveillant eux aussi à la vie... Or, c'était justement la vie qui avait mis si tôt de la douleur sur ce front : c'était elle qui avait rétréci, écrasé ce cœur, tandis qu'elle poussait ailleurs la sève et faisait s'épanouir les bourgeons.

Jacques Mercœur, immobile sur son banc, les yeux fixés au sol, les bras croisés, comme un enfant sage, un peu étriqué dans son vêtement pauvre mais bien propre, n'attirait certes pas la pitié des passants : les gens affairés qui, d'un pas alerte, traversaient la place pour se rendre à leurs affaires, ne remarquaient pas cet adolescent correct et peu bruyant, tandis que les vieux mendiants, accroupis sur les bancs voisins et grignotant lentement des croûtons de pain dur, n'auraient certes jamais songé à le considérer comme un compagnon d'infortune.

Jacques était déjà grand et fort pour son

âge : point de barbe encore, seulement une moustache naissante. Sa tête, malgré tout, demeurait celle d'un enfant : son teint pâle, ses cheveux châtains, ses traits assez réguliers et d'une joliesse banale, ne le distinguaient d'ailleurs en rien de la plupart des petits employés parisiens ; mais il semblait si découragé, si désemparé, que son expression en devenait assez étrange et mystérieuse. Les enfants, en effet, et même tous ceux qui sont jeunes, apportent d'ordinaire à leur douleur, comme à tout le reste, l'ardeur qui leur est propre ; ils pleurent, ils s'irritent, ils ont des bouillonnements de désespoir ; ils ne connaissent pas la tristesse refroidie, les dégoûts rances, les amertumes aigries. Or, justement, Jacques ne pleurait pas, mais toute sa pauvre petite vie repassait devant son cœur, terne et mauvaise...

Il ne lui était pourtant rien arrivé de bien extraordinaire, et certes ils sont nombreux ceux qui connurent son histoire... Sans doute, il était bien déconcerté à cette heure ; sans place depuis quinze jours, le magasin de gros dans lequel il était employé aux écritures ayant fait faillite, il cherchait quelque nouvel emploi

et des amis venaient de lui indiquer que l'on avait besoin d'un débutant dans une compagnie d'assurances... Hélas ! il revenait de là ce matin même : peu d'espoir ; on avait en vue un jeune homme pourvu de son brevet, et, d'ailleurs, le salaire était dérisoire, bon pour ceux qui peuvent attendre et sacrifier le présent aux chances d'avancement. Ce n'était certes pas le cas de Jacques : depuis deux ans son père malade ne gagnait presque plus rien ; la mère, sans doute, bonne ouvrière, faisait de fortes journées..., mais il y avait à la maison deux petits à nourrir... et l'important c'était d'abord de vivre, au jour le jour.

Jacques allait donc rapporter chez lui la mauvaise nouvelle... et il n'était pas pressé de rentrer, non qu'il eût peur d'être grondé, mais parce qu'il sentait que cette déception aigrirait encore et rendrait au foyer la vie plus pénible... Il devinait le plissement de lèvres douloureux de sa mère lorsqu'elle lui dirait : « Ces assurances, d'abord, je te l'avais bien dit, ça n'est pas fait pour nous... Demain, mon garçon, on se lèvera de bonne heure et on cherchera autre chose... » Il pré-

voyait les impatiences du père, quand tout ne marche pas bien, les colères inutiles, et les petits punis alors pour la moindre maladresse... Il sentait que les rapports seraient gênés, faux, qu'on lui reprocherait la plus insignifiante gaminerie, une promenade avec des camarades, moins que cela, un cri, un éclat de rire... car rien n'est permis lorsqu'on ne travaille pas...

Et toujours il en avait été ainsi ; et toujours, sans doute, ce serait la même chose,.. Jacques, maintenant, ne savait plus espérer. Quand il était enfant, l'année qui suivit sa première communion, il s'était, lui aussi, nourri du pain enchanté des rêves... Comme,à l'école, il avait toujours été attentif et studieux, ses maîtres avaient eu l'idée de l'envoyer dans une école primaire supérieure. Jacques avait travaillé avec passion, pendant toute une année : on le reçut dans les premiers... Il lui apparaissait alors qu'une vie nouvelle allait s'ouvrir pour lui : comme rien n'en était encore déterminé, il lui était possible de lui tracer un cours merveilleux : il pouvait faire comme ces enfants qui s'amusent à marquer sur leur

atlas les étapes hardies de voyages imaginaires. Avec quelle joie ravie son cœur ne s'en allait-il pas en avant, du côté de l'avenir, lorsqu'il songeait, inconsciemment peut-être, que l'infini du possible restait ouvert ! Il allait travailler de toutes ses forces : il ne redoutait pas les examens, lui ; il serait peut-être un jour ingénieur, officier, que sais-je ?... ou bien industriel, directeur d'une usine ; il serait un monsieur très riche que tout le monde respecterait et saluerait, et ses parents seraient fiers de lui et ses camarades l'envieraient... Hélas ! ce beau voyage vers l'avenir fut interrompu au départ même...

Et toujours immobile sur son banc, Jacques se souvenait de la méchante soirée dont la hantise malfaisante venait toujours ajouter un poids lourd à celui de ses autres peines... Ses yeux baissés ne sentaient pas le printemps qui riait ; la fête joyeuse d'air et de lumière se mourait à ses pieds sans pouvoir pénétrer ce pauvre petit être douloureux... Mais il voyait avec une cruelle netteté l'étroite alcôve sans fenêtre, encombrée de vieilles malles qui servaient d'armoires, et où se trouvait son lit... Il venait

de se coucher et il entendait sa mère ouvrir la porte et s'approcher de lui pour l'embrasser, comme tous les soirs ; seulement elle allait plus lentement que de coutume et semblait gênée... A voix basse, elle expliqua à Jacques qu'il était presque un homme maintenant, qu'on pouvait causer sérieusement avec lui ; que le père était malade, ne gagnait plus... Jacques comprit : il vit pourquoi depuis quelques jours on détournait la conversation avec mauvaise humeur lorsqu'il parlait de son école, de ce qu'on y faisait, des examens qu'on y passait...

— J'ai trouvé pour toi une bonne place chez Blondeau, le papetier qui fait le coin de la rue de Rennes et de la rue du Four, soixante francs par mois pour commencer; c'est toujours quelque chose...

Et puis, plus bas encore et toute hésitante, la mère ajouta :

— D'ailleurs, vois-tu, mon petit, cela vaut mieux ainsi... Tous ces travaux de tête, ce n'est pas pour nous autres... On se fatigue, on devient orgueilleux, on entend de vilaines choses et on a de mauvais camarades...

Et tandis qu'elle embrassait l'enfant très fort et un peu brusquement :

— Eh bien, on ne dit rien, Jacques?

— Je dis, répondit le petit, je dis que ca m'est bien égal.

Et la mère regagna son lit. Jacques pleura beaucoup cette nuit là. Mais il se lava les yeux le lendemain avant que personne ne pût le voir et partit vers huit heures pour la papeterie Blondeau.

Aujourd'hui, du reste, Jacques ne regrettait plus rien. Soit qu'il eût acquis un sens très net de l'irrémédiable, soit qu'une lassitude se fût emparée de lui, assez pénétrante pour lui faire redouter la fatigue même du moindre désir, il aurait pu répéter cette fois sans mentir: « Tout cela m'est bien égal... »

Et c'était justement ce qui le faisait souffrir. Sans le savoir, ce petit, cet ignorant, était philosophe comme l'Ecclésiaste désabusé ou comme l'antique Bouddha, sous le figuier de Caja... Il se demandait confusément si la vie vaut bien la peine de vivre, et l'âpreté avec laquelle la brave femme qu'était sa mère s'acharnait à les faire vivre l'éton-

nait et le scandalisait presque à cette heure.

A quoi bon, en effet? On use sa vie à une besogne stupide et qui répugne; les gens qui vous entourent sont âpres et méchants; on a tout juste assez de force pour arriver à gagner de quoi manger... On grandit ainsi. Après, on se marie, on a une femme et des enfants : c'est une charge de plus, et de ce peu de joie qu'ils vous donnent parfois comme en passant, la douleur fatale sait bien tirer vengeance en multipliant les maux nouveaux...

Et Jacques se souvenait que, chaque fois qu'il avait essayé quelque chose pour être heureux, cela au contraire n'avait servi qu'à le rendre plus malheureux.

Il avait rencontré, à l'école des Frères, dans sa classe, un camarade vers lequel il s'était senti attiré par une très violente et très accaparante sympathie : c'était un gros et aimable garçon, le fils choyé d'un assez riche boulanger. Jacques avait tout essayé pour s'en faire un ami, un véritable ami... Hélas ! de quelles nouvelles amertumes ces tentatives n'avaient-elles donc pas été la source !... Que de froissements de cœur et d'amour-propre !... Un jour,

on l'avait invité à déjeuner chez le boulanger. La perspective de cette fête le remplissait de joie, d'émotion et aussi de crainte... A grand'-peine la mère de Jacques avait consenti à laisser partir son garçon ; elles se méfiait des trop riches fréquentations... Jacques avait revêtu ses plus beaux habits, trop courts et très frippés, et avec des battements de cœur, il se rendit chez son ami... Il en revint navré : il s'était morfondu à un bout de table ; personne ne lui avait dit un mot ; gauche et stupide, il avait enfin compris qu'il s'était trompé et que le fils du boulanger ne se doutait pas de l'affection qu'il lui avait vouée.

Une autre fois, c'était un vieux Frère qui avait semblé prendre Jacques en amitié, lui donnant des conseils, lui indiquant des livres à lire, lui faisant croire qu'avec de la persévérance et du courage on pouvait arriver à tout... Puis, le bon Frère s'était petit à petit détourné de son jeune ami, si bien que lorsqu'il apprit que Jacques renonçait à entrer à l'école supérieure, il n'avait rien trouvé d'autre à lui dire. que cette courte phrase : « C'est vraiment bien dommage. »

— Pourquoi donc, pensait Jacques, pourquoi tout est-il ainsi mauvais et stupide?... Et pourquoi surtout cet instinct bizarre qui nous pousse tous, malgré tout, à vouloir vivre? Ne sommes-nous donc pas complices de notre propre malheur, puisque nous avons toujours et quand même, jusqu'au bout, le dessein d'arranger les choses et de continuer?...

Et le jeune homme éprouvait je ne sais quelle joie malsaine à sentir se fondre toutes ses énergies et se détendre tous les ressorts de son activité morale... A cette heure, il eût été la proie facile des tentations coupables... Après tout, n'y avait-il pas des moyens de s'étourdir et d'épaisses jouissances capables d'engourdir assez le cœur pour qu'il ne puisse plus souffrir?... Et Jacques se souvenait de ce que de mauvais camarades lui avaient raconté dans les bureaux où depuis trois ans il travaillait, de ce que parfois ses sens à peine éveillés lui avaient cependant appris de sensations troublantes; il savait bien qu'il n'était plus un enfant, maintenant; pourquoi, lui aussi, après tout, ne ferait-il pas comme les autres?

Et les mauvaises pensées commençaient déjà

à étendre leurs grandes ombres troubles sur ce cœur encore vierge... Par habitude pourtant, Jacques les repoussait faiblement, et tandis qu'un combat sans vigueur se livrait dans cette âme désemparée, le jeune homme releva machinalement la tête et regarda...

La lourde église s'élevait en face de lui, dans sa quiétude lumineuse... Elle lui parut d'abord indifférente, ni amie, ni hostile... Seulement, par une machinale association d'idées, le nom de Dieu vint à sa mémoire, un nom froid et vide qui n'éveillait rien en lui... Jacques était né et avait grandi dans une famille chrétienne. On lui avait appris à prier matin et soir. On l'avait envoyé dans une école congréganiste. Il allait chaque dimanche au patronage, se confessait et communiait tous les mois, récitait des monologues et jouait des pièces dans les séances récréatives... Il détestait les juifs, avait de la haine pour les francs-maçons et, comme ses camarades, il se disait nationaliste... C'était tout.

Or, je ne sais comment, l'idée lui vint d'entrer dans cette église : il ne la fréquentait guère, quoique ce fût sa paroisse, habitué qu'il était à entendre les offices dans son patronage... Il

se souvenait pourtant qu'il y avait, tout au fond, une chapelle très recueillie, avec une Vierge qu'éclairait un mystérieux rayonnement et des ex-voto de marbre: l'année de sa première communion, il y allait parfois, à la dérobée, dire un *Notre Père* et un *Je vous salue* avant de rentrer pour déjeuner.

Lentement, il traversa la place, gravit les larges marches, pénétra sous les voûtes silencieuses. Il y avait peu de monde dans l'église: quelques femmes seulement qui priaient, prosternées dans la nef, quelques mendiants qui sommeillaient le long des murs et les grands saints de pierre qui faisaient toujours près de l'autel leurs mêmes gestes muets.

Jacques s'étonnait presque d'être ainsi tout seul dans une église, alors qu'on n'y célébrait pas d'offices, sans maîtres, sans camarades, sans l'accompagnement accoutumé de prières et de chants...

— Allons à l'autel du fond, pensait-il, c'est là qu'est le saint Sacrement; et hâtant le pas, il atteignit vite la chapelle de la Vierge...

Alors il s'agenouilla; mais il était si fatigué, si las, que nulle prière ne sortait de ses lèvres :

la routine elle-même qui fait réciter des formules, lorsque le cœur est loin, semblait vaincue.

— Il faut pourtant que je le prie, se dit Jacques, l'habitude reprenant le dessus...

Mais, au même instant, il s'interrogeait intérieurement ;

— Qui, lui? — Dieu qui est là et qui m'entend. — Alors, je peux lui parler... Oh! comme ce serait bon si je lui disais tout. — Oui, mais il ne me répondra pas, lui.

Et toute la force d'attention intérieure dont Jacques était capable s'appliquait à étudier cette étrange question qu'il venait de se poser, sans doute, pour la première fois... Un curieux désir naissait dans son âme... S'il lui parlait, non pas du tout comme on fait quand on récite une prière de mémoire, mais, simplement, comme on doit faire lorsqu'on ouvre son cœur à quelqu'un qui comprend, qui écoute, qui aime...

— Mais ce sera très ridicule... est-ce ainsi qu'il faut agir?... ce n'est pas comme cela que font les autres.

Et cependant Jacques sentait bien qu'il essayerait. N'avait-il pas la foi d'ailleurs?... Ne

savait-il pas que Jésus était là, tout près?... Des morceaux de sermons ou d'instructions qu'il avait entendus lui remontaient à l'esprit : il croyait en comprendre le sens pour la première fois... Et surtout, quelque chose de très fort, de très doux, comme un appel mystérieux, semblait s'élever du plus intime de son être et le pousser en avant, là où il pressentait qu'il verrait de la lumière...

Etonné, Jacques ne disait rien; mais il se laissait faire par cette force qui entrait en lui et prenait son cœur, tel un petit enfant qui s'abandonne dans des bras amis qui le bercent... Toutes ses douleurs lui paraissaient maintenant si lointaines, comme les rives abandonnées que, d'un navire, l'on voit disparaître dans l'horizon bleuissant!... Et en même temps, il sentait qu'il lui fallait parler: mais de plus en plus ce n'était plus une question qu'il devait poser, c'était une réponse qu'on lui demandait...

Alors, Jacques pria :

— Mon Dieu, disait-il tout bas, pardonnez-moi!... J'ai vécu près de vous sans vous connaître... Je n'avais pas compris que si vous

êtes le Dieu, vous êtes aussi l'ami, le compagnon... Hélas!... Jésus!... je souffrais et je ne songeais pas à vous!... Alors que vous m'avez tout donné, que vous êtes mort pour moi sur la Croix, j'ai douté de votre amour, en ne songeant pas que si mon cœur était vide, c'est parce que je ne vous avais pas demandé de le remplir... Oui, la vie est vaine et méchante!... mais qu'importe!... Vous êtes l'amour plus fort que la douleur, car vous l'avez vaincue en en faisant une esclave et, pour vous, je veux bien souffrir!...

Et Jacques racontait à Dieu tout ce qui lui faisait de la peine, ses espoirs de carrière si tôt déçus, ses amitiés trompées, les difficultés qui lui rendaient parfois l'existence si pénible dans sa famille, les premières tentations qui troublaient ses sens, et les longs et monotones ennuis d'une vie si diminuée, si rétrécie... mais la peine disparaissait à mesure qu'il y pensait; elle perdait son aiguillon... la douleur était morte... A la place, c'était une paix de toute l'âme, forte et saine, un grand désir de vivre, une confiance en l'action, d'autant plus joyeuse que peu importait en somme le

succès apparent : n'était-il pas toujours possible d'être heureux, puisque Dieu ne s'en allait jamais — Jacques le savait absolument à cette heure, — à moins qu'on ne le chassât?...

... Et l'enfant pleurait d'émotion, de joie, divinement consolé, réconforté, non comme cela arrive si souvent dans les amitiés humaines par une caresse qui ne touche l'âme qu'à l'extérieur et ne fait qu'endormir le mal, mais vivifié et fortifié en dedans par un souffle créateur.

... Il répète, maintenant, ses prières quotidiennes, le *Pater*, l'*Ave*, lentement, réfléchissant à chaque mot, merveilleusement surpris du sens si plein qu'elles renferment, étonné de n'avoir jamais compris encore qu'il y a là une réponse à tout ce qu'il lui importe de savoir.

— Oui! l'utile, l'important ici-bas, ce n'est pas d'avoir une bonne place, de gagner de l'argent, de réussir dans des examens; l'utile, l'important, c'est que le *règne de Dieu arrive*!... Et pour cela il faut que nous aimions Dieu comme il veut être aimé, c'est-à-dire dans nos frères que nous devons aimer comme nous-mêmes.

— Quoi de plus simple, quoi de plus évident, pensait Jacques, et pourtant personne n'y songe, et moi-même, jusqu'à ce jour, je n'y songeais pas non plus.

Avant tout le reste, on fait passer le souci d'une carrière, l'entretien ou l'enrichissement d'une famille... Or, tout cela n'est que secondaire ; la carrière, la famille, ce n'est pas un but, mais un moyen ; même les meilleurs poursuivent souvent le moyen avec tant d'âpreté qu'ils en oublient le but... Le but, c'est de *chercher le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste sera donné par surcroît.*

Et Jacques trouvait cette doctrine si facile, si aisée, qu'il s'étonnait de ne pas la voir pratiquée par tous. Il admirait surtout qu'elle seule était capable de mettre fin à la vraie douleur humaine, à la douleur morale. En effet, ce qui fait souffrir les hommes, c'est qu'ils désirent toujours des biens qu'ils ne posséderont jamais ou qu'ils n'obtiendront qu'en usant leur vie même à les poursuivre... S'ils renonçaient à tous ces désirs tyranniques, s'ils n'avaient plus qu'un seul désir, celui de faire la volonté du Père, comme, à chaque instant

et dans chaque condition, ils peuvent satisfaire ce désir, ils seraient donc toujours heureux.

— Je veux faire ainsi, pensait Jacques.

Je n'ai pas besoin de me soucier du reste...

Et il s'appliquait à lui-même cette doctrine que Dieu venait de lui faire pénétrer; et il sentait une joie extraordinaire à découvrir qu'il était un autre homme : rien, absolument plus rien, ne devait maintenant lui faire perdre cœur... Et il n'eût échangé pour aucune fortune, pour aucune situation, la joie d'avoir compris ce qu'il venait de comprendre.

— Que peut-il m'arriver, après tout, de vraiment fâcheux?... Si je ne trouve pas de place d'ici longtemps, mes parents, sans doute, s'aigriront et me brusqueront. — Si pourtant j'ai fait tous mes efforts pour en découvrir une, je ne serai pas coupable et ma patience à supporter leurs récriminations vaudra mieux que la meilleure place.

Mais si je suis enchaîné à un métier odieux, abrutissant, qui ne me laisse aucune liberté, comment pourrai-je travailler à l'avènement du règne de Dieu? — Tout le monde peut travailler pour Dieu. Aimer Dieu, aimer les hommes,

souffrir pour Dieu, souffrir pour les hommes, c'est travailler.

Mais si l'on se moque de moi, si l'on me maltraite, si l'on me méprise à cause de mes idées, parce que j'aime Jésus-Christ, parce que je veux être chaste, si l'on me chasse de partout, alors je ne pourrai plus travailler pour Jésus-Christ. — Au contraire, les coups, les mauvais traitements, les mépris, les railleries, tout cela, ce sont des victoires quand on les supporte pour Jésus-Christ.

Et si je viens à en mourir? — Alors c'est le triomphe, car Jésus a tué la mort, et mourir pour lui c'est le posséder éternellement.

Et Jacques sentait bien qu'avec Dieu il était plus fort que tout... Qu'allait-il faire maintenant, et surtout plus tard? en vérité, il ne s'en doutait guère... Resterait-il petit employé de commerce? essaierait-il de travailler le soir pour préparer quelque examen? s'engagerait-il à dix-huit ans comme il y avait déjà songé afin de tâcher de devenir officier?... se marierait-il ou non? tôt ou tard? connaîtrait-il la pauvreté sordide, la médiocrité ou bien l'aisance? Il ne savait rien de tout cela : il n'avait besoin d'en

rien savoir... Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il avait donné sa vie, toute sa vie... Le but qu'il poursuivait était à la fois si lointain et si proche que, dès le jour même, il pouvait commencer à l'atteindre et que cependant toujours il lui faudrait essayer de s'en rapprocher davantage.

Et il pouvait maintenant juger toute chose à cette lumière nouvelle, décider s'il était convenable ou non de préparer un examen, de chercher un emploi, de se marier, de faire même ou de ne pas faire les actions les plus insignifiantes en apparence; il n'avait qu'à se demander si cela serait utile, non à lui, mais à la poursuite du but...

Et jamais il n'avait rien vu d'aussi clair, d'aussi juste, ni d'aussi bon.

... Jacques se leva enfin et quitta l'église, le cœur plein d'amour. Il sentit dehors les caresses de la lumière printanière et la brise humide de l'eau de la fontaine le baisa au visage; mais c'était dans son âme une plus belle fête, un tout autre éveil encore. Nul n'avait remarqué sa douleur, nul ne vit sa joie... Dieu seul s'était occupé de cet enfant.

. . . .

C'était le dimanche suivant, dans la cour du patronage. Jacques était dans un groupe nombreux de camarades. Il avait maintenant trouvé une place et en même temps un peu de paix était rentrée au foyer ; mais ce n'était pas de cela qu'il s'agissait dans le cercle bruyant où l'on discutait.

Gustave Latour, employé de librairie, un grand garçon de dix-huit ans — dégingandé et disgracieux, trop maigre et portant un binocle sur son nez trop court, — que l'on n'aimait pas au patronage parce qu'il n'était pas gai et ne pensait jamais comme tout le monde, faisait, au milieu des railleries et des quolibets, de la propagande pour le Cercle d'études qu'il avait demandé au Frère directeur la permission d'établir dans le patronage.

— Pour sûr, qu'on va y aller à ton cercle, criait l'un, goguenard !... On a bien d'autres choses à faire que d'aller t'écouter dire des bêtises... Si j'avais une soirée à perdre, j'irais plutôt au cours de dessin ou de comptabilité.

— Moi j'aime mieux me balader ou roupiller, ajoutait philosophiquement une espèce de gros gosse bouffi.

— Moi, je réclame un cours de danse! interrompait un grand jeune homme mince et d'une élégance peu distinguée.

— Tout cela, d'abord, c'est de la pose, ripostait un garçon brun, sans doute un dignitaire du patronage, car son importance se lisait sur toute sa personne satisfaite d'elle-même... Et puis, à quoi cela peut-il bien servir, je vous le demande? Cela ne nous donnera ni une distraction ni un sou de plus... et vraiment ce n'est pas nous qui réformerons la société.

— Oui, à quoi cela sert-il, à quoi donc? glapirent en chœur, sur un ton suraigu, toutes sortes de voix irritées, désireuses évidemment de confondre Gustave.

— A quoi cela sert? reprit celui-ci, un peu désemparé. Et il cherchait ses mots... Eh bien, cela sert... cela sert à travailler pour le bon Dieu, à préparer pour plus tard... un peu de justice ici-bas... D'ailleurs, c'est ce soir la première réunion. Rendez-vous au premier, à huit heures et demie, dans la deuxième classe... On saura mieux ce que c'est, quand on aura commencé.

Ce discours peu éloquent fut couvert de

huées et,comme quelques-uns recommençaient à discuter, le gros dignitaire interrompit :

— Allons, les amis, en voilà assez pour aujourd'hui. Vite!... les barres.

Et aussitôt, comme un vol d'oiseaux piailleurs, les jeunes garçons s'enfuirent en criant, et la partie de barre commença dans un joyeux tumulte.

... A huit heures et quart, le grand Gustave Latour était déjà assis sur un banc, dans la deuxième classe.

Un bon Frère lui faisait les dernières recommandations :

— Pas de cris ; ne faites pas de bruit avec les pieds ; n'allumez pas de nouveaux becs ; un seul suffit.

Et après avoir jeté un coup d'œil inquiet sur cette malheureuse classe devenue un champ d'expériences aussi dangereux, il se retira avec dignité, ajoutant :

— Tenez-vous bien tranquilles surtout : je repasserai dans la soirée.

Gustave Latour était très anxieux ; il se mordait nerveusement les lèvres, agitait son binocle entre ses doigts et remuait son petit

nez... Ses convictions vraiment sincères, son amour-propre aussi et cette passion particulière à ceux qui veulent lancer une entreprise impopulaire, tout lui faisait violemment désirer un succès qu'il s'efforçait de croire certain.

... A huit heures et demie, très exactement, Gustave entend des pas dans l'escalier... Quel n'est pas son étonnement de reconnaître Jacques qu'il avait toujours considéré comme un grand enfant indifférent et auquel il n'avait même pas pris la peine de parler en particulier de ses projets...

— Tiens, te voilà. Ah! c'est gentil à toi... C'est de bon augure, si toi-même es venu.

...Gustave et Jacques causent pendant une dizaine de minutes; mais le jeune Latour s'impatiente visiblement, car aucun nouveau camarade n'est encore monté. Il descend et remonte l'escalier fiévreusement, va dans la cour, fait les cent pas devant la porte dans la rue; l'heure passe et personne n'arrive... Neuf heures, neuf heures et demie, personne toujours!... Oh! les minutes d'angoisses, les moments crucifiants, chacun semble marquer la fuite d'une illusion, tandis que la grande salle demeure désespérément vide!

Le cher Frère remonte, et tout joyeux comme quelqu'un qui est débarrassé d'une appréhension :

— Allons, mon brave, dit-il à Gustave, c'est raté pour aujourd'hui... Il ne viendra plus personne... On peut éteindre le gaz et aller se coucher...

Et, tout décontenancé, le pauvre fondateur du Cercle d'études fit signe à Jacques que l'on n'avait plus qu'à se retirer. Celui-ci était tranquillement en train de lire un catéchisme d'économie sociale que Gustave lui avait prêté, et il semblait prendre un vif intérêt à cette lecture.

Les deux jeunes hommes descendirent ensemble l'escalier, traversèrent la cour et firent route ensemble dans la rue.

Gustave ne disait rien ; il n'avait guère le courage de prononcer un mot. Jacques le prit doucement par le bras et lui dit tout bas :

— Je te remercie bien d'avoir parlé ce matin devant moi du Cercle d'études. C'est une œuvre bonne. Je veux que tu comptes sur moi.

— Hélas ! je crois qu'il n'y faut plus songer, reprit amèrement Gustave.

— Courage!... Nous sommes deux. C'est déjà beaucoup. Dimanche, si Dieu le veut, nous serons trois, peut-être quatre. Dans tous les cas, ne reculons pas sans avoir essayé : ce serait lâche.

— Comment, Jacques, c'est toi qui parles ainsi?... Mais qui donc t'a transformé de la sorte?... Tu veux vraiment travailler pour autre chose que pour toi seul?

— Oui, et j'ai confiance... ni en moi, ni en toi, mais en la Cause.

... Longtemps, le long des rues désertes, ils causèrent, et Gustave s'étonna de se sentir si faible, si égoïste encore, si petit auprès de Jacques. Et quand ils se quittèrent, il ne put s'empêcher de dire à son jeune ami :

— Mais qui donc t'a ainsi instruit et changé? Quel livre as-tu lu? Quel discours as-tu entendu?... Qui as-tu rencontré?

L'enfant ne répondit rien et sourit. Gustave ne se doutait pas que, quelques jours auparavant, Jacques Mercœur avait rencontré Dieu.

IV

NOS AUXILIAIRES

Si l'action sociale consiste non pas tant à fabriquer des lois qu'à transformer les mœurs, comment ne pas sentir que la femme est appelée à jouer un rôle privilégié dans cette préparation de l'avenir ?

La femme est la gardienne du foyer, non seulement du foyer domestique, mais aussi du foyer national dont les forces vives et les réserves d'énergie sont confiées à sa garde. Hélas ! bien rarement la grandeur de cette tâche est comprise, la beauté de cette mission toute d'obscur mais indispensable labeur.

Il y a un égoïsme familial, plus funeste parfois que l'égoïsme individuel, parce qu'il se

cache sous les dehors trompeurs d'un dévouement sans bornes, parce qu'il se dissimule sous l'apparence d'un devoir sacré. Il faut pourtant avoir le courage de regarder la vérité en face. Nous ne saurions trop répéter que la famille n'est pas un but,mais un moyen. Il n'y a qu'un but : Dieu. Il n'est pas possible d'adorer Dieu sans reconnaître qu'on doit tout orienter vers ce but unique, tout lui sacrifier, s'il le faut.

Et qu'on n'aille pas dire qu'une doctrine si rigide s'oppose à l'épanouissement des vertus domestiques et dessèche les cœurs ! Tout au contraire. L'âme s'agrandit avec l'amour qui y prend naissance, et si cet amour ne peut se contenter d'un idéal de quiétude égoïste et close, s'il rêve de sacrifices et d'immolations, s'il découvre ce qui se cache d'immortel et de divin dans toute tendresse humaine, comment n'en deviendrait-il pas plus fort, mieux assure plus profond, plus vivifiant? La belle parole des *Récits d'une sœur* demeurera toujours vraie : « Je ne t'aimerais pas comme je le fais, si je n'aimais Dieu beaucoup plus encore. »

Du jour où la femme saura comprendre ainsi son rôle d'épouse et de mère, elle deviendra

bien plus qu'une auxiliaire dans l'œuvre sociale, mais comme la prêtresse fidèle du sanctuaire moral des nations. L'homme ira travailler et lutter dans l'âpre mêlée de la vie publique, sans crainte de s'y ensanglanter ; il donnera une voix aux aspirations confuses de l'avenir, il précisera les besoins obscurs des sociétés qui évoluent et se transforment sans cesse, il travaillera de son bras ou de son esprit pour gagner le pain quotidien des peuples... ; mais il a besoin d'être sûr que l'on veille sur le trésor sacré des vertus morales qui font la vraie richesse des sociétés ; il lui faut une compagne dont la tendresse puisse l'envelopper et le défendre, dont le cœur surtout soit capable de comprendre et de vouloir de cette invincible volonté de l'amour que l'intelligence ne sait pas enfanter :

Tu pousses par le bras l'homme, il se lève armé !

On voit comment nous avons besoin du concours de celles que Dieu n'a, sans doute, pas créées pour l'utilité ou le plaisir, sans avoir tenu, dans ses desseins providentiels, à leur préparer une part d'action sociale. Et, d'ailleurs, combien

superficiel et éphémère serait le travail de nos amis, s'il se limitait à réaliser entre quelques jeunes gens, à l'âge où le cœur est chaud et la volonté ardente, une fraternité active que viendraient ensuite briser les réalités inévitables de la vie ! Qu'aurions-nous fait, en vérité, si notre œuvre n'avait pas plus de durée, capable seulement d'unir quelques rares individualités, âmes d'élite que nous n'eussions pu atteindre qu'en les isolant à tout jamais de leur milieu, qu'en les déracinant ! Si nous voulons faire œuvre vraiment *sociale*, il faut pénétrer plus avant dans l'intimité des sociétés humaines : il faut affirmer, il faut prouver par notre vie même que l'idéal vivant que nous portons au cœur n'est pas contre la nature, qu'il n'est pas en dehors d'elle, que lui seul, au contraire, a la force et le pouvoir d'affranchir le monde des idées étroites, des conventions malfaisantes qui le tuent chaque jour, que lui seul peut ressusciter le cadavre.

Établir entre quelques jeunes gens, sans tenir compte des barrières de classes ou de castes, une amitié agissante qui puise sa sincérité et sa chaleur dans l'identité du but poursuivi et dans

la réalité positive des aspirations communes de ceux qu'elle unit, c'est déjà quelque chose et comme un premier pas dans la voie de l'éducation démocratique. Mais il ne faut pas s'arrêter là. Il importe de pénétrer plus avant et de porter le fer rouge au fond des plaies mêmes de la société malade. Voilà trop longtemps que l'on se persuade que le dévouement, le sens et le goût de l'apostolat, sont comme des vertus de surérogation et de luxe, bonnes tout au plus pour occuper les loisirs des cœurs neufs et inemployés au seuil de la vie ; voilà trop longtemps qu'une sagesse bourgeoise, à la cruelle myopie, affirme par ses maximes et par ses usages qu'il faut, sous peine de folie, savoir restreindre et limiter ses ambitions morales et que les devoirs nouveaux dispensent des anciens.

Sachons donc montrer la vanité de cette sagesse du siècle, et que ces devoirs nouveaux ne sont, au contraire, que des indications providentielles, nous permettant de remplir plus aisément le grand devoir chrétien de l'amour, non d'un amour étriqué, véritable égoïsme à deux, si faible et si débile qu'il disparaîtrait,

faute de pouvoir se traduire en tendresses voluptueuses, mais du grand amour divin, de l'amour généreux et sublime de tous en le Christ ! Prouvons que l'on peut conserver toujours la passion du but et puiser une force nouvelle dans les affections familiales, et jusque dans les charges mêmes qui sont imposées, charges sociales, elles aussi, dont il faut pénétrer les répercussions multiples sur le pays entier, et toute la valeur humaine. Hâtons-nous de faire comprendre que l'on peut être un bon époux, un bon père, et cependant préférer à tout l'œuvre sainte qui seule est digne qu'on s'y dévoue corps et âme, sans réserve, parce qu'elle se confond avec Dieu même. Prouvons plus encore : que l'on ne peut être vraiment bon père et bon époux qu'en honorant assez sa famille pour être capable d'en faire sciemment un instrument de travail au service de la vérité et de la justice dans le monde. Puisque les hommes ont coutume de cacher leur amour-propre et leur mollesse en prétendant que s'ils oublient l'humanité, c'est pour songer aux *leurs*, puisque ces soucis de carrière et de famille sont tels qu'ils obscurcissent à leur regard la vision de tous

autres intérêts plus larges, c'est à ces sentiments mêmes si profondément humains qu'il faut s'attaquer, non certes pour les détruire mais pour les purifier au contraire, pour les élargir, pour les magnifier ; et l'on verra si l'amour n'est pas plus tendre, plus puissant tout à la fois lorsqu'il s'élève davantage, si une famille se ruine en se considérant comme un moyen et non comme un but, et si l'on n'est pas riche surtout de ce qu'on a donné.

...Et ces barrières meurtrissantes qui séparent les hommes ? est-ce assez de les avoir détruites entre quelques isolés ? ne faut-il pas justement les supprimer entre ces familles nouvelles, invinciblement attirées vers l'avenir qui, grâce à elles, germe déjà, rédempteur, dans le présent mauvais ? Si l'on n'a pas le courage d'aller jusque-là, autant presque retourner tout de suite en arrière : on éviterait ainsi des regrets, des remords peut-être, et la hantise cruelle d'un monde meilleur, que l'on ne s'est pas senti la force de soulever sur ses épaules trop débiles. C'est la famille et non l'individu qui est la vraie cellule sociale ; seule, elle demeure et se perpétue ; seule, issue du passé, elle traverse le

présent et construit l'avenir. C'est donc la famille qu'il faut atteindre, transformer, vivifier ; ce sont des familles, non des hommes seulement, qu'il faut élever au-dessus des partis pris et des conventions ; ce sont des familles qu'il faut unir ; ce ne sont pas seulement des esprits qu'il faut gagner, des cœurs qu'il faut conquérir : c'est une race qu'il faut fonder.

On voit, dès lors, la grandeur de la tâche qui s'impose à la femme et quelle collaboratrice prédestinée elle doit être dans l'œuvre sociale. A ne regarder que les apparences, elle se cache et se dissimule aux regards ; elle peut sembler *ne rien savoir de la lutte*, *ne pas voir une étincelle d'action* et cependant elle garde tout, elle prépare tout ; ses souffrances mêmes et ses immolations sont plus fécondes que des actions ; elle sent, elle aime, elle prie, elle devine et comprend ; elle enfante des fils et c'est un long labeur qui dure toute sa vie... *Ah ! certes, ce n'est pas là un misérable rôle !*

Mais hélas ! combien rares sont les vertus qu'exige un tel rôle social ! Notre société nous montre-t-elle même beaucoup de femmes capables de le comprendre ? Combien plutôt n'en

voyons-nous pas de déformées par les exigences d'une civilisation mensongère et factice, d'une austérité superficielle, tour à tour sévère et indulgente à l'excès ? Et cependant si l'œuvre de vie doit s'accomplir, il faut bien que nous ayons confiance, certains qu'il doit y avoir des âmes vierges que l'avenir appelle et que rien, ni les plaisirs, ni les timidités, ni les tendresses, ne pourront jamais éloigner de lui. Ayons donc foi en l'avenir, laissons-nous faire par Dieu qui nous mène ! Il saura bien, quand il le voudra, nous montrer le chemin nouveau où nous devrons nous engager et qui nous conduira plus loin, sur un champ plus vaste et plus fécond. Il saura bien lui-même placer sur notre route celles dont l'amour ne nous arrêtera pas, mais nous poussera plus loin, en avant... Et nous, sachons comprendre et vouloir, obéir et aimer : et Dieu nous emploiera, pauvres et débiles serviteurs, pour accomplir ses grands desseins.

V

L'ACTION POSITIVE

Le succès des réunions publiques du *Sillon*, l'étonnement de nos adversaires, la sympathie même, presque avouée, de certains pour un état d'esprit qu'ils ignoraient jusqu'alors, et, d'autre part, la vigueur, le dévouement, la bonne humeur conquérante de nos camarades, réveillés joyeusement par ces premières victoires, nous ont nettement montré que nous étions enfin sur le véritable terrain et qu'il serait difficile maintenant de nous en déloger.

Et voici que nos méthodes se précisent chaque jour davantage, et nos idées sociales aussi que nous nous sommes toujours refusés à fabriquer dans le laboratoire clos de notre propre entendement, mais que nous voulions

voir se développer d'elles-mêmes, au contact des réalités.

Chaque jour, l'expérience nous prouve que nous ne nous sommes pas trompés : ce que plusieurs, tout d'abord, nous reprochaient, nous accusant de demeurer dans les imprécisions d'une vague bonne volonté, n'était, au contraire, que le scrupule d'esprits indépendants, incapables d'accepter sans les vérifier des formules toutes faites et jaloux d'appliquer à l'action sociale une véritable méthode d'observation.

Nos amis savent comment, non seulement les Cercles d'études et les Instituts populaires mais les congrès, les salles de travail, la Jeune Garde, tous les multiples *Services du Sillon* sont nés, non de conceptions *a priori*, mais des nécessités mêmes de notre action. Nous avons toujours tenu à garder le sens des réalités et, en quelque sorte, à nous laisser faire par elles. Il n'est pas jusqu'à notre *esprit* même qui ne soit, lui aussi, le résultat des réalités psychologiques que le spectacle de la société contemporaine ainsi que la foi du Christ ont déposées dans nos cœurs.

Il nous semble, en effet, qu'en face des systèmes *a priori* et des doctrines synthétiques où se plaisent les docteurs socialistes, nous pourrions, à juste titre, nous autres jeunes catholiques démocrates, prétendre que nous sommes des *positifs*.

Nous observons, sans parti pris, les faits sociaux; nous ne sommes gênés par la croyance à aucun dogme économique (nos dogmes sont d'un autre ordre); nous entendons seulement travailler au mieux-être de la société et notre foi nous assure une force et des énergies nouvelles.

Notre religion même n'est-elle pas la plus positive des religions, s'il est vrai que ce qui la distingue, en somme, de la religiosité socialiste, si haute et si généreuse dans ses rêves de labeur solidaire et de fraternité humaine, c'est surtout que ce qui n'est qu'idée et aspiration chez les socialistes devient réalité chez nous, non seulement réalité morale mais aussi tangible et corporelle : le Christ Dieu et homme, l'amour vivant qui s'empare de l'humanité, la transfigure, la supporte, l'élève et fait ainsi du plus sublime des désirs et du plus audacieux des rêves de l'homme la plus

quotidienne et la plus positive des réalités.

Souvenons-nous donc que le Christ n'est pas un mort, mais un vivant, que le Christ *s'expérimente* peut-être plus aisément qu'il ne *se prouve* ; et tous ceux qui ont senti, pour en avoir été réconfortés, l'*amitié du Sillon*, savent quel merveilleux lien le Sauveur compris et aimé établit entre les âmes et quels ouvriers privilégiés de la tâche sociale pourraient être les catholiques.

L'action positive nous serait donc facile, si seulement nous avions le courage de briser tous ces vieux cadres vides où s'alanguit et s'épuise, depuis trop longtemps, l'activité des catholiques, si nous nous rendions compte que ce qui seul importe c'est de vivre notre catholicisme, de faire porter des fruits à l'arbre dont nous sommes les rameaux, en un mot d'être *intégralement,* c'est-à-dire, par cela même, *socialement* catholiques.

Cela, depuis longtemps déjà, nos amis le répétaient ; mais, en vérité, nous ne supposions pas, même en nos heures de plus chaud enthousiasme — alors qu'encore enfants, nos premiers camarades, dans les réunions de la

Crypte ou dans les casernements de l'École polytechnique, appelaient l'avenir avec une si naïve et pressante impatience qu'ils le sentaient tout palpitant, sous l'étreinte prophétique de leurs jeunes désirs, — nous ne pouvions pas espérer qu'il fût si facile de travailler et de récolter et que la parole du Maître s'appliquât si exactement : « Ce qui manque, ce n'est pas le champ, ce sont les ouvriers. »

Les catholiques sont encore puissants en France en ressources matérielles , intellectuelles et morales... Hélas ! pourquoi faut-il que la position fausse où on a réussi à les maintenir, où ils se son plu trop souvent aussi à demeurer, les ait empêchés d'avoir la part d'influence qui leur revenait ! Leur abstention, imposée ou volontaire, est une cause de ruine pour la France et de stérilité pour la démocratie. On a besoin d'eux ; mais voilà qu'ils sont souvent, malgré d'admirables qualités individuelles, si mal adaptés au travail social contemporain, qu'ils fournissent ainsi des armes à leurs propres adversaires, trop heureux de prétendre que rien ne peut se faire avec les catholiques et que ceux-ci sont les ennemis nécessaires.

Quoi qu'il en soit, l'humble et obstiné labeur de nos amis commence à forcer l'attention des indifférents et des hostiles.

— Il n'y a plus que vous autres que nous ayons à craindre, me disait à la sortie d'une de nos réunions publiques, un des jeunes socialistes les plus intelligents et les plus actifs, car vous seuls pouvez nous ravir une partie de notre clientèle ouvrière.

— Une partie,ce n'est pas assez ; nous voulons davantage !.

... Et partout, nous sentons que le bloc des haines, des partis pris ou des malentendus serait vite entamé si courageusement chacun se mettait au travail : la vieille terre française est encore généreuse.

Je le sais, nous sommes peu secourus et encouragés. On méprise trop souvent encore le travail des jeunes membres des Cercles d'études ou l'on s'effraie de cette ascension des masses populaires, et l'on se scandalise de l'amitié intime qui nous unit tous et qui, elle aussi, est non une conception théorique, mais un fait positif... On considère qu'une œuvre qui n'a pas à sa tête des *notabilités*, des *hommes*

arrivés, des gens dont la *situation* est *considérable*, ne peut que végéter et que mourir, et cependant, tandis que nous voyons de somptueuses entreprises avorter, malgré tout, impopulaires et inutiles, c'est vers ceux qui n'ont rien, vers le petit ouvrier qui organise un Cercle d'études, vers le jeune prêtre confiant qui marche vers l'avenir, que s'acheminent les foules avec ce particulier instinct de la vie qui, inconsciemment, les oriente.

Il y a quelque temps, un modeste vicaire d'un faubourg de Paris, un de nos amis de la première heure, réunissait chez lui, dans sa petite chambre trop étroite, sept ouvriers, les seuls qui ne se détournaient pas de l'église, en ce quartier lamentable et païen. Aujourd'hui, dans de vieilles cryptes autrefois abandonnées et qu'il a lui-même badigeonnées et ornées, sept à huit cents hommes se pressent pour entendre parler du Christ et de l'œuvre sociale qui s'impose.

Et combien nombreux, à travers toute la France, pauvres et sans ressources peut-être, mais invinciblement forts parce qu'ils voient juste et font œuvre positive, sont ceux qui travaillent obstinément au grand labeur social, se

défiant des systèmes, des hautes façades qui n'abritent rien, des coalitions éphémères, des récriminations stériles, des paroles qui retentissent vaines, ceux qui avancent, pas à pas, mais sûrement, ne reculent jamais, confiants toujours et étonnés seulement que parfois Dieu puisse donner à leur faiblesse tant de force triomphante.

S'il faut toujours que les richesses, les influences, les situations acquises, tous les moyens d'action soient d'un côté, mais que de l'autre soient le sens du réel, les bonnes méthodes et la patience, le contact constant avec le peuple, le vrai travail positif..., ah ! certes, il ne faut plus que nos amis se plaignent : ils doivent être contents de leur lot : c'est eux qui ont la meilleure part...

D'ailleurs, ne serait-il pas étrange, et, en un sens, comme injuste, de trop compter, pour bâtir la maison neuve, sur l'appui de ceux dont nous avons déserté les vieux palais en ruine ? Et comment espérer que tous nos aînés viendront jamais détruire eux-mêmes les pans de mur qu'ils ont édifiés, pour nous en donner les matériaux ? Notre reconnaissance devra

déjà entourer de pieux respect ceux qui voudront bien nous livrer les dernières pierres restées debout et désormais inutiles, sur le champ dévasté de leur activité et de leurs espérances mortes à jamais.

Aussi bien, n'aurions-nous dû songer à rien entreprendre de nouveau, si les défaites passées et le désarroi présent ne nous avaient fait un devoir de recommencer. Quand la bataille est perdue, il faut en livrer une autre... On ne saurait donc nous accuser d'orgueil ni de témérité, à moins qu'il n'y ait orgueil à croire à la vitalité de la France et témérité à ne pas désespérer de l'avenir.

Quant à nous, nous voulons que notre humilité consiste dans la défiance de nos propres idées, dans le respect des faits, dans l'amour des tâches, même les plus arides, dans un sens très vif de la nécessité d'un travail solidaire, qui nous rendra tous comme égaux devant le but à atteindre, dans la fidélité à aimer la Cause, à tout lui sacrifier, et à écouter Dieu quand il parle en nous.

— Tout cela, dira-t-on peut-être, ce n'est plus une action sociale, c'est de la *vie intérieure*.

Mais rien n'est plus positif aussi que la vie intérieure. Sans elle, plus d'action, mais l'inutile vanité d'une agitation stérile... A nous tous, elle est indispensable, aussi bien au Jeune Garde qui vend des *Sillons* à la porte des églises, qu'à ceux qui écrivent ou qui parlent ; c'est en elle seulement que nous nous retrouvons tous unis, parce que c'est en elle que nous nous sentons les membres du même Christ...

Sans doute, nos idées vont se définir plus nettement encore : tout ce travail que nous avons fraternellement entrepris ne saurait pas ne pas aboutir à des projets précis : mais nous croyons justement que, fidèles à notre méthode, nous ne saisirons avec la dernière précision que ce que nous serons assez forts pour nous sentir capables de réaliser ; et à quoi bon, en vérité, nous demander davantage ?

Ils ont toujours été nombreux, ceux qui ont tracé, de leurs cabinets de travail ou de leurs petites salles de réunion, les plans de la société future et de la législation idéale... Comment ne pas avouer qu'eux aussi manquaient d'esprit positif ?

Nous croyons vraiment qu'il vaut mieux

faire œuvre réelle et que souvent les théories se dégagent de la vie même, plus fortes, plus souples, mieux à l'épreuve de la contradiction des faits. Les Cercles d'études, les Instituts populaires, les réunions publiques, et aussi les institutions économiques et sociales auxquelles il appartient à l'activité éclairée de nos amis de se dévouer généreusement, tout cela servira à préparer la démocratie future et, en même temps, nous permettra de dégager chaque jour plus sûrement les lois mêmes qui doivent la régir : comment, dès lors, ne nous attacherions-nous pas avec amour à ces instruments privilégiés de salut ? Comment surtout pourrions-nous jamais oublier ce qui nous permet de nous en servir utilement, cet esprit positif, fortifié au double contact des réalités démocratiques qui nous entourent et des réalités chrétiennes qui remplissent et le monde et notre cœur ?... Ainsi seulement nous pouvons faire œuvre vraiment utile et mettre au service d'une démocratie positive la force sociale du catholicisme.

VI

UNE MÉTHODE

En face des sûrs et incessants progrès de l'anticléricalisme officiel, un courant d'opinion, auquel les récentes persécutions semblent chaque jour donner de la force, voit dans le *manque d'union des catholiques* l'unique cause responsable de tant de désastres.

— Quand la maison brûle, nous répète-t-on avec indignation, il faut faire trêve à toutes les divergences de détail ; un seul devoir s'impose impérieusement à tous : courir aux pompes et jeter de l'eau jusqu'à ce que le feu soit éteint.

— Sans doute, nous reconnaissons volontiers qu'en présence de certains périls imminents, les honnêtes gens ne sauraient refuser

de se prêter un mutuel appui, et s'ils n'avaient pas le courage de sacrifier même certaines préférences personnelles aux exigences de l'action commune, comment pourraient-ils prétendre sérieusement qu'ils continuent à pratiquer le grand *devoir d'unité*?

Mais si une coalition peut être bonne pour un temps et suffisante pour se débarrasser d'une tyrannie extérieure et artificielle, elle demeurera toujours évidemment impuissante à guérir le mal actuel dont souffre notre pays, car c'est un mal organique : il lui faut d'autres remèdes, et l'expérience, d'ailleurs, a bien montré surabondamment qu'il ne suffisait pas, hélas! de sonner le rassemblement de tous les braves gens pour sauver le pays. N'importe, les défaites successives ont peu instruit les vaincus; les troupes débandées, après le premier désarroi de la débâcle, ont toujours essayé de se réunir à nouveau selon les mêmes formations impuissantes, victimes des mêmes illusions, courant encore aux mêmes désastres.

— Et toujours l'on a continué à sourire de pitié devant ceux qui affirmaient que le véritable travail exigeait un long et laborieux effort,

qu'il ne suffisait pas de grouper sans cesse des éléments mal adaptés aux besoins actuels, qu'il fallait former des âmes, et que, parmi tant de ruines et l'écroulement de tant d'espérances, une race nouvelle palpitait déjà dans les fonds insoupçonnés de la société présente, gonflée d'indestructible vie.

— Allons, vite ! ne se lassait-on de nous crier, abandonnez toutes ces chimères... La maison brûle. Courez aux pompes !

Mais voilà justement que nous avons regardé et cru comprendre. Ce n'est pas une demeure solide et durable que menace tout d'un coup un incendie imprévu... C'est plutôt une vieille maison qui s'effondre ; il faudra, sans doute, songer un jour ou l'autre à en rebâtir une autre ; en attendant, et comme on doit se préoccuper de ceux qui l'habitent, je ne vois pas bien ce qu'une foule inexpérimentée et mal outillée pourrait faire pour la réparer : il faut des architectes et d'habiles ouvriers ; il faut surtout un plan, et que tout le monde ne vienne pas hâter les inutiles et cruelles catastrophes, en multipliant les étais encombrants et les soutiens maladroits.

En vérité, que pourrons-nous faire sans méthode, et que sera l'union tant prônée sans unité d'orientation et d'esprit? D'ailleurs, l'union ne se décrète pas, elle se fait lentement, par rayonnement, par assimilation graduelle et progressive: ensuite, elle se constate, tout simplement.

C'est donc notre méthode de travail social qu'il importe de bien préciser; et, là encore, c'est au contact des réalités positives et de l'effort quotidien que nous pourrons la déterminer, qu'elle prendra en quelque façon sa forme et sa valeur.

La société française, bouleversée par l'individualisme stérilisant de 89, exténuée par les ambitions personnelles qui se sont servies d'elle et l'ont parfois payée en retour en monnaie de gloire stérile, livrée à l'exploitation des partis politiques et des cupidités capitalistes dégoûtée des récriminations timides ou impuisantes d'un cléricalisme désarmé et qui, trop souvent, ne se fait libéral que par nécessité, ignorante du véritable esprit du Christ, de l'immortelle mission de l'Eglise et de la vie divine qui, toujours jeune et renaissante jus-

qu'à la fin des temps, demeurera en elle, cette démocratie qui s'agite, souffrante et déçue, tant il y a désaccord entre ses aspirations et la réalité, est aujourd'hui dans un état inorganique tel que ce serait vraiment folie d'oublier que le grand travail nécessaire est justement un travail d'organisation. Mais on n'impose pas à la vie des cadres rigides et artificiels ; celle-ci trouve d'elle-même les organes qui lui conviennent : il faut la respecter, il faut la comprendre et l'aider ; et l'organisation dont il s'agit ressemble à celle des cellules d'un corps vivant qui, d'elles-mêmes, s'ordonnent selon un plan, dont le dessin se dégage et se définit petit à petit.

Rien de plus scientifique en somme que notre méthode. Dans le désarroi présent, nous ne voulons nous appuyer que sur ce qui est vraiment résistant ; nous nous défions des façades fragiles ; nous montons lentement mais sûrement. Nous tâchons de nous dépouiller de ce qui n'est que factice et conventionnel pour découvrir les véritables réalités sociales. Sans doute, nous entendons profiter du travail fait avant nous et nous savons bien que nous sommes solidaires du

passé et que ce passé aussi est un fait social dont il faut tenir compte, ne serait-ce que parce qu'il se prolonge souvent, sans même qu'on y prenne garde, à travers le présent qui voudrait l'ignorer, mais qui ne peut, malgré tout, échapper à son étreinte ; nous savons qu'il y a dans le temps, comme dans l'espace, une solidarité nécessaire, bienfaisante et qu'il faut aimer. Mais justement, serait-ce comprendre le passé et bien le rattacher aux larges mouvements qui entraînent les sociétés, que de refuser de se prêter à ces évolutions, à ces appropriations successives qui apparaissent comme la condition même de la vie ?

Quand nos amis essayent de gagner une ville ou une province à l'*amitié du Sillon*, ils ne vont pas rendre tout d'abord visite aux hommes que l'on dit influents, aux présidents de comités, aux notabilités diverses ; ils ne se font pas solennellement ouvrir par eux l'entrée des groupes et la porte des patronages ; ils ne descendent pas de haut en bas ; ils remontent, au contraire, de bas en haut, et mêlés vraiment à l'activité de ces humbles qui ont si bien le sens du vrai travail social, des petits ouvriers

de Cercles d'études, des jeunes vicaires de faubourgs, après les avoir aidés à prendre conscience d'eux-mêmes et du grand but poursuivi par tant d'âmes sœurs, tout enrichis par ce labeur fait en commun et réconfortés par les premières victoires gagnées ensemble, alors ils ne craignent pas de s'affirmer ou plutôt c'est la Cause qui s'affirme en eux, tandis qu'ils recueillent souvent les encouragements des hommes éminents et l'estime aussi d'adversaires loyaux, gagnés enfin par la bonne volonté si positive de ces modestes travailleurs.

Cette méthode, qui n'est autre, en somme, que la méthode expérimentale, peut s'appliquer à tout ; c'est excellemment la méthode du *Sillon*, et voilà pourquoi le *Sillon* n'est pas une œuvre, s'il est vrai que pour être du *Sillon* il est plus nécessaire encore de juger la vie d'une certaine façon, de regarder les choses sous un certain biais, que de s'occuper d'œuvres sociales proprement dites... Le catholicisme, après tout, — ne nous lassons pas de le répéter — peut lui aussi *s'expérimenter*, individuellement et socialement, et ce n'est pas, sans doute, la

plus inopportune des apologétiques que cette *apologétique positive par la vie.*

Si notre méthode est expérimentale, on peut bien aussi la dire démocratique, puisque nous nous adressons, non à une classe seulement que nous souhaiterions voir diriger l'ensemble de la nation, mais à tous ceux qui, dans les divers milieux sociaux, représentent une valeur véritable et sont capables d'influence... Et ce n'est pas non plus, ainsi que nous le reprochait récemment « l'Aurore », *un démocratisme amorphe qui n'a pour but que de dissoudre les organisations déjà existantes*, que nous entendons préconiser : nous voulons, au contraire, une démocratie *organique*, et c'est justement à ce travail que nous convions nos camarades ; nous ne voulons pas les déclasser, mais au contraire les enraciner profondément, et l'égalité chrétienne que nous proclamons n'est nullement une ridicule uniformité d'occupations, aussi sotte que cette insoutenable prétention que la nature a fait tous les hommes égaux. Mais si nous nous considérons *positivement* comme des camarades, c'est parce que la profession qui fait vivre chacun de nous, l'argent

ou l'intelligence que nous apportons en naissant, notre famille même, nous considérons tout cela non comme un but, mais comme un instrument subordonné au seul but que nous reconnaissons : travailler à la justice de Dieu ici-bas... Et je ne vois véritablement pas comment, et par quel sophisme, un chrétien pourrait jamais arriver à être sur ce point en contestation avec nous.

Affirmer qu'il faut vivre intégralement, c'est-à-dire, par cela même, socialement le catholicisme, c'est déjà quelque chose, mais combien stérile risquerait de demeurer une telle constatation si elle n'était aussitôt suivie d'un effort positif. Sans doute, il m'intéresse de savoir ce qu'il faut faire, mais combien plus encore de savoir comment il faut faire... Vous avez les idées les meilleures, vos projets sont les plus opportuns ; si l'on vous écoutait tout irait bien : le malheur est pourtant que vos idées demeurent inconnues, que vos projets ne fixent l'attention de personne et que nul ne vous écoute... Il ne faut pas que tel soit notre sort. Évitons de répéter sans cesse que la société contemporaine postule le catholicisme par toutes

ses aspirations internes et que la démocratie, qui n'aurait pas même été conçue sans le Christ, ne saurait jamais se réaliser contre lui, que l'esprit chrétien est comme l'atmosphère qu'elle réclame pour s'épanouir, évitons d'affirmer toujours, sans jamais apporter quelques preuves actuelles de cette vitalité démocratique du catholicisme français.

Assurément, il fallait d'abord agir sur l'opinion et depuis quelques années déjà la courageuse activité de nos amis s'y emploie généreusement. Les Cercles d'études qui forment une élite et les Instituts populaires qui permettent à cette élite de rayonner et d'agir sur la masse correspondaient trop à un besoin pressant pour ne pas s'être développés spontanément. Ils ont bien vite triomphé des premières hostilités, dissipé des défiances injustifiées, et s'ils ne rencontrent encore presque aucun appui matériel dans les milieux catholiques qui disposent de ces sortes de ressources, ils ne s'en plaignent pas trop, à vrai dire, si c'est là pour eux la condition même de leur indépendance et de leur popularité.

Nos amis avaient à cœur de se placer réso-

lument sur le véritable terrain, et voilà que non seulement à Paris, mais déjà aussi en province, par des réunions publiques dont le succès sérieux et pacifique a étonné les timorés et désorienté les sceptiques, ils ont commencé à prendre position et à faire connaître de quel esprit ils sont.

Avoir conquis la liberté de la réunion publique, y avoir acclimaté les mœurs d'une forte et énergique tolérance, c'est déjà, sans doute, une victoire inattendue et il importe d'en faire rejaillir la gloire sur nos jeunes camarades des Cercles d'études que ne rebute aucun travail, si obscur soit-il, et qui ne s'offusquent ni ne se découragent du si dur et si pénible labeur de lente préparation qu'ont toujours exigé, sans qu'on s'en doute, les succès qui paraissent les plus spontanés et les plus aisés... Mais tout ceci n'est encore que travail préalable : nous avons des instruments dans la main; il ne nous suffit pas de les contempler et de les admirer : il faut nous en servir.

Il serait puéril, en effet, de considérer l'Institut populaire comme l'aboutissement du travail démocratique, alors qu'il n'en est, en

somme, que le modeste vestibule. Si notre mouvement est un véritable mouvement social, ni la vie familiale, ni la vie matérielle ou professionnelle de nos camarades ne sauraient y demeurer complètement étrangères. Le *Sillon* doit être un inspirateur d'œuvres sociales. Il doit encourager cet effort syndical dont on n'a guère jusqu'à présent senti la puissance que pour essayer de l'accaparer au profit de visées politiques ou peut-être aussi parfois d'arrière-pensées de sauvegarde capitaliste. Des coopératives doivent sortir de son développement même, qui, tout en aidant matériellement ceux pour qui la vie est pesante et difficile, les uniront moralement et fourniront, en mettant à profit l'immense force de consommation du prolétariat, des ressources à la Cause autrement plus précieuses que celles qui pourraient lui venir de l'aumône des riches.

Quant à la famille, cette vraie cellule primitive de la société, comment n'aurions-nous pas pour but de la pénétrer de l'esprit du *Sillon*, et quel beau rêve que celui de réaliser enfin entre des familles, fraternelles et libres de toute attache avec ce monde que le Christ a

maudit, un coin, tout au moins, de cette cité idéale dont parlait le P. Gratry et où tous s'aimeraient, ville mystérieuse que nul, hélas ! n'habita jamais, mais dont plusieurs pourtant gardent en eux la chère et attirante nostalgie.

Quand nous aurons ainsi développé notre sens social, au rude contact des réalités si souvent difficultueuses, quand nous aurons agi sur l'opinion publique étonnée de notre activité et de notre loyauté, alors, forts de notre mouvement même, suivis par une clientèle nombreuse et consciente, solidement enracinés dans le pays, grâce aux œuvres sociales fondées par nos amis et tout animées de notre esprit, alors, nous pourrons peut-être nous demander quelles réformes législatives s'imposent ; nous les étudierons, nous les proposerons, non toutes ensembles, mais les unes après les autres, nous les soutiendrons par d'énergiques campagnes et pourquoi ne les ferions-nous pas aboutir ?

Sans doute, une législation ouvrière est indispensable à notre démocratie : le vieux code civil, ce code du capital, ne correspond plus aux besoins nouveaux : un travail législatif

s'impose donc... Mais, en vérité, nous fera-t-on croire que des hommes, si compétents soient-ils, réunis en comité, pourront jamais élaborer, en quelques jours et pour les besoins d'une circulaire à lancer, le programme social des catholiques ! Non, ce n'est pas ainsi, dans la retraite close de quelque cabinet de travail, que l'on tracera les lois de la société future. Quand les catholiques se seront mêlés, sans parti pris, sans-arrière pensée, au grand labeur démocratique, quand ils auront peiné et travaillé durement, non pour eux seuls, mais pour le prolétariat tout entier, alors ils auront acquis le droit d'afficher un programme social, car ils en auront déjà vécu les articles et ils n'auront pas beaucoup de mal à trouver quelqu'un des leurs pour les rédiger en un instant.

C'est ainsi que l'on pourra, sans crainte et le front haut, aborder enfin la politique, s'il convient encore d'appeler de ce nom cette politique renouvelée, oublieuse des vieilles querelles surannées, correspondant aux réalités et ne superposant plus à la vraie France une France artificielle et faussée... ; et, après tout, ne devrait-ce pas être là la politique, un bon et

honnête labeur de citoyens désintéressés, s'efforçant de travailler au mieux-être social de leurs concitoyens, un effort de la nation tout entière pour prendre conscience d'elle-même et des devoirs qui lui incombent?... N'y aurait-il pas une œuvre nécessaire à accomplir : affranchir et libérer la politique, après avoir libéré la réunion publique et affranchi de la domination des coteries aveugles le travail social?... Autrement, nous ne voyons pas bien le profit que nos amis pourraient retirer des vilains expédients, des coalitions honteuses et même des succès éphémères que leur réserverait la politique d'aujourd'hui. Qu'ils restent eux-mêmes; qu'ils ne se laissent pas illusionner par l'appât d'un bien immédiat mais dangereux, de mauvais aloi et presque mal acquis ; le *Non Expedit* est une des causes, sans doute, du grand mouvement démocratique chrétien de l'Italie moderne; sachons, nous aussi, garder pures de toutes compromissions politiques nos énergies sociales...; l'œuvre à laquelle nous avons donné nos vies déborde de si loin les petites combinaisons de cabinet et les puérils complots des partis!

Nous sentons combien sont vastes toutes ces espérances qui nous remplissent le cœur et le font battre d'ardeur à mesure que nous les disons à nos amis...

Peut-être, pourtant, ne sont-elles pas si lointaines qu'elle peuvent le paraître... Et comment, en effet, nos camarades ne seraient-ils pas joyeusement émus de la répercussion insoupçonnée de leurs moindres efforts? Assurément, il y a quelque chose qui agit par nous et qui est plus grand que nous... Et voilà pourquoi nous devons garder pour nous l'humilité et être fiers seulement de la Cause que nous servons... La Cause doit passer avant tout le reste, et c'est dans notre vie quotidienne que nous devons le prouver. Elle sera forte dans la mesure où nous nous dévouerons, riche dans la mesure où nous nous donnerons. Nul n'est trop haut pour être au-dessus d'elle ni trop bas pour ne pouvoir lui être utile.

VII

LA VIE QUI MONTE

Voici que, de toutes parts, l'effort de nos amis éveille la curiosité et l'intérêt. La semence que l'on méprisait, enfouie sous le sol, fixe l'attention, maintenant qu'elle a germé : sans doute, nombreux sont encore ceux que retiennent d'autres spectacles plus éclatants, mais plusieurs pourtant, dont le nombre grandit chaque jour, se demandent avec inquiétude quelle peut bien être cette plante sauvage et inconnue, sortie spontanément de terre sans qu'on ait pris le soin de l'ensemencer et de la cultiver.

Que nos amis y prennent garde ! Le succès est peut-être une épreuve plus difficile et plus lourde que l'adversité. Celle-ci peut bien parfois, lorsqu'elle ne retrempe pas les courages,

déconcerter et écraser sous l'excès même de son poids ; celui-là risque toujours de détendre les énergies, d'épuiser les réserves de vie intérieure, de souiller d'impuretés les sources mêmes de l'activité féconde.

Ayons donc la force de dominer le succès, de l'asservir à nos desseins et, comme au temps même des humbles débuts du *Sillon*, de conserver intact l'hôte intérieur, l'idéal vivant qui presse et qui guide, ressort d'énergies mystérieuses et sans cesse renouvelées.

Au reste, plus nous aurons foi en la Cause, plus nous aurons conscience du grand et invincible courant de vie qui nous entraîne, mieux aussi nous comprendrons que nous ne sommes qu'une petite vague passante dans le grand flot qui avance. A pénétrer ce qu'il y a d'irrésistible dans la poussée qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, nous découvrirons plus exactement et notre petitesse et l'œuvre immense à laquelle il peut nous être donné de concourir.

Dès lors, sans hâte et docilement, « nous nous laisserons faire par la vérité », suivant la belle expression d'un philosophe contempo-

rain, sourds aux injonctions de ceux qui, méprisant les lentes et sûres élaborations, veulent imposer à la vie les cadres tout faits de leur entendement et la contraindre à se plier aux exigences de leur vaine et artificielle unité. Effort stérile, en vérité, car si l'œuvre définitive peut réclamer la coalition de toutes les bonnes volontés, le travail de conquête morale exige d'abord l'identité de méthode, l'exacte conformité de tempérament. On groupe toutes les forces politiques en vue de défendre une liberté essentielle ou de secouer un joug odieux : on ne saurait, de la sorte, faire pénétrer un esprit, entamer des consciences, instaurer une société nouvelle.

Aussi bien, — il faut le redire sans cesse, — l'unité véritable et profonde ne se décrète pas : elle s'élabore lentement et puis elle se constate. L'effort obstiné des rois et du peuple de France a fait, après un labeur de plusieurs siècles, la vieille monarchie. Ce n'est pas autrement ni, sans doute, avec moins de persévérance, de douloureux travail, que pourra jamais s'enfanter notre démocratie.

Certains, je le sais, s'impatientent ; et tandis

que leur esprit s'élance, construisant les cités futures et réglant les législations de l'avenir, ils s'étonnent et se scandalisent de n'être pas suivis... On ne tire pas un siècle en avant comme on rédige une thèse ou comme on fait un livre. On nous reproche, parfois, l'imprécision de notre programme, la légèreté de notre bagage scientifique. Eh ! certes, nous reconnaissons volontiers qu'il faut des idées directrices, que la connaissance du milieu social dans lequel nous nous mouvons est nécessaire, que les richesses expérimentales mises à notre disposition par l'histoire sont un trésor qu'il serait fou de mépriser; nous savons bien qu'il faut des spécialistes pour étudier les phénomènes économiques et nous délivrer de l'omnipotence intellectuelle des rhéteurs et des idéologues ; nous comprenons tout cela : mais nous ne pouvons oublier, pourtant, que si la sève vient à se dessécher, c'est en vain que le savant continuera à lui tracer sa voie et à décrire son ascension triomphante à travers les vaisseaux de l'arbre. Vivre est plus que raconter la vie, plus même que l'alimenter et la défendre. *La vie est plus que la nourriture et le corps*

plus que le vêtement. (*Saint Luc*, XII, 23.)

Au reste, n'avons-nons pas été frappés nous-mêmes de sentir nos idées directrices et notre programme se préciser, au fur et à mesure que nous vivions ces idées et qu'inconsciemment nous appliquions déjà ce programme, tout en l'élaborant?

Quand je songe à l'insuffisance de détermination définie que recevaient nos ardeurs et nos enthousiasmes d'antan, véritables bouillonnements intérieurs, torrents sans lits et sans régimes, et que, d'un cœur ému, j'évoque toute l'histoire de notre *Sillon*, depuis l'humilité de la *Crypte* jusqu'aux récents triomphes des congrès et des réunions publiques, je ne puis pas ne pas reconnaître tout le travail que le contact des réalités vivantes a su imposer à nos jeunes énergies, ne pas sentir que l'effort même de développement et de vie a toujours coïncidé avec la découverte de formes plus exactes d'activité et la précision de desseins mieux arrêtés.

... Que nos amis ne s'y trompent pas! Ce qu'il leur importe avant tout de conserver ou d'acquérir, c'est le sens très profond, très ac-

tuel du mouvement démocratique dans lequel ils se meuvent et qui les entraîne, dont leur christianisme, d'ailleurs, les prédispose à être les guides les plus hardis en même temps que les plus sûrs et les mieux disciplinés. Dès lors, qu'ils évitent tout ce qui tendrait à effacer l'effigie de leurs idées, à diluer leurs doctrines par de peu recommandables mélanges, à fausser leurs méthodes par de dangereuses adaptations. De timides conseillers leur recommanderont peut-être ces lâches sacrifices au nom de l'union. Qu'ils prennent bien garde de ne pas s'abandonner sans réflexion à ces exhortations trop souvent inconsciemment intéressées et où risquerait de se laisser prendre leur bonne volonté dévouée !

Nous aussi, nous leur prêchons l'union ; mais non cette fade uniformité, cette concentration à l'arrière-garde, cette immobilité funeste qui commandent les désastres. L'union que nous voulons laisse à chacun son tempérament, son allure, le droit inprescriptible de marcher avec ceux dont son action même réclame le concours ; elle consiste seulement à briser les étroites cloisons, à faire ouvrir des fenêtres à travers les

murailles des œuvres closes, à établir partout une active et féconde circulation de vie fraternelle, à briser ce méchant égoïsme collectif, d'autant plus indomptable qu'il se dissimule mieux sous les dehors fallacieux d'un héroïque dévouement, à s'entr'aider, à s'aimer...

Nous aussi, nous prêchons le renoncement; mais ce n'est ni à nos idées, ni à nos méthodes, ni à l'intégrité de notre vie qu'il s'agit de renoncer : c'est à nous-mêmes seulement. Mortifions donc ce qui, en nous, s'oppose à la naissance de l'homme nouveau, ce qui, en nous, ne mérite vraiment pas d'être considéré comme étant nous-mêmes. Gardons au levain toute sa saveur. Ne croyons pas toujours faire œuvre pie en mettant le vin nouveau dans les outres vieilles. Catholiques, nous savons que le catholicisme est une religion dont les cadres sont voulus de Dieu même ; nous devons donc, amoureusement respectueux de la hiérarchie véritable, craindre qu'on essaye de nous en imposer une autre artificielle, sans autorité légitime, trop souvent portée à confondre le spirituel et le temporel et, plus que tout, odieuse aux adversaires que nous devons non écraser,

mais convertir. Sachons être libres, de cette belle et sainte liberté des enfants de Dieu, et n'oublions pas que, si nous devons pratiquer le devoir d'unité, il en est un autre qui s'impose aussi, c'est celui de liberté.

Saluons par cet appel à l'espérance et à la sereine et souriante ténacité l'éclosion spontanée de tous ces *Sillons de province* qui sont venus prouver toute la force originale et autonome de notre mouvement. Qu'ils demeurent fidèles à la vie dont ils ne sont que l'expression ; qu'ils aient la sagesse de ne pas se laisser éblouir par de trop rapides progrès ; qu'ils sachent bien que leur rôle ne sera jamais de devenir une savante organisation, plus puissante sur le papier que dans la vivante réalité! Leur fécondité trouvera, en quelque façon, sa mesure même dans leur humilité, si toutefois ce mot convient encore lorsque le cœur, détaché de ce qui n'est qu'apparent et superficiel, se sent tout rempli de fraternité vraie et d'amour surhumain.

Au reste, que partout nos *Sillons* demeurent de bonnes et simples maisons, hospitalières à ceux que ne saurait contenter la vie factice et

fausse, embroussaillée de partis pris et de conventions, d'intrigues et d'égoïsmes coalisés ! Qu'ils soient incapables de jamais satisfaire ceux que tourmente l'ambition, qu'aveuglent les préjugés, n'ouvrant jamais leur porte à ce méchant bagage ! Qu'ils restent les douces et imprenables citadelles de la loyauté, de l'amour plus fort que la haine ! Qu'ils ne se laissent jamais toucher par ces mains imprudentes et étrangères qui étouffent l'avenir sous leurs funestes étreintes ! Qu'ils soient le souple et mystérieux réseau, retenant entre ses mailles serrées et fortes les générations qui montent à la lumière de la vie, pour les libérer, les purifier, les exalter, les unifier, les former à la discipline sublime de l'amour !... Qu'ils soient vaillants et forts et triomphants ! Que Dieu les garde !

VIII

ACTION POLITIQUE ET ACTION SOCIALE

L'humilité intellectuelle est la nécessaire vertu de l'homme d'action. C'est en vain que les plus savants, les plus puissants, les plus illustres essaieraient de s'opposer aux grands courants sociaux qui entraînent les peuples : rien ne peut vaincre l'irrésistible poussée de vie. L'homme d'action doit donc comprendre ou, plus exactement, deviner et sentir dans quel sens marchent les sociétés humaines, jamais définitivement stables, mais toujours, au contraire, en perpétuelle évolution. Impuissant et vain orgueil que celui qui nous conseille d'imposer aux choses les solutions toutes faites de notre esprit ! Bonne et féconde humilité

qui fait de nous non d'arrogants créateurs ou d'inintelligents restaurateurs, mais de souples et dociles instruments entre les mains de Celui dont les desseins impénétrables conduisent les empires !

Pourquoi faut-il que les catholiques de France soient si lents à s'inspirer de cet esprit positif qui, dédaigneux des creuses utopies ou des protestations stériles, oriente les énergies vers le vrai et sûr labeur social ?... Nous savons bien que les persécutions présentes nous imposent une œuvre défensive ; nous convenons que nous ne pouvons nous désintéresser, de gaieté de cœur, du travail destructif entrepris contre nous par les sectaires avec les armes perfides d'une injuste légalité ; nous comprenons les exigences d'une nécessaire union et que les coalitions électorales peuvent se présenter comme un inéluctable devoir. Mais si l'action politique s'impose, l'action sociale n'est-elle pas plus nécessaire encore, ne réclame-t-elle pas plus impérieusement le meilleur de nos énergies ? Il ne suffit pas de soutenir un instant la vieille maison qui s'écroule : il faut, sur ce terrain balayé par les tempêtes et

que plus d'un siècle de révolutions a couvert de décombres, travailler à reconstruire la cité nouvelle, cette démocratie future que les hommes n'auraient su concevoir sans Jésus-Christ et qu'ils ne pourront jamais réaliser ni contre lui, ni sans lui.

Or, ne serait-il pas dangereux et puéril d'étouffer les germes de l'action sociale sous l'effort toujours superficiel et changeant de l'action politique ? Au reste, la seule politique dont il s'agit aujourd'hui pour les catholiques est une politique de défense et de conservation cherchant à unir en un vaste faisceau toutes les bonnes volontés opposées à la tyrannie jacobine. Un semblable bloc, composé d'éléments disparates et que seul le malheur des temps rend homogène, apparaît évidemment comme un mauvais instrument de conquête : il ne se présente ni avec la sécurité d'une doctrine solide, ni avec l'attirance d'une œuvre positive à réaliser, ni avec la force pénétrante d'un groupe profondément et intimement unifié. Sachons donc ne pas écraser l'avenir dans notre maladroite précipitation à sauver le présent. Au reste, le Maître a dit : « Ce ne

sont pas ceux qui crient : *Seigneur ! Seigneur !* qui entreront dans le Royaume, mais ceux qui font la volonté du Père. » Qui donc oserait affirmer que le pays sera sauvé par ceux qui se contentent de crier : *Liberté ! Liberté !* et non pas plutôt par les bons et opiniâtres ouvriers qui, humblement, accomplissent chaque jour tout leur devoir social ?

Si, d'ailleurs, la lutte politique semble mal engagée et peu rassurante, combien paraissent au contraire réconfortants les succès qui, partout, couronnent les efforts désintéressés des catholiques sur le terrain social, à condition, bien entendu, qu'il ne s'y mêle aucune arrière-pensée politique !

Nous avons expérimenté, au *Sillon*, depuis quelques années, la force sociale du catholicisme, si merveilleusement que déjà l'espérance n'est presque plus pour nous une vertu. La pauvreté des moyens dont nous disposions a fait mieux éclater encore la valeur des résultats et prouvé l'excellence de méthodes qui ne sont, sans doute, fécondes et opportunes que parce que, bien loin de les avoir inventées, nous n'avons jamais fait que les recevoir de

l'expérience et des nécessités mêmes de l'action commencée.

Quand nous songeons à ce que fut ce premier congrès national de Paris, que nous avions préparé en quelques jours et qui parut beau surtout d'entrain et d'enthousiasme, mais combien restreint encore, quand nous comparons cette poignée de camarades aux foules qui se rassemblèrent à Tours et à celles plus nombreuses encore qui affluèrent à Lyon, quand nous mesurons ainsi le chemin parcouru et que nous sentons les étapes fiévreusement dépassées par l'élan qui nous entraîne, notre âme est pleine d'une joie reconnaissante...

Alors, nous ne souffrons plus des lenteurs que nous impose le profond travail que nous avons choisi. Nous ne regrettons pas les rapides triomphes de la politique et nous sentons, au contraire, combien ingrate est la tâche de ceux qui limitent tous leurs efforts à des entreprises électorales.

Je le sais, plusieurs s'étonneront de notre foi et ils ne voudront pas, quant à eux, enfouir leur labeur sous le sol, ne se souvenant plus

que, selon la parole du Maître, il faut que le grain tombe en terre et meure avant de porter du fruit.

Nous avons confiance dans le catholicisme. C'est la solution nécessaire des problèmes angoissants qui torturent la conscience contemporaine. Toutes les fois que dans des réunions publiques et contradictoires nous avons pris contact avec des adversaires, nous avons bien vu qu'ils n'avaient rien à opposer à cette doctrine de vie dont inconsciemment les foules ont soif, qu'ils ne pouvaient rien trouver de plus opportun, de plus sûr, de plus humain et de plus divin tout à la fois!...

Le Christ est pour nous non le Dieu d'une élite, le Sauveur d'une aristocratie de l'esprit ou de l'âme, mais l'universel Rédempteur dont le sang a coulé pour le salut du genre humain. Une fois mis en croix et élevé au-dessus de terre, il doit attirer tout à lui. Voilà pourquoi nous avons le droit d'espérer. Soyons seulement, puisqu'il le veut ainsi, des coopérateurs de l'œuvre divine, humbles et dociles, passionnément épris de sa Justice.

« Que votre règne arrive, que votre volonté

soit faite sur la terre comme au ciel » : nous le répétons chaque jour dans la prière qu'il nous a apprise. Chaque jour aussi, faisons que les mots de la prière deviennent vie pour le monde. Nous ne jouirons de la Justice durant l'éternité, que dans la mesure même où nous aurons travaillé à la réaliser ici-bas.

DEUXIÈME PARTIE

DÉMOCRATIE

DEUXIÈME PARTIE

DÉMOCRATIE

I

L'ACTION MORALE ET SOCIALE
DU CATHOLICISME

Nous entendons souvent répéter : « Si les élections sont bonnes, tout est sauvé ; si elles sont mauvaises, tout est perdu... » On insiste surtout sur cette seconde et lamentable affirmation...

Quant à nous, nous nous refusons absolument à tenir un pareil langage. Nous reconnaissons évidemment que les périls de l'heure présente sont plus menaçants que jamais et

que le devoir électoral s'impose à tous impérieusement. Mais nous ne nous reconnaissons pas le droit, si, par malheur, ceux qui défendent les libertés qui nous sont chères venaient à être vaincus, de nous abandonner au désespoir, et, après un effort de quelques mois, de proclamer qu'il n'y a plus rien à faire et d'excuser ainsi, à nos propres yeux, notre coupable inaction... Tant que nous aurons la même foi au cœur, la même certitude que le salut social est à la portée de tous les hommes et que c'est, en somme, sur les âmes et les volontés qu'il faut agir, nous n'aurons jamais le droit de dire que tout est perdu, puisque nous serons encore debout. Le découragement ressemble souvent à une abdication, tandis que l'espérance est une vertu.

Si les élections sont bonnes, rien ne sera définitivement sauvé : tout au plus jouira-t-on d'une trêve qui permettra de travailler au bien du pays. Les raisons profondes de la douloureuse crise nationale que nous venons de traverser n'en demeureront pas moins que par le passé et ce n'est pas le triomphe d'une nouvelle majorité venant remplacer la majorité

sectaire et jacobine subie depuis trop longtemps par notre pays, qui résoudra les questions posées.

Il s'agit d'accorder le sens de la tradition — si vivace, malgré tout, dans notre vieux pays, que l'âme française ne pouvait pas toujours renoncer à ses traditions et à son tempérament séculaires pour supporter sans révolte la discipline nouvelle que quelques jacobins novateurs avaient rêvé de lui imposer — avec le respect de la raison individuelle et des légitimes progrès, avec ce noble et impérieux besoin qui poussera toujours les esprits généreux à essayer de se dégager de l'esclavage des atavismes et des contingences pour tâcher de monter vers plus de lumière et plus de vérité. Il faut, tout en respectant l'autorité, sans laquelle toute société devient impossible, développer le courage de l'indépendance, le goût de l'initiative, fortifier l'estime qui est due à la pensée vraiment libre. Et, en particulier, si la justice et la liberté apparaissent aux hommes comme deux biens précieux mais trop souvent inconciliables — la liberté aboutissant à l'oppression du

faible par le fort; si l'histoire du dernier siècle nous montre la faillite du libéralisme économique, très évidemment, tout au moins dans les milieux ouvriers, nous avons ainsi assisté à un spectacle plein d'angoisse. Il nous est apparu que nos contemporains étaient également impuissants à s'entendre pour faire triompher une de ces deux tendances en écrasant l'autre, et à savoir les accorder harmonieusement sans rien détruire ni mutiler des forces vives de la nation.

Voilà un problème que néglige la politique électorale: quelle que soit l'issue du combat qui va se livrer, ce problème n'en demeurera pas moins entier. Mais s'il est des profondeurs où ne s'exerce que difficilement l'action politique, là où celle-ci s'arrête impuissante, l'action sociale au contraire opère lentement mais sûrement, ne se bornant pas à préparer d'utiles coalitions, à exciter un enthousiasme superficiel, mais s'essayant à organiser, à orienter et même à transformer et à vivifier.

Or nous savons que le catholicisme n'est pas seulement une religion faite pour sauver

les âmes des individus ; c'est aussi une merveilleuse *force sociale.* Il enseigne justement à comprendre ces tendances diverses qui tiraillent et ensanglantent l'âme contemporaine ; il donne le véritable sens de ces réalités traditionnelles et psychologiques qu'il accorde, sans les diminuer sous l'influence de quelque astucieux opportunisme moral, mais au contraire en les dégageant de toute la rouille des haines et des conventions malfaisantes qui les défigureraient[1]. Il ne résout pas *ex cathedra* la question économique et sociale ; il fait mieux : il développe en nous le sens social et nous met à même de résoudre toutes ces questions, à mesure qu'elles se posent, le plus équitablement possible et au mieux des intérêts communs. Il ne se contente pas de tracer des règles de conduite :

1. Nous ne nous proposons pas ici de montrer, par le détail, cet accord : qu'il nous suffise de faire remarquer que c'est justement la force et la raison d'espérer de nos amis d'avoir pu le constater ou tout au moins le pressentir. D'ailleurs, le but de tous leurs discours, de toute leur action, n'est autre que de le manifester ; on comprend donc que ce n'est pas en quelques lignes que nous pouvons prouver définitivement ce que nous avançons, puisque c'est à essayer de faire cette preuve que nos camarades du *Sillon* entendent consacrer ce qu'ils ont d'énergie et de cœur, et puisque c'est ainsi qu'ils veulent être des *témoins* de leur foi.

il fournit la force nécessaire pour s'y conformer. Il n'est pas seulement une doctrine : il est aussi une vie.

Essayer de montrer non pas tant encore par des discours, que par des actes, par des œuvres, l'action sociale et morale du catholicisme, tel est, nous semble-t-il, la grande tâche qui s'impose aux catholiques, à l'heure présente, et il ne faut pas que les nécessités de la lutte quotidienne contre ceux qui leur ont déclaré une guerre sans merci leur fassent jamais oublier ce devoir primordial.

Plusieurs cependant paraissent hésiter : il y a quelque découragement dans les rangs de ceux qui ont donné leur vie à l'action démocratique.

Les milieux incrédules sont difficilement atteints ; au lieu de ces conversions en masse que semblaient prédire les démocrates chrétiens dans leur premier enthousiasme, c'est à peine si quelques individualités isolées ont passé du socialisme au catholicisme : bien au contraire, les foules anticléricales de plus en plus irréligieuses et sectaires, dénoncent ces agissements nouveaux d'une Eglise discréditée qui essaye

de regagner par l'hypocrisie ce qu'elle n'a su maintenir par la force.

Quant aux milieux catholiques, ils se montrent, trop souvent, indifférents ou rebelles ; il est si difficile d'aller contre des habitudes anciennes et qui s'accordent si merveilleusement avec la paresse d'agir et le besoin de protester éloquemment contre les injustices du siècle !... Que venaient donc faire ces apôtres intempestifs et gêneurs ? On opposa généralement à l'élan qu'ils voulaient communiquer la lourde force d'une inertie défiante et malveillante, plus nuisible assurément que les campagnes véhémentes menées par quelques bien rares mais très hautes personnalités ; on eut vite fait de relever dans les agissements des *catholiques sociaux* des témérités, des irrévérences et toutes sortes de nouveautés dangereuses ; on s'irrita fort surtout des erreurs de tactique, des espérances naïvement crédules, des inexpériences, des maladresses et des brusqueries d'hommes que l'on accusait de marcher seuls, alors que tous refusaient de les suivre, de faire œuvre de désunion, alors que l'on ne songeait guère à leur réserver de places dans les unions

catholiques, de tout compromettre enfin par leur indépendance, alors qu'il leur avait été impossible d'agir sans briser la consigne funeste de silence et d'inaction imposée par une sorte de tacite discipline.

De récents évènements vinrent encore offrir de nouvelles armes aux adversaires de l'action sociale catholique. Les sectaires voyant augmenter leur crédit auprès d'un gouvernement dont chaque jour ils se sentaient plus sûrement les maîtres, commencèrent à perdre toute modération, et leurs excès mêmes ne devaient pas tarder à révolter le bon sens d'une nation qui, malgré bien des égarements, gardait encore quelque instinctif esprit d'équité : un formidable mouvement de révolte répondit aux provocations jacobines — coalition de mécontentements aussi peu homogène qu'elle était spontanée — et, en quelques mois, l'action nouvelle devenait comme le centre même de toute la politique française, s'imposant à l'attention de tous, à l'admiration des honnêtes gens comme à la perspicacité des arrivistes, recueillant des millions, s'assurant les concours les plus illustres, gagnant, comme par

enchantement, des batailles inespérées et promenant par toute la France son extraordinaire et triomphant prestige… La faiblesse, l'humilité du mouvement social catholique ne devaient-elles pas apparaître terriblement évidentes en face de la si brillante action nationaliste ? et l'on conçoit aisément ce que les méfiants et même les tièdes allaient conclure de ce parallèle : « A quoi bon travailler, essayer de comprendre les besoins économiques et sociaux de notre époque, faire œuvre positive, préparer laborieusement l'avenir ! Tout cela est inutile, nuisible même, car cela ne tend qu'à diviser, tout le monde n'étant pas d'accord sur les solutions les meilleures à apporter aux problèmes sociaux… Il vaut mieux grouper tous les *honnêtes gens* sans distinction d'opinions et marcher contre l'ennemi commun… On avait essayé de nous convaincre que pour parler aux masses populaires il fallait se former soi-même tout d'abord, apprendre à les connaître et à les aimer, vivre de leur vie, ne faire qu'un avec elles… Plaisante illusion !… Il est plus sûr pour recueillir des applaudissements et des suffrages de hurler contre les *vendus*, de

dénoncer le ministère de trahison et de crier : *Vive l'armée!*... Cela est plus aisé aussi... »

Voilà comment ce mouvement libérateur du nationalisme, malgré les quelques services immédiats qu'il a peut-être rendus çà et là, n'a pas été sans présenter de dangers — tant il est vrai que l'on prête toujours facilement l'oreille aux conseils séduisants et aux promesses de victoires faciles !

Mais que les apôtres de l'action sociale catholique ne se découragent pas !... Qu'ils se fassent donc des choses une plus juste idée !... La souffrance est nécessaire. La contradiction est à la base de toute œuvre féconde. On les accuse d'être des novateurs, alors qu'ils ne font au contraire que continuer la grande tradition catholique que les malheurs des temps semblaient avoir voilée pendant près de deux siècles. Ce rayonnement social et populaire de la foi divine, nous le retrouvons qui illumine chaque grand âge chrétien, et qui ne semble s'éteindre que lorsque l'Église, riche peut-être et puissante aux yeux des hommes, mais, en vérité, pauvre de foi et d'amour, replie sur elle-même sa vie diminuée... Quant

à Dieu, il veille toujours, et s'il a institué dans l'Église une hiérarchie et un pouvoir infaillible pour garder la foi et juger souverainement, il sait aussi se servir des forces les plus humbles, dont le choix déroute la sagesse humaine, pour pousser son Église dans les voies nouvelles où il veut conduire celle qu'il a faite immuable, quoique toujours rajeunie.

Que ceux qui seraient tentés de perdre cœur se souviennent donc de l'économie divine dans l'Eglise : qu'ils regardent ces saints si longtemps méconnus, persécutés, soumis et persévérants, doux et opiniâtres, jamais lassés, toujours fidèles, que les chefs de l'Eglise semblent d'abord ignorer et mépriser, qu'ils affligent même et blessent souvent, jusqu'au jour où ayant fait l'épreuve de la vertu et de la force des œuvres nouvelles, de la sainteté des voies fraîchement tracées, ils y poussent les fidèles, et, juges tout-puissants, sanctionnent, consacrent, font monter sur les autels les glorieux fondateurs qui, toute leur vie durant, n'ont souvent connu que les douleurs de l'enfantement. Certes, nous devrions plutôt être étonnés de la hardiesse du grand pontife qui a su si prompte-

ment découvrir les routes de l'avenir et, malgré toutes les résistances, les indiquer d'un doigt sûr. Les encycliques de Léon XIII ont suivi de si près la jeune poussée démocratique de l'Eglise, que beaucoup ont cru qu'elles l'avaient déterminée ; dans tous les cas, nous pouvons avoir confiance, et il serait vraiment puéril et lâche de nous laisser décourager, alors que les germes sont déposés dans la terre, que le pape les a reconnus et bénis et que, Dieu aidant, nos efforts doivent préparer les floraisons et les fruits.

D'ailleurs, si nous ne nous laissons pas offusquer par ce qui éclate au grand jour de la publicité au point de ne savoir discerner ce qui s'élabore dans l'ombre, il nous est impossible de ne pas constater tous les heureux efforts accomplis déjà au cours du dernier siècle, pour affirmer le rayonnement social de notre foi.

C'est un devoir pour nous qui sommes jeunes de nous bien pénétrer de cette idée que nous sommes rattachés au passé, que nous le voulions ou non, par des liens qu'il y aurait folie autant qu'ingratitude à essayer de rompre. Rendons hommage à nos devanciers :

sachons reconnaître que c'est à leurs efforts, à leurs vertus, à leurs souffrances aussi que nous devons de pouvoir penser ce que nous pensons et essayer ce que nous tentons.

Déjà Montalembert semble avoir entrevu, dans un regard prophétique, l'orientation future de l'action catholique, et ce grand chrétien, en travaillant et en souffrant, a préparé, pour des fils lointains et qu'il ne soupçonnait même pas, tout un trésor de modernes énergies qu'il devait leur léguer comme en héritage.

Les écoles chrétiennes, après les ruines matérielles de la guerre et les désastres moraux multipliés par l'irréligion croissante de l'Etat, commencèrent, grâce à l'obscure et admirable dévouement des *bons frères*, cette œuvre si lente, si dure, si décevante parfois, de toute une France à refaire... Oh ! n'oublions jamais, séduits par les luttes et les progrès d'une action plus rapide et qui peut tout d'abord sembler plus féconde, que ce sont ces humbles éducateurs sans gloire devant les hommes, qui ont usé leur vie à préparer laborieusement les pierres de choix, les pierres vivantes, destinées à supporter tout l'édifice !

Atteindre les enfants si nombreux qui échappaient à l'éducation des écoles chrétiennes, compléter la formation morale et religieuse de tous en les suivant après l'école, en les conseillant à l'entrée de la vie, en leur assurant le bénéfice de camaraderies honnêtes et bienfaisantes, telle fut l'œuvre des patronages : et, là aussi, il est impossible de se défendre d'un sentiment d'admiration reconnaissante et émue en face de l'abnégation de tant d'apôtres inconnus pour qui la charité sociale fut vraiment une passion ; et comment désespérer de l'avenir religieux d'un pays dans lequel fermente encore tant de véritable christianisme et auquel Dieu s'est plu à donner, par ces temps d'épreuve et de démoralisation, un si admirable clergé, pauvre, dépouillé de toute recherche des honneurs humains, fortifié par les mépris et les persécutions, moins tenté que jamais de cléricalisme, sans autre ambition que le salut des âmes !

Il fallait essayer de se servir enfin de toutes ces forces laborieusement préparées et de commencer cette réorganisation chrétienne de la société contemporaine. Ce fut la gloire de l'*Œuvre*

des cercles d'avoir donné le signal ; et en affirmant, à une époque où cette prétention semblait encore étrange à beaucoup, que les riches avaient un devoir social, en s'efforçant de les rapprocher des ouvriers et de rendre moins fatal le fossé moral qui les en séparait, en s'attachant à promouvoir les études sociales et à élaborer une sorte de programme de ce que les catholiques se sentaient le devoir de revendiquer en faveur des travailleurs, *l'Œuvre des cercles* a rendu à notre pays un service que l'on est aujourd'hui trop porté à méconnaître, comme si la plus belle victoire de ce généreux mouvement n'était pas justement de s'être répandu partout au point d'en devenir méconnaissable, et d'avoir triomphé de la façon la plus noble et la plus désintéressée du monde : je veux dire en semblant perdre son originalité et être dépassée de toutes parts.

Et maintenant, on comprend combien, en dépit des apparences, notre génération est privilégiée, et que, suivant la parole des saints Livres, elle est appelée à récolter là ou elle n'a pas semé.

La tâche qui s'impose à elle est double. Il

faut d'abord préparer les milieux catholiques — depuis si longtemps travaillés au point de vue religieux et moral — à cette action sociale qui n'est que la forme actuelle d'un christianisme intégral : c'est à cette œuvre que s'emploient nos Cercles d'études. Il faut ensuite atteindre la masse, de façon que le catholicisme puisse rayonner librement et faire bénéficier le pays de son incomparable vertu sociale : c'est là, en particulier, le rôle des Instituts populaires.

Nos amis savent que ce qui importe surtout, c'est de bien maintenir l'esprit dans lequel nous voulons travailler : esprit de vérité qui nous fait mépriser les conventions étroites et méchantes, qui nous permet d'être vraiment frères, malgré tout ce qui peut nous séparer superficiellement, qui nous empêche de nous inféoder à tel ou tel parti fermé, nous pousse à reconnaître et à estimer ce qu'il y a de bien, même chez des adversaires ; esprit d'amour, non seulement avec nos camarades de lutte quotidienne, qui ne sont plus avec nous qu'une même âme et qu'un même cœur, mais aussi avec ceux qui

veulent se dire nos ennemis et que nous, nous voulons au contraire délivrer du mal et de l'erreur pour partager avec eux les joies de l'unité reconquise.

C'est ainsi que nous tâcherons, pour notre part, de réaliser un mouvement positif. Ce n'est pas simplement d'un groupement ou d'une organisation des forces catholiques que nous rêvons. Nous croyons que c'est surtout la vie catholique qu'il faut fortifier et orienter de façon à la rendre conquérante. Voilà trop longtemps que nos adversaires religieux, aidés de la complicité inconsciente de trop de nos amis, nous maintiennent sur un terrain faux auquel ils doivent la victoire. Ils unissent le catholicisme à une foule de conceptions intellectuelles ou de préférences politiques qui n'ont rien à voir avec lui, et refusent, au contraire, de reconnaître comme son émanation des tendances morales qui évidemment — et alors même qu'on les rencontre dans les milieux hostiles — proviennent de lui. Notre devoir n'est-il pas de faire cesser ces malentendus et de travailler à ce que la lutte — puisque, hélas !

la vérité doit être toujours armée contre l'erreur — ait lieu au moins sur le véritable terrain ?

D'ailleurs, cette action sociale du catholicisme, qu'il ne faut en aucune façon confondre avec la transformation de notre religion en une école d'économie politique, rencontre une bienheureuse complicité dans la faillite du libéralisme doctrinaire et le mépris des travailleurs pour les utopies des socialistes politiciens... Le pays est presque prêt. Le bon sens du peuple, son goût pour les solutions positives, le reste d'esprit chrétien qui se cache sous chacune de ses inspirations démocratiques, tout cela pourrait permettre aux catholiques de prendre bientôt la tête du mouvement social et d'opposer à la conception autoritaire du socialisme d'État celle d'une forte et libre démocratie.

Nous avons confiance dans l'action populaire de nos camarades. On nous dit souvent : « La France ne vous suivra pas ! » mais ne sommes-nous pas déjà un peu de la France et que faut-il donc pour que nous soyons vraiment la France, sinon que le nombre de nos amis,

que leur ardeur, que l'intensité de la vie nationale qui est en eux, vienne à s'accroître encore ?

Ayons l'humilité de notre faiblesse et l'orgueil de notre Christ. La faiblesse est souvent toute-puissante. Quand Jésus se promenait sur l'ânesse parmi les hosannas des petits, c'était un triomphe dont le monde aurait ri et que méconnaissaient les scribes et les docteurs qui attendaient un Messie pour restaurer la puissance temporelle d'Israël ; et pourtant Jésus a vaincu le monde après l'avoir arrosé du sang de ses martyrs. Nous qui sommes les fils de son sang et de son amour, espérons, et nous connaîtrons peut-être un jour, si nous travaillons avec lui, les joies de ses pacifiques victoires.

II

LA « DÉMOCRATIE CHRÉTIENNE »

L'Église est universelle. Sans doute, le Christ a nettement distingué les deux pouvoirs et le catholicisme apparaît comme révolutionnant le monde parce qu'il brise justement l'antique et tyrannique confusion du spirituel et du temporel[1]. L'Église, pourtant, est à travers les siècles la gardienne et la dispensatrice des énergies morales dont les sociétés ont besoin pour vivre et se développer harmonieusement.

Les angoisses sociales, les conflits écono-

1. Boniface VIII, lui-même, l'un des papes qui fut le plus accusé d'ambition théocratique, et à une époque où une sorte de consentement tacite des peuples faisait du pape comme un arbitre international, ne craignait pas de l'affirmer : *In nullo volumus usurpare jurisdictionem regis.*

miques qu'accompagnent les luttes de doctrines et le désarroi moral, les fortes aspirations vers un avenir plus fraternel et plus équitable, chaque jour cruellement démenties par le déchaînement des haines fratricides, ne pouvaient laisser indifférents les catholiques dont le devoir est de travailler à faire régner, dès ici-bas, la justice de Dieu. Ils s'efforcèrent donc, nombreux, chacun avec son tempérament et guidé par les nécessités de son milieu ou de son pays, à mettre au service du monde contemporain la force sociale du catholicisme, tandis que bon nombre de catholiques s'effrayaient de l'audace de semblables tentatives qu'ils jugeaient opposées à la véritable tradition.

La *démocratie chrétienne* eut ainsi ses ardents défenseurs et ses détracteurs acharnés.

Cependant le pape Léon XIII écrivait l'encyclique *Rerum Novarum*[1] et éclairait des lumières

1. Dès le 28 décembre 1878, dans l'encyclique *Quod Apostolici*, Léon XIII, en condamnant les erreurs des socialistes, avait commencé à indiquer en quelques mots un des remèdes sur lesquels il devait longuement insister dans l'encyclique *Rerum Novarum* :

...Il nous paraît opportun d'encourager les sociétés d'ouvriers et d'artisans qui, instituées sous le patronage de la religion, savent rendre tous leurs membres contents de leur

de l'Église quelques points de morale sociale, donnant ainsi une base inébranlable aux travaux des démocrates chrétiens. Ceux-ci, avec plus d'enthousiasme et une ardeur mieux assurée, poussèrent leur propagande. Ils multipliaient leurs programmes [1], s'efforçaient à

sort et résignés au travail, et les portent à mener une vie tranquille et paisible.

Léon XIII ne parlait pas encore, comme en 1891, des *mesures promptes et efficaces, nécessaires pour venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée.*

1. Nous citons à titre documentaire le premier manifeste du *parti démocratique chrétien français* qui fut élaboré en 1896 au *congrès de Reims.*

« Nous souffrons tous de la situation actuelle, parce que *le droit à la vie par le travail* n'est plus respecté. Pour chercher les remèdes à cette situation, plus de cinq cents délégués des unions et groupements démocratiques de la France entière se sont réunis à Reims, en congrès, les 23, 24 et 25 mai 1896. Ils ont décidé de se constituer en fédération nationale, sous le titre de : *parti démocratique chrétien* et ils ont adopté le programme minimum suivant :

« Base du Programme : Religion, famille, propriété.

« Programme économique : 1° Personnalité civile complète des syndicats professionnels et extension pour eux du droit de posséder. 2° Réglementation des intérêts communs des ouvriers et des patrons de chaque profession par des commissions mixtes composées de délégués, en nombre égal, des patrons et des ouvriers respectivement organisés. 3° Protection des petits métiers et du petit commerce contre tous les monopoles. 4° Repos obligatoire du dimanche. 5° Journée maxima du travail effectif pour les travailleurs des métiers et de l'in-

préciser leurs doctrines économiques, se présentaient comme les champions officiels du

dustrie en général. En attendant que les chambres de travail soient légalement constituées, fixation par l'État de ce maximum à dix heures. 6° Suppression du travail de nuit, sans autres exceptions que celles qui seraient déterminées par les conseils professionnels compétents. 7° Dans la grande industrie, suppression du travail des femmes mariées et limitation du travail des jeunes filles. 8° Inscription au cahier des charges des travaux publics du minimum de salaire, du repos du dimanche, de l'assurance contre les accidents et de la durée maxima du travail ; et suppression du marchandage. 9° Caisse d'assurances et de retraites pour les ouvriers contre les accidents, le chômage et la vieillesse. 10° Constitution obligatoire de chambres régionales de travail et d'industrie, ainsi que de chambres d'agriculture. 11° Représentation nationale et proportionnelle des intérêts professionnels par une chambre représentative de tous les corps d'état.

« PROGRAMME POLITIQUE : Le parti démocratique chrétien, estimant que les questions sociales priment les autres, laisse à chacun de ces groupements la liberté de se placer ou non sur le terrain politique ; mais, si ces groupements se placent sur le terrain politique ils doivent se déclarer nettement *républicains démocrates.*

« Ce programme, inspiré par les principes de justice, nous en poursuivrons la réalisation par l'*action sociale* et l'*action politique.*

« Démocrates chrétiens, nous voulons dans la République l'harmonie nécessaire entre la puissance économique de chaque citoyen par l'accession progressive de tous à la propriété sous ses différentes formes ; et nous demandons au christianisme, qui seul les possède, les véritables principes de fraternité et de justice sociale.

« A notre œuvre de solidarité , nous convions tous les travailleurs des champs, de l'usine, de l'atelier, du bureau et de la pensée, en un mot, tous ceux qu'inspire le sincère amour du peuple et de la France. « LE COMITÉ NATIONAL. »

catholicisme social. De violentes polémiques s'élevaient entre catholiques. On commençait à prendre l'habitude de s'excommunier mutuellement. De part et d'autre, on s'érigeait en juges de l'orthodoxie. La confusion des idées[1], la mauvaise volonté qui, dans certains milieux, avait accueilli l'*encyclique*, la maladresse de quelques démocrates, qui semblaient vouloir imposer plusieurs de leurs conceptions personnelles au nom de l'Église, la guerre acharnée livrée autour de ce mot même de *démocratie chrétienne*, dont le sens n'avait jamais été officiellement défini et que personne n'avait le droit de monopoliser, tout enfin devait conduire le pape à préciser, comme chef de l'Église, ce qu'il fallait entendre par *démocratie chrétienne.*

1. Le ralliement à la République, tout à fait distinct, dans la pensée du pape, de la *démocratie chrétienne*, fut souvent confondu avec celle-ci. Les *directions pontificales* devinrent un sujet de polémiques passionnées, et trop peu d'esprits, sans doute, se rendirent exactement compte du point de vue nécessaire duquel la papauté devait juger toutes choses, gardienne des intérêts moraux et religieux de la chrétienté et volontairement indifférente à tout le reste. On comprend que Léon XIII ait tenu dès lors à dépouiller avec une si pressante insistance le terme de démocratie chrétienne de toute signification politique.

Il le fit dans son encyclique *Graves de Communi* du 18 janvier 1901.

Dès lors, la *démocratie chrétienne* fait partie intégrante et nécessaire du *catholicisme*. Ce n'est plus une organisation politique ou sociale sur les bienfaits de laquelle les fidèles peuvent être partagés, c'est, en quelque sorte, l'*action même de l'Église parmi le peuple*[1].

Voici la définition :

Mais il serait condamnable de détourner à un sens politique le terme de *démocratie chrétienne.* Sans doute la démocratie, d'après l'étymologie même du mot et l'usage qu'en ont fait les philosophes, indique le régime populaire ; mais, dans les circonstances actuelles, il ne faut l'employer qu'en lui ôtant tout sens politique, et en ne lui attachant aucune autre signification que celle d'une bienfaisante action chrétienne parmi le peuple. En effet, les préceptes de la nature et de l'Évangile étant, par leur autorité propre, au-dessus des vicissitudes humaines, il est nécessaire qu'ils ne dépendent d'aucune forme de gouvernement civil ; ils peuvent pourtant s'ac-

1. « L'action démocratique chrétienne étant basée sur la justice et sur la charité évangélique a un champ tellement vaste que, comprise et pratiquée suivant la lettre et l'esprit du Saint-Siège, elle répond aux plus généreuses activités des catholiques, et renferme, toute proportion gardée, l'action même de l'Église parmi le peuple. » (*Instruction de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires, du 27 janvier 1902.*)

commoder de n'importe laquelle de ces formes, pourvu qu'elle ne répugne ni à l'honnêteté, ni à la justice[1].

Puisque le pape nous rappelle quels sont les enseignements éternels de l'Église et comment l'esprit de justice et de charité doit nécessairement se manifester pour le bien tout particulier, quoique non exclusif, de la classe la plus nombreuse et la plus déshéritée, il n'est pas étonnant qu'il réclame de la part de tous les catholiques déférence et fidélité[2]. Il n'est donc

1. La *démocratie chrétienne* n'est donc ni, en aucune façon, une organisation politique, ni même à proprement parler une organisation sociale.

Le professeur italien Toniolo, qui s'est toujours inspiré très exactement des enseignements sociaux de Léon XIII, donnait de la démocratie la définition suivante et il suffisait d'ajouter l'idée chrétienne et la force interne du catholicisme pour avoir une définition de la *démocratie chrétienne* :

La démocratie est une organisation de la société dans laquelle les forces sociales, juridiques et économiques, dans la plénitude de leur développement hiérarchique, coopèrent proportionnellement et de telle sorte que le dernier résultat de leur action tourne à l'avantage des classes inférieures.

Quelque dépouillée que soit cette définition de tout sens politique et quelque appauvrie de toute détermination sociale, elle n'est peut-être pas encore assez compréhensive ni assez indifférente, socialement parlant, pour pouvoir s'appliquer à la *démocratie chrétienne*, qui est *une action populaire chrétienne*, et rien autre chose.

2. « Mais ce qui importe par-dessus tout, c'est que, dans une affaire si capitale. il y ait chez les catholiques unité d'esprit,

plus loisible de refuser d'être *démocrate chrétien.* Il n'est pas permis non plus d'introduire dans la *démocratie chrétienne* des éléments personnels et que le pape n'y a pas enfermés lui-même.

Désireux, d'ailleurs, d'offrir à tous un résumé plus bref qui fixât définitivement le sens de la *démocratie chrétienne*, Pie X a dans un *Motu proprio*[1] extrait dix-neuf propositions des ency-

unité de volonté, unité d'action. » (*Encyclique Graves de Communi.*)

1. On sait qu'en Italie, l'*Œuvre des Congrès* est depuis longtemps le lien officiel des catholiques dont le *Non Expedit* limite l'activité à une action religieuse et sociale. Léon XIII et Pie X ramenèrent les groupes des *démocrates chrétiens* à l'unité de l'*Œuvre des Congrès*. Le 2e groupe devint la section particulière de l'*Action populaire chrétienne*, et la présidence de toute l'*Œuvre* fut confiée par Léon XIII à un *démocrate chrétien*, le comte Grosoli, auquel Pie X accorda de même sa confiance.

L'entrée des *démocrates chrétiens* ne pouvait laisser que d'amener un conflit dans le sein même de l'*Œuvre des Congrès*. Il éclata au *congrès de Bologne*, entre les partisans de Paganuzzi, l'ancien président, et les *démocrates chrétiens* se groupant derrière Grosoli, auquel étaient venus se rallier l'abbé Murri lui-même et ses partisans, démocrates intransigeants et aux tendances séparatistes. Le parti de Paganuzzi fut écrasé à une formidable majorité.

Des récriminations et des polémiques sortirent de ce succès. On voulut faire désavouer par le pape les votes du congrès. Pie X s'y refusa. Mais il comprit aussi que de tels conflits risquaient de faire de la *démocratie chrétienne* un parti au sein du catholicisme, alors que, dans ses intentions, elle ne

cliques de Léon XIII, *Quod Apostolici Muneris*, *Rerum Novarum*, *Graves de Communi* et d'une instruction particulière, émanée de la *Congré-*

devait être que l'action populaire chrétienne de tous les catholiques. C'est sous l'empire de ces préoccupations que Pie X publia son *Motu proprio*. Il s'en est, d'ailleurs, très nettement expliqué lui-même, et voici comment il caractérise la portée de cet acte :

« Dès notre première encyclique à l'épiscopat du monde entier, faisant écho à tout ce qu'avaient décidé nos glorieux prédécesseurs au sujet de l'action catholique des laïques, nous avons déclaré que cette entreprise était très louable et même nécessaire dans les conditions actuelles de l'Église et de la société civile.

« Le quatorzième congrès tenu récemment à Bologne, et qui a été promu et encouragé par nous, a suffisamment montré à tous, avec la vigueur des forces catholiques, ce qu'on peut obtenir d'utile et de salutaire, au milieu de populations croyantes, là où cette action est bien droite et disciplinée, et où règne entre tous ceux qui y concourent l'union de pensées, d'affections et d'œuvres.

« Toutefois, ce nous a été un grand chagrin de constater que certains dissentiments, survenus parmi eux, aient suscité des polémiques par trop vives qui, si elles n'étaient opportunément réprimées, pourraient diviser ces forces et les rendre moins efficaces.

« Aussi, comme, avant le congrès, nous avions recommandé par-dessus tout l'union et la concorde des esprits, afin qu'on pût, d'un commun accord, fixer tout ce qui se rapporte aux règles pratiques de l'action catholique, nous ne pouvons nous taire aujourd'hui. Et parce que les divergences de vues dans le domaine pratique s'infiltrent très facilement dans le domaine théorique, et que dans celui-ci aussi elles doivent nécessairement apparaître, il est bon de raffermir les principes auxquels doit se conformer toute l'action catholique. »

Le *Motu proprio* ne mit pas fin au conflit. Les adversaires

gation des affaires ecclésiastiques extraordinaires du 27 janvier 1902. Bien que s'appliquant seulement à l'Italie pour certaines de ses prescriptions, le *Motu proprio* de Pie X a évidemment une portée générale et l'intention de Pie X nous semble peu douteuse de soustraire aux discussions des écoles et aux polémiques des partis les fondements mêmes d'une action populaire catholique qui doit être celle de tous les catholiques et que nul n'a le droit de modifier à son gré ou d'accaparer à son profit.

Espérons que la voix du pape sera comprise, que nul n'aura la folle prétention de tracer sa route à l'Église et de parler sans mandat au nom du catholicisme universel[1], que chacun fera ses efforts *pour que règnent entre tous la charité et*

de Grosoli parvinrent à le mettre en minorité dans un Conseil. Le pape lui ayant retiré sa confiance tout en rendant hautement hommage à son caractère et aux services rendus par lui, Grosoli démissionna. Tous les groupes de l'*Œuvre des Congrès* furent alors dissous, sauf justement le second dont la direction demeura confiée au comte Médolago Albani.

1. Le passage suivant de l'instruction de la Congrégation des affaires ecclésiastiques extraordinaires sur l'action chrétienne populaire en Italie, indique bien cette préoccupation :

Les journaux démocratiques chrétiens peuvent également donner des informations et des appréciations sur les faits et opinions politiques, mais sans prétendre parler au nom de

la concorde, en évitant l'injure et le blâme [1], et qu'une féconde émulation remplacera partout les contentions et les aigreurs.

Lentement mais sûrement, avec la sécurité souveraine qu'elle puise dans la conscience qu'elle a de son immortalité, l'Église de Dieu apporte toujours aux sociétés qui passent la clarté qui illumine leur vie morale et l'énergie interne qui discipline leurs jeunes ardeurs ou ranime leurs forces épuisées. Indifférente à ce qui ne touche pas à sa mission spirituelle et divine, elle est accueillante à tous et ne demande qu'à bénir, d'où qu'ils viennent, tous ceux qui veulent vivre sa justice éternelle et qui ne refusent pas son amour.

Puissions-nous ne jamais oublier que, si nous avons le droit de travailler, dans toute notre liberté civique, à bâtir cette République démocratique dont le rêve ardent et sûr habite nos cœurs, nous devons toujours élever nos yeux jusqu'à ces lois divines qui dominent

l'Église, ni imposer leur manière de voir dans les matières où la discussion est libre, comme si ceux qui pensent autrement qu'eux n'étaient pas de sincères catholiques.

1. 18e proposition du *Motu proprio*.

ce qui évolue et change, qui commandent aux peuples comme aux rois, et à l'empire desquelles nul n'a jamais le droit de se soustraire.

... Et, sans doute, notre faiblesse et notre humilité feront de nous non seulement de bons ouvriers de la démocratie française future, mais de bons *démocrates chrétiens*, sachant bien que le catholicisme est une noble et féconde discipline religieuse et que, sans elle, nous n'aurions jamais, pour atteindre le but, ni assez d'énergie, ni assez de dévouement civiques. Ayons donc le courage de ne pas faillir à cette tâche sainte

---

III

DÉMOCRATIE ET HIÉRARCHIE

Nous nous figurons aisément que le mot de démocratie puisse fatiguer certains esprits indépendants, tant on a coutume, de nos jours, d'en faire un emploi aussi inintelligent qu'intéressé. On considère qu'il faut se servir de ce mot pour couvrir toute marchandise : certains le prononcent amoureusement avec la naïveté béate qui convient en pareil cas; d'autres, qui se sont convaincus qu'ils devraient être de leur temps, s'habituent petit à petit à user de cette médecine amère sans trop faire la grimace.

Il nous déplairait pourtant que l'on nous crût capable de cette mollesse d'esprit ou d'une aussi puérile tactique. Nous n'avons nullement la

superstition des mots et nous ne connaissons pas le culte des idoles. Si donc nous nous disons démocrates, c'est que cela correspond pour nous à quelque chose de précis, de positif, d'expérimental.

Sans doute, nous n'avons pas la naïve fatuité de produire en quelques centaines d'articles le programme de la société future, mais nous sentons nettement dans quel sens sont orientés nos aspirations et nos besoins, et nous comprenons aussi que ce ne sont pas là désirs individuels et particuliers, mais qu'une force, qui déborde chacun de nous, nous entraîne tous vers un avenir que chaque journée de l'histoire, bonne ou mauvaise, définit davantage.

Que l'on ne s'y trompe donc pas : à nous reprocher le peu d'affirmations précises qui se dégagent encore de l'effort de nos amis, on oublie que c'est là justement peut-être la meilleure garantie de la probité scientifique de notre méthode.

N'y a-t-il pas quelque puérilité, en effet, à essayer de créer un mouvement ou d'organiser un parti en réunissant çà et là des éléments disparates et en décidant, *a priori*, ce qu'il est

opportun de penser et de dire pour réussir?

Nous croyons, quant à nous, qu'il est plus sûr de se laisser faire par l'avenir qui nécessairement s'élabore en chacun de nous : notre tâche même consiste à nous dégager des égoïsmes étroits et passagers qui obscurcissent, à nous dépouiller de ce qui arrête notre vision intérieure, à nous affranchir de telle sorte que nous soyons de bons instruments de la tâche qui doit s'accomplir.

Mais, nous dira-t-on, vous marchez sans savoir où vous allez au juste, vous êtes des forces aveugles. Qui donc oserait prétendre qu'il peut prophétiser sérieusement l'avenir, et n'est-ce pas déjà beaucoup de savoir, à ne s'y pas tromper, que la direction est bonne? et que faut-il davantage, si l'on se sent en même temps le courage de s'engager dans la route découverte?... Et, d'ailleurs, le poète qui fait le drame et qui serait sans doute incapable de l'analyser, n'est-il pas plus puissant que le critique qui l'étudie? Et qui préférera, s'il faut choisir, observer comment la sève sociale féconde une nation, plutôt que d'être lui-même un peu de cette sève qui pousse la vie dans les

rameaux et prépare les floraisons et les fruits ?

Du reste, on est souvent récompensé de l'abnégation de l'esprit qui renonce à tout découvrir à l'avance ; et, de même que la science en se faisant plus humble et en restreignant le champ de son activité n'en est devenue que plus féconde, de même, en accomplissant chaque jour notre besogne positive avec l'invincible confiance que l'effort ne sera pas perdu, nous serons sans doute étonnés du surcroît de clarté et de la sécurité des lumières que nous vaudra ce modeste travail pratique.

Dès maintenant, notre conception de la démocratie ne s'est-elle pas étrangement précisée, car ce n'est pas d'une démagogie amorphe et inconsistante qne nous rêvons, mais bien d'une société, souple sans doute et harmonieuse, mais justemeut parce que fortement organisée et non plus sable mouvant livré à la merci des tourmentes folles et à la tyrannie des majorités imbéciles ?

Il n'est certes pas de société qui exige une opinion publique plus unanime et mieux éclairée, une tradition plus ferme que la société démocratique. Et qu'on ne vienne pas nous

dire que la démocratie n'ayant une raison d'être que si elle a une mobilité qui permet à tout progrès de se tracer une route sans effort, la tradition ne pourrait dès lors qu'empêcher et qu'alourdir cette marche en avant : le véritable progrès ne saurait être jamais l'ennemi de la tradition, s'il est vrai qu'une tradition immobile n'est plus rien et ne saurait plus même étymologiquement mériter ce nom.

Aussi bien, ne voyons-nous pas comment notre tentative d'éducation démocratique pourrait, ainsi que certains semblent le craindre, aboutir à faire des déclassés, alors que toute son efficacité doit être au contraire de permettre à chacun de se rendre compte de sa propre valeur sociale dans le milieu où il travaille. Ce sont les sociétés bourgeoises qui prônent le déclassement en attirant à elles les meilleurs des éléments populaires et en appauvrissant ainsi à leur profit les milieux prolétariens qui demeurent d'autant plus aisément maintenus en tutelle, qu'ils sont privés de l'appoint même des énergies intellectuelles auxquelles ils ont donné naissance.

Et ce n'est pas évidemment l'idée d'une hiérarchie sociale que nous critiquons ici, mais

la conception égoïste de cette hiérarchie: les dirigeants, le jour où ils forment une classe fermée qui n'a plus que le souci de ses intérêts propres et ne s'inquiète plus des autres que par l'aumône faite sur le superflu, faussent l'harmonieuse conception sociale qui, malgré bien des rudesses qui nous choquent, fut cependant une des grandeurs du moyen âge chrétien; ils préparent eux-mêmes la lutte de classes en séparant les classes et rien n'est plus faux, plus brutal, que la hiérarchie qu'ils substituent au véritable ordre social, je veux parler de celui dont le christianisme nous a tracé le plan et qui exige que tout pouvoir soit une *charge*, c'est-à-dire une responsabilité et un dévouement.

Si donc nous attendons une société plus éclairée, si nous rêvons d'une autorité se dégageant d'une opinion publique mieux consentie et plus assurée, d'une responsabilité davantage partagée, si nous croyons que le christianisme — lui aussi est bien un fait positif, psychologique et social, dont il faut tenir compte — pourra rendre l'intérêt collectif plus prenant dans la conscience de chacun que l'intérêt particulier et rétablir ainsi

d'une sûre façon cette heureuse idendité de l'intérêt particulier et de l'intérêt d'État dont les néo-monarchistes font la meilleure force de leur conception, comment ne pas bien sentir dès lors que rien ne doit être plus organique, plus discipliné, de la belle discipline qui est comprise et consentie, qu'une véritable démocratie ?

Il importe donc que nos camarades se rendent un compte bien exact de l'effort démocratique qui est le nôtre. Il ne s'agit pas pour l'ouvrier de conquérir une bourse dans quelque lycée et de finir ses jours dans la tranquille quiétude de quelque sinécure administrative, avec, comme seule récompense un peu noble, la satisfaction de pouvoir se dire que l'on s'est — à force de courage et parfois aussi au prix de bien vilaines petites intrigues — hissé d'un degré sur le fameux échelon social ; il ne s'agit pas pour l'employé un peu intelligent et dégrossi de se donner des allures d'intellectuel et d'artiste — il risque fort de n'être jamais qu'un étudiant de second ordre qui ne remplacera que malaisément la culture classique par des lectures hâtives et mal digérées. Ce qu'il

faut, c'est que l'ouvrier, c'est que l'employé puissent prendre conscience de leurs forces véritables et travailler, avec leurs connaissances et leurs tempéraments particuliers, à développer autour d'eux les idées qu'ils ont conçues et qu'ils veulent propager. L'égalité n'est pas une uniformité : du reste, en dehors de la conception chrétienne et mystique, l'égalité est à peu près tout à fait une chimère, une erreur, une inexactitude évidente d'observation, un ballon ridicule que le premier enfant qui voit clair crèvera avec une épingle. Mais voici justement que ce christianisme, qui demeure latent même chez les persécuteurs, va nous permettre d'affirmer que nous avons rencontré l'égalité. Avec des instruments différents, dans des milieux divers, des hommes se sont également dévoués à la collectivité ; ils ont, avec une égale conscience, senti que leur effort était utile et dépassait la satisfaction des exigences propres de leur vie personnelle; ils ont été des centres de rayonnement, des points d'impulsion ; ils ont fait, quoique différemment, la même œuvre : en face du pays comme au regard de Dieu, ils sont égaux.

Non certes, nous ne déracinons pas nos camarades; c'est nous, au contraire, qui, seuls, pouvons les enraciner, s'il est vrai qu'en nourrissant en eux un idéal de vie morale et sociale qui, par sa hauteur, domine également toutes les professions et toutes les conditions humaines, nous éteignons par cela même tous les petits appétits et toutes les vulgaires convoitises qui limitent leur ardeur à un changement de caste ou à une ascension de classe. C'est, du reste, cet état d'esprit qui seul rendra possible la démocratie et c'est bien dans ce sens que les anciens disaient : la République fondée sur la *vertu*.

Évidemment, il ne s'agit pas de maintenir le citoyen enfermé dans sa profession par une loi ou une contrainte arbitraire quelconque : cela serait vexatoire et inutile. Il importe seulement de le bien convaincre qu'il n'a pas besoin de sortir de cette profession pour s'élever à la dignité de citoyen parfait, libre et responsable de la chose publique; et dès lors, la législation doit, elle aussi et par voie de conséquence, prêter son appui à l'exercice de cette influence et voilà comment nous sommes

amenés, en même temps que nous demandons une organisation du travail, à réclamer que l'on donne une représentation légale et une délégation du pouvoir souverain aux organismes mêmes du monde ouvrier.

Que, parfois, certains esprits se sentent impérieusement appelés à quitter le milieu atavique où ils sont nés au lieu de s'élever dans ce milieu même jusqu'au sommet de l'activité et de l'influence civiques, nous ne saurions en disconvenir : il y a des renouvellements nécessaires et les lois de l'hérédité expliquent plus encore ce qui s'est passé qu'elles ne permettent de prévoir à coup sûr ce qui arrivera. Nous croyons toutefois qu'il importe qu'il puisse s'établir dans chaque profession une élite et comme des traditions héréditaires et qu'il est dans l'ordre que les grands forces sociales de la nation se développent, s'orientent, trouvant en elles les forces directrices dont elles ont besoin sans être toujours forcées de les puiser dans une classe trop portée à dominer ou à exploiter ; nous sommes convaincus qu'à cette condition seule, la démocratie est possible et nous ne pouvons pas ne pas considérer que

ce que nous souhaitons est normal, logique, tandis que la société actuelle apparaît comme inorganique et faussée.

Puisse le labeur de nos amis du *Sillon* hâter l'évolution qui se prépare, car nous ne voulons nous résoudre à croire que des aspirations aussi profondes et aussi universelles que celles qui sont pour nous la démocratie demeurent toujours informes ! La vie trouve d'elle-même les organes qui lui conviennent; aussi nous pouvons travailler avec sécurité, nous souvenant qu'avant tout, peut-être, nous avons le devoir de vivre.

Au reste, nous ne savons pas jusqu'où nous irons. Cela nous regarde-t-il après tout et ne nous suffit-il pas que la Cause soit bonne pour nous y dévouer tout entiers et sans réserve, sans rien demander davantage ?

IV

L'ESPRIT DE CLASSE

Le socialisme est un *parti de classe*. Cela explique son rapide succès dans les milieux ouvriers. Les prolétaires ont certes peu de goût pour les théories trop nuageuses ou d'allures trop savantes des prophètes de la révolution sociale; il n'est pas jusqu'aux promesses d'un prochain paradis terrestre qui ne les laissent sceptiques et incrédules ; mais comment ne pas marcher avec ceux qui représentent et défendent les *intérêts de classe*, comment ne pas voter pour le *candidat ouvrier* ?

Beaucoup, d'ailleurs, considèrent que c'est un devoir de solidarité, de conserver et de développer cet *esprit de classe*. Il leur

semble qu'il y aurait trahison à ne pas y conformer toujours leur conduite. Ils sont fiers d'être ouvriers et marquent cette fierté par un curieux mépris de tout le reste que ne fait qu'accroître encore, chez plusieurs, une inconsciente envie.

Pourquoi s'étonner, du reste, de cette disposition naturelle, si toujours les hommes ont senti le besoin de se grouper pour se défendre ou pour conquérir et de célébrer avec enthousiasme les groupes auxquels ils se trouvaient incorporés par des circonstances même fortuites?... Les capitalistes ne considèrent-ils pas, avant tout, comme sacrée la défense de leurs capitaux, et les patrons ne sont-ils pas évidemment portés à se sentir solidaires, malgré la concurrence?

Ce qui est plus étrange, c'est que les mêmes hommes qui préconisent l'esprit de classe dénoncent au mépris public l'*esprit de caste*, partout où ils le découvrent. Ils s'irritent de ce que le corps des officiers soit séparé du reste de la nation par les barrières d'une éducation spéciale et d'un honneur particulier. Ils ne parlent que de fraternité et d'égalité uni-

verselles, alors qu'ils sont jaloux, tous les premiers, de creuser chaque jour davantage le fossé qui sépare les classes. Les socialistes et les réactionnaires travaillent en vérité à une même œuvre. Ils entendent que les hommes doivent défendre d'abord leurs intérêts de classe et qu'il y aurait crime ou folie à ne pas tout sacrifier à ceux-ci. Rien ne ressemble plus au bourgeois prudhommesque et d'une cruelle inintelligence dans la sécurité de ses jugements préconçus que l'ouvrier socialiste dont l'intransigeance est elle aussi sans nuages et le sectarisme sans remords. Tous les deux ont même assurance, même respect des idées reçues, même impuissance à penser librement, tous les deux, même incapacité de se comprendre mutuellement, alors cependant que leur état d'esprit, tout en leur faisant admettre des conclusions adverses, est bien évidemment identique.

Or, ces classes que le socialiste et le réactionnaire tendent à exaspérer l'une contre l'autre, qu'est-ce donc surtout qui les constitue ennemies? Une différence, une opposition réelle ou supposée d'intérêts matériels... Et voilà juste-

ment ce qui nous attriste et nous déconcerte. On voudrait grouper les hommes, non d'après leur caractère, leur tempérament moral, leur croyance religieuse, mais uniquement d'après leurs intérêts... Tout se résoudrait en une question d'argent. L'utilitarisme le plus éhonté deviendrait la règle unique des actions humaines · c'est tout ce qui resterait pratiquement des belles théories humanitaires, une fois les ballons crevés et les vessies dégonflées... Ce n'était pas la peine de railler le vieux patriotisme d'autrefois dans lequel il entrait, sans doute, de l'intérêt, mais autre chose aussi, le culte des aïeux, le sens de l'âme nationale, le besoin quasi religieux de se rattacher à une tradition forte et respectée ; ne devait-on pas le remplacer par un patriotisme de classe, beaucoup plus tangible, j'en conviens, mais tout entier limité aux jouissances matérielles, sans racines ailleurs que dans l'égoïsme, et sans rameaux montant vers le ciel !... Je le sais, l'âme humaine est si naturellement religieuse qu'il faut bien qu'elle mette de la religion partout, et le socialisme attire les âmes élevées en se présentant comme un redresseur de torts, poursuivant,

sans que rien puisse l'arrêter, la justice sociale... Mais alors, de quel droit, je vous prie, et par quel étrange mépris de l'humanité prétendez-vous que les injustices sociales ne portent de préjudice qu'aux seuls ouvriers qui en souffrent personnellement, dites-vous?... Toute injustice est une injure faite à tout homme juste. Tout bon citoyen est intéressé à réparer l'injustice et vous n'avez pas le droit de laisser ce soin aux seuls opprimés : autrement vous risquez fort d'en revenir aux périodes d'anarchie sauvage dans lesquelles la vengeance privée remplaçait la justice.

Voilà bien le danger de l'esprit de classe; et j'avoue que je ne vois pas comment un esprit libre peut se plier à une discipline aussi tyrannique.

Quand je cause avec certains ouvriers à mentalité socialiste, il m'est impossible de ne pas me souvenir de l'Ecole polytechnique et de ne pas songer à ce fameux *esprit de l'X*[1] dont on parlait sans cesse et à tout propos dans les salles comme dans les casernements,

1. L'X, c'est-à-dire l'Ecole polytechnique.

dans les discours officiels comme dans les conversations privées. Un jour, la majorité des deux promotions avait résolu de se consigner volontairement, un dimanche, pour protester contre l'administration de l'Ecole, je ne sais plus à quel propos. Evidemment, tout le monde trouvait naturel que, selon la coutume, une majorité (qui n'avait aucun droit régulier à rien décider) pût imposer sa volonté à la minorité et la contraindre à prendre ainsi parti contre le général et contre l'administration. Bien plus, je me souviens de certaines discussions que je soutins alors avec des camarades, au sujet de la messe que je voulais aller entendre, ce dimanche-là comme les autres dimanches.

— Personne ne doit sortir parce que les promotions ont décidé qu'on ne sortirait pas.

— Elles ne peuvent pas décider qu'on n'ira pas à la messe.

— Elles peuvent décider ce qu'elles veulent.

— Et moi faire ce que je dois.

— Alors tu seras un mauvais polytechnicien, parce que tu n'auras pas l'*esprit de l'X*... Tu ne devais pas entrer à l'X.

— Quand je suis entré, on ne m'a pas demandé si j'avais l'*esprit de l'X*; on ne m'a pas parlé de cela.

— Par le fait même que tu es entré, tu es devenu solidaire de tous les autres.

— Il y a une solidarité supérieure à la solidarité polytechnicienne, c'est la solidarité chrétienne. Je suis catholique avant d'être polytechnicien...

. . . .

On eut le bon sens de laisser une demi-heure aux catholiques pour aller à la messe, mais il paraît qu'autrefois, alors que la liberté religieuse n'existait pas à l'Ecole, deux *postards*[1] furent mis en quarantaine par leurs camarades pour avoir, dans les mêmes conditions, forcé la consigne morale, et il n'y eut pas un seul catholique pour oser prendre leur défense, peut-être même pas un pour croire qu'ils avaient raison !...

Toute la question est là, en effet : si l'on juge qu'il y a des liens plus forts, plus sacrés que ceux que l'esprit de corps, — qui ne fait qu'un,

1. Anciens élèves de l'École Sainte-Geneviève de la rue des Postes.

en somme, avec l'esprit de classe, — enserre autour des âmes au risque de les meurtrir et de les fausser, aussitôt la tyrannie devient moins universelle et l'âme reprend quelque indépendance. Avant d'être un ouvrier, l'ouvrier est d'abord un homme, il ne faut pas qu'il l'oublie! et comment ne sentirait-il pas que la solidarité humaine est antérieure à la solidarité de classe?... Il y a des questions de droit et de justice qui doivent tout dominer. Quand donc verra-t-on non pas quelques rares individus perdus dans la foule et désavoués par tous, mais des groupes entiers d'hommes travaillant en vue du bien commun, sans se soucier de leurs intérêts personnels et parvenus même à confondre leur propre intérêt avec le bien commun?

... Cela semble inouï, presque inconcevable, et pourtant cela devrait être.

Quant à nous, nous croyons que l'amitié du *Sillon* serait trop à l'étroit dans les barrières d'une caste ou d'une classe. Ne nous sentons-nous pas plus vraiment le frère d'un ouvrier qui a au cœur l'amour du même Christ et qui a donné sa vie à la même Cause, que d'un

camarade qui, ayant grandi à côté de nous, s'étant assis sur les mêmes bancs d'école, nous est toujours resté étranger, n'ayant jamais eu avec nous une aspiration profonde commune; et en écrivant ceci, nous ne sommes pas dans le monde de la chimère : au contraire, ce sont les conventions que nous écartons; c'est une observation positive que nous faisons.

Puisse l'effort du *Sillon* contribuer à affranchir au moins quelques âmes de la tyrannie de l'esprit de classe! Puissions-nous convaincre nos amis qu'une victoire même juste et efficace n'est vraiment tout à fait humaine, que lorsqu'elle est saluée par tous les honnêtes gens, à quelque classe qu'ils appartiennent! Puissions-nous surtout bien comprendre que ce qui sépare et différencie les hommes n'est, après tout, que superficiel et que c'est la gloire de notre divine religion d'avoir su découvrir ce qui est profondément humain, ce qui permet à tous les hommes de se retrouver vraiment égaux et frères!

V

CHRISTIANISME ET DÉMOCRATIE

I. On a donné bien des définitions de la *démocratie* [1], la définition étymologique *gouvernement du peuple par le peuple* n'étant que médio-

1. La *démocratie chrétienne* que nous avons définie dans un précédent chapitre, peut se développer dans tous les pays, et — bien qu'elle soit plus particulièrement la forme *moderne* de la justice et de la charité sociale du catholicisme — dans tous les temps aussi. D'ailleurs, tout catholique doit admettre, par le seul fait qu'il est catholique, cette *démocratie chrétienne*. La *démocratie* que nous définissons dans ce chapitre ne se confond pas avec la *démocratie chrétienne*. Animée de l'esprit chrétien, notre démocratie sera, si l'on veut, un des aspects particuliers de la *démocratie chrétienne*. Le Pape pose les conditions nécessaires de toute *démocratie chrétienne*. Chaque peuple, chaque groupe d'individus conçoit un certain type d'organisation sociale. Les catholiques, comme les autres, citoyens ont toute liberté d'user de leur droit et de

crement précise, assez superficielle et n'indiquant pas les conditions internes d'existence d'une démocratie.

Nous proposons la définition suivante :

La démocratie est l'organisation sociale qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civiques de chacun.

Pour être en démocratie, il ne suffit pas d'être gouverné par de bonnes lois sociales, de bénéficier d'une législation ouvrière tutélaire ; il importe que chaque citoyen soit le gardien de la chose publique, qu'il collabore effectivement à l'œuvre commune et que — alors même qu'il demeurerait attaché aux plus humbles emplois — il se rende exactement compte qu'il y collabore.

II. Le grand obstacle à la réalisation d'une telle démocratie, c'est le conflit entre l'*intérêt privé* et l'*intérêt général*. L'individu verra son

leur initiative civiques. L'idéal catholique, qui est universel, reçoit ainsi des applications multiples et variées. Le Christ ayant, d'ailleurs, distingué les deux pouvoirs, on n'est pas en droit d'attendre de l'Eglise autre chose que l'expression des vérités éternelles dont elle a la garde et des directions qui lui sont propres et qui se rapportent toujours à son magistère religieux

bien en opposition avec celui de l'Etat : il sera tenté de s'enrichir en appauvrissant la cité, de fortifier son pouvoir en amoindrissant celui de la nation. De même, la prospérité d'une famille pourra être contraire à celle de la patrie, le profit d'un métier ou d'une profession à celui de l'ensemble des autres professions. *La conscience et la responsabilité des intérêts particuliers offusqueront la conscience et la responsabilité des intérêts généraux.*

III. Pour que la démocratie soit possible, il faut donc que ces deux intérêts cessent d'être dissociés [1].

La force qui non seulement pourra les réunir mais les identifier, nous la trouvons dans le *Christianisme.*

Le Christ est pour nous, à la fois, *la plus large expression de l'intérêt général et la plus étroite expression de l'intérêt particulier* :

1. Une monarchie identifie l'intérêt privé du roi et de la famille régnante à l'intérêt d'Etat. Si le pays est riche, puissant, glorieux, le roi est, du même coup, riche, puissant, glorieux. Il ne saurait en être de même dans une démocratie : ce n'est plus alors, en effet, un homme et une famille qui symbolisent et incarnent le tempérament et l'idéal d'une nation. Cet idéal doit demeurer dans chaque citoyen qui en a la garde. (Il y a non division, mais multiplication.) Dès lors, dans chacun, le conflit peut se produire.

1° La justice, la vérité, l'amour fraternel ne sont pas à nos yeux des entités théoriques, de simples abstractions de l'esprit[1] : leur expression la plus haute et la plus complète, c'est Dieu, et Dieu se faisant homme et se communiquant à l'homme, c'est-à-dire Jésus-Christ.

Le *règne de Dieu sur la terre*, voilà bien, pour nous, l'intérêt général humain le plus général.

2° Mais ce Christ ne demeure pas dans le lointain d'un ciel inaccessible. Il attire tout à lui. Bien plus, il descend en chacun de nous ; il s'empare de nous ; il nous divinise, puisque, selon l'expression de l'Apôtre, nous devons être comme des *Christs*.

Dans la mesure même où nous nous serons donnés à cet *intérêt général*, nous aurons

1. Le christianisme — plus excellemment encore, le *christianisme intégral* qu'est le catholicisme — apparaît comme quelque chose de *positif* : ce qui, dans certaines des utopies les plus nobles des socialistes ou des anarchistes, est une aspiration, un rêve, un insaisissable et sans doute inaccessible devenir, *se réalise* dans le catholicisme. Le divin n'y est plus comme la fumée idéale qui se dégage des désirs les meilleurs de l'homme; le divin y est ce qu'il y a de plus *vrai*, de plus *réel*. Voilà justement ce qui fait que la doctrine catholique est beaucoup plus *prenante* que tous ses démarquages socialistes.

donc servi notre *intérêt particulier* le plus véritable, et parce que nous ne pouvons accomplir l'œuvre de salut, c'est-à-dire être éternellement heureux que par le Christ [1], et parce que nous ne réalisons pleinement notre destinée, nous n'arrivons à notre complet épanouissement que si nous vivons la vraie *Vie* qu'il nous apporte avec lui.

Intérêt général et intérêt particulier ne peuvent donc plus s'opposer, puisque — non d'une façon théorique et pour l'ensemble de la race, mais pour chacun de nous et à chaque instant — nous ne pouvons atteindre nos fins individuelles qu'en servant les fins idéales les plus universelles de l'humanité.

IV. On comprend, dès lors, comment le chris-

1. Souvent, les contradicteurs s'indignent de l'égoïsme des chrétiens, qui ne pratiquent le bien que par espoir du ciel et par peur de l'enfer. On sait ce qu'il faut croire de cette allégation. L'Eglise enseigne que l'*amour parfait* de Dieu consiste justement à faire le bien, parce que c'est la volonté de Dieu, c'est-à-dire — si nous parlons le langage de ceux qui ne croient pas — parce que c'est le bien. Ici, aucun argument utilitaire. Le châtiment et l'espoir de la récompense ne feront jamais qu'un *amour imparfait*. De même, en va-t-il du regret des fautes ou de la contrition qui, même pour être *imparfaite*, exige *un commencement d'amour désintéressé de Dieu*.

tianisme est utile, pour ne pas dire indispensable à la démocratie, telle que nous la concevons.

Mais, dira-t-on, si je ne crois pas à Jésus-Christ, je ne puis pourtant pas admettre une telle argumentation.

— Comment donc!... nous n'avons nullement ici essayé de prouver la divinité de Jésus-Christ, mais tout simplement que *la croyance à la divinité de Jésus-Christ* est une force qui, en subordonnant l'intérêt particulier à l'intérêt général, rend la démocratie possible.

— Pourtant, si cette croyance est fausse?

— Eh bien! Je ne crois pas à l'islamisme, et cependant je dis : Les soldats mahométans se figurent qu'il leur suffit de mourir sur un champ de bataille, quels que soient les désordres de leur vie passée, pour jouir éternellement du paradis. — J'affirme qu'ils se trompent et pourtant je reconnais que cette erreur en fait des soldats fanatiques et invincibles[1].

1. Reste à savoir si les qualités internes du catholicisme ne valent pas comme preuve de sa divinité, si une erreur peut donner un sens à la vie, qu'aucune expérience ne vient contredire, satisfaire les plus profondes aspirations de l'âme humaine après les avoir éclairées, purifiées et disciplinées...

Si telle doit être l'attitude de nos adversaires, qui prétendent *savoir* que notre religion est fausse, quelle ne devra pas être dès lors la situation de ceux plus nombreux, qui affirment ne pouvoir rien savoir ?

Sur ce terrain, qui est le vrai, nous sommes inébranlables dans les discussions. Au reste, cette attitude n'est-elle pas la plus loyale et la plus opportune ?

Il importe cependant, par-dessus tout, de prouver cette excellence démocratique du christianisme, non seulement par un enchainement de raisons, mais par l'expérimentation bienfaisante et publique des vertus sociales du christianisme.

C'est l'œuvre du *Sillon*. Si notre devoir est ainsi tracé, nous devons l'accomplir.

Il y a là le point de départ de tout un travail apologétique mais qui demeure en dehors du dessein de cet exposé.

VI

LE NOMBRE ET LA FORCE

Nous voulons une démocratie organique, non une démagogie anarchique.

Nous ne sommes pas des individualistes. La société ne nous apparaît pas comme une collection d'individus identiques et abstraits, sans rapports naturels entre eux. Volontiers, nous répéterions la formule d'Auguste Comte : « La société humaine se compose de familles et non d'individus. »

Nous concevons donc une démocratie non artificielle et utopique, construite contre les lois de la biologie sociale, mais respectueuse au contraire des exigences et des nécessités profondes de la vie.

Nous avons besoin de tradition pour enraciner et alimenter la démocratie, de hiérarchie pour la maintenir et l'orienter. Mais nous réclamons une tradition vivante et toujours en marche, force évolutive et non rétrograde; nous voulons une hiérarchie non extérieure et symbolique, mais interne, chaque jour plus unanimement consentie. Nous ne songeons pas à supprimer l'autorité et à la remplacer par la stupide tyrannie des aveugles majorités; nous croyons au contraire fortifier le principe même d'autorité en élevant à la pleine dignité civique un nombre chaque jour grandissant de sujets.

Nous savons bien que ce n'est que par une vue trop étroite des choses qu'on a pu considérer l'intérêt général comme la somme des intérêts particuliers. Il y a donc une fonction nécessaire dans un Etat : c'est la garde et la défense de l'intérêt général. Nous ne méconnaissons pas l'imprescriptible nécessité de cette *fonction royale;* mais il nous apparaît que l'effort démocratique consiste justement à rendre participante de cette fonction une élita chaque jour plus large et plus ouverte. De le sorte, s'il est facile d'affirmer qu'on est en

monarchie, il sera toujours plus exact de dire, dans le cas contraire, que l'on s'oriente vers la démocratie, que l'on tend vers elle, sans jamais évidemment l'atteindre tout à fait, puisque la pleine démocratie exigerait la conscience et la responsabilité de *chaque* citoyen [1].

L'élite [2] que réclame le travail démocratique ne saurait, sans doute, commencer par être une majorité numérique ; certains affirment même que ce ne sera jamais qu'une minorité. Il suffit, en vérité, que ce soit une *majorité dynamique*. Les forces sociales que guident les intérêts particuliers des individus ou des groupes sont contradictoires et tendent sensiblement à se neutraliser ; il y a là comme une loi analogue à la loi mécanique de l'action et de la réaction. Il

1. A la limite inférieure, nous avons un seul souverain parce que nous n'avons qu'un seul citoyen pleinement conscient et responsable et nous sommes en monarchie. De ce point de départ jusqu'à cette limite asymptotique à laquelle tous les citoyens seraient conscients et responsables, se place tou l'effort évolutif des sociétés humaines. (*Lettre de Marc Sangnier à Charles Maurras.*)

2. Ce qui distingue l'élite démocratique de l'élite aristocratique, ce n'est pas nécessairement que la première est plus nombreuse que la seconde, mais c'est que l'élite aristocratique perdrait son sens et sa raison d'être si elle n'était pas toujours limitée, tandis que l'élite démocratique tend, par destination même, à s'ouvrir à tous.

suffit que quelques-unes seulement de ces forces, échappant au déterminisme des intérêts particuliers, soient orientées vers l'intérêt général pour qu'aussitôt la somme de ces forces affranchies constitue la majorité dynamique et entraîne dans son sens la nation tout entière.

Il s'agit donc de découvrir un centre d'attraction qui puisse attirer vers lui une somme de forces sociales supérieure, non à la somme arithmétique des autres forces mises en jeu, mais à leur résultante mécanique, — résultante d'autant plus faible que ces forces étant contradictoires tendent à s'annuler mutuellement.

Le Christ est pour nous ce centre d'attraction, expression de l'intérêt général et de l'intérêt particulier tout à la fois. Il donnera tout naturellement un sens commun aux efforts sociaux de ceux de ses disciples qui seront suffisamment éclairés et conscients, non seulement des lois divines de l'éternelle charité, mais encore de ces lois de la nature contre lesquelles il ne nous est jamais impunément loisible de nous insurger, mais que nous avons seulement mission de pénétrer pour les bien comprendre et

les faire servir aux plus généreux desseins de l'humanité.

On voit, dès lors, combien il serait inexact de prétendre que notre démocratie ne saurait exister que *le jour où chaque citoyen serait un saint*. C'est à peu près comme si l'on disait que la franc-maçonnerie ne pouvait gouverner la France avant que tous les citoyens français ne se fussent faits francs-maçons.

Au reste, je comprends bien que les hésitations et les défiances viennent surtout de ce que l'on n'a guère confiance dans la *force sociale* du catholicisme. C'est pourtant là un élément expérimental qu'il est curieux de voir négliger systématiquement par de bons esprits avisés, qui se targuent de positivisme. Il est plus étonnant encore de le voir méconnaître par ces chrétiens timides qui craindraient sans doute de perdre la foi s'ils se laissaient aller à examiner certaines de ses conséquences logiques... Et après tout, il y a bien longtemps que ce cri d'impatience et d'abdication arrogante et humiliée a été poussé par ceux qui ne voulaient plus avoir le courage d'espérer : « Puisque le Dieu de Savonarole ne vient pas,

clamait déjà Machiavel, faisons nos affaires sans lui et sauvons la patrie ! »

Nous savons, au contraire, qu'il viendra : nous savons qu'il est venu déjà, qu'il vit, qu'il s'empare des cœurs, qu'il brise l'égoïsme et fait converger les forces contraires vers cet ardent foyer qu'il est venu apporter au monde et qui doit tout embraser ; nous l'avons rencontré, notre Christ, nous l'avons aimé, et cet amour a fait l'indissoluble lien de toutes nos amitiés. Si nous avons foi en la démocratie future, c'est parce que nous avons expérimenté qu'il était plus fort que les passions insurgées contre lui ; c'est que nous avons compris que, tandis que les haines se déchirent mutuellement et se contrarient en leur violence même, lui est demeuré toujours fixe, d'une bonté qui ne change jamais, d'un amour qu'un autre amour plus fort ne saura jamais briser, toujours le même.

Il est plaisant, en vérité, que l'on nous accuse parfois d'être des rêveurs, d'utopiques idéalistes, alors qu'il n'y a rien de plus positif, de plus expérimental, de plus scrupuleusement respectueux des méthodes scientifiques que notre effort et notre action. Nous avons bien souci de ne rien

construire *a priori* et si nous n'avons pas la superstition des formes vides et que la vie a délaissées, ce n'est pas assurément pour lui en imposer d'autres, établies à l'avance par un entendement, toujours faible et trompé, lorsque, usurpant le rôle même de Dieu, il veut dicter sa loi aux choses.

Notre réserve, je le sais, surprend les uns, notre foi scandalise les autres. Nous nous attachons cependant à toutes les deux comme à des vertus. On a beau nous montrer l'harmonieuse beauté des vieilles règles que formulait autrefois le divin Platon, écraser nos jeunes espérances qui vivent de l'avenir sous le poids lourd des efforts très réels d'un passé parfois glorieux et qui a tout au moins pour lui l'évidente supériorité d'avoir été, on a beau faire briller à nos yeux l'éclat séculaire qui tombait sur la vieille monarchie de l'Eglise éternelle marchant à ses côtés, nous aimons notre rêve, nous savons qu'il est bon, qu'il est vrai, nous le vivons déjà ; et s'il nous faut un point d'appui pour soulever le poids méchant qui écrase en leurs germes les idées et les actes, nous l'avons en nous-mêmes : nous croyons à Jésus-Christ.

VII

POUR LA SOCIÉTÉ, PAR L'INDIVIDU

Nous avons dit :

« Dans le présent désarroi des intelligences et des volontés, au sein d'une société anarchique et vraiment inorganique, encombrée de débris et dont le plan nouveau ne se dessine pas nettement, notre tâche primordiale est de travailler à grouper une élite d'esprits conscients ; il importe, avant tout, d'avoir une *majorité dynamique* ; nous avons besoin d'*énergies sociales* disciplinées et orientées. Seule, cette élite aura la force de concevoir l'*organisation sociale* opportune, seule elle pourra la préciser et l'imposer, non arbitrairement et de l'extérieur, mais par l'expansion même de sa vie propre. »

On s'indigne et l'on nous répond :

« Eh quoi ! à la crise politique et sociale vous ne trouvez donc pas une solution politique et sociale, mais des solutions individuelles ! Vous ne vous efforcez pas à réformer la société, mais bien à convertir les individus. Vous affichez je ne sais quel mépris des organisations. Votre doctrine est de ne pas en avoir. Vous êtes des individualistes ! »

Il importe que nous nous expliquions nettement.

Nous savons — et nous n'avons jamais craint de l'affirmer — que la réforme de l'individu ne saurait suppléer à la réforme de la société. Nous proclamons même, sans difficulté, que la valeur sociale d'un homme ne saurait se mesurer toujours à sa valeur morale individuelle : l'influence sociale humaine de tel saint religieux dont l'âme est tout habitée par d'héroïques vertus pourra demeurer faible et presque sans emploi. (Nous ne faisons bien entendu pas intervenir ici le dogme de la *communion des saints*.) Il y a une hygiène des nations comme il y a une hygiène du corps humain ; il y a des *lois sociales*. Il importe donc de voir clair et de

ne pas faire fausse route. Toute la bonne volonté, toute la foi, tout l'enthousiasme du monde ne suffisent pas à conduire les peuples.

Mais comment voir clair ? Comment découvrir le vrai chemin ? Et si les lois sociales ne se décrètent pas dans l'intimité close d'un studieux cabinet de travail et ne se découvrent pas loin d'un contact profond et prolongé avec les réalités vivantes, qui élaborera les lois sociales et comment ?

Assurément, si l'on suppose une société bien organisée, le jeu normal des institutions guidera et soutiendra les individus. L'insuffisance de ceux-ci sera même parfois comme suppléée par l'excellence de celles-là. Mais nous ne vivons pas dans cette société, nous sommes en plein milieu inorganique et chaotique. Nous voulons en sortir. Impossible de nous appuyer sur ce qui n'est pas pour transformer ce qui est. Et, à supposer même que l'on concédât que la bonne organisation sociale doit précéder en pratique la bonne vie individuelle, encore est-il qu'en l'occurrence il faudra toujours, pour atteindre cette bonne organisation sociale, un effort qui ne pourra pas sortir d'elle puisqu'elle

n'existe pas, et qui, nécessairement, devra s'appuyer sur ce qui demeure toujours : la force et le courage de quelques individus.

Si donc nous voulons des individualités fortes, ce n'est pas par individualisme, mais c'est justement, au contraire, parce qu'il faut des individualités fortes pour replacer la société sur son axe, pour défendre les groupements normaux et protéger leur croissance contre les mauvais efforts d'accaparement et de brisement.

Je sens bien que ce qu'inconsciemment l'on nous reproche, c'est de ne pas faire assez de cas des études sociales de ceux qui se figurent résoudre les problèmes contemporains à coups d'enquêtes et de statistiques. Certes, nous ne méprisons ni les enquêtes ni les statistiques, nous savons qu'il faut des légistes pour préparer et rédiger les codes, et, autant que personne, nous respectons la documentation sérieuse et impartiale ; mais nous avons la faiblesse de croire qu'une société est quelque chose d'organique et de vivant et que, s'il peut être intéressant de décrire savamment l'ascension de la sève dans les vaisseaux des arbres, il est plus

utile et plus fécond d'être soi-même mêlé à la bonne sève, qui monte toute pleine des sucs de la terre, promesse certaine des fruits nourriciers. Il ne suffit pas, en vérité, de savoir ce que l'on ferait si jamais, par le coup de quelque baguette magique, on avait le pouvoir de tout faire ; il est plus intéressant de se mettre à même de faire quelque chose, et, pour cela, il faut être fort.

Nous cherchons donc à être forts, parce que nous avons résolu d'*aboutir*. Et voilà pourquoi nous avons besoin d'âmes vraiment énergiques et indomptables, capables d'apostolat et de conquête. Nous croyons même que c'est en travaillant et comme parmi les luttes et les combats que nous apercevrons chaque jour plus clairement le plan de la société que nous voulons édifier, parce que, chaque jour plus nettement, nous découvrirons les lois naturelles qui ne sauraient pas ne pas la régir ainsi que les besoins qu'elle doit satisfaire. On accuse l'imprécision de notre programme ; qu'on accuse alors, du même coup, la Providence qui pousse trop lentement les siècles les uns sur les autres et qui nous empêche de marcher plus vite que notre génération.

On nous dit : « Mais vous n'inventez rien de nouveau : les syndicats, les coopératives, les mutualités, la législation du travail, tout le monde en parle, tout le monde en veut, tout au moins dans le camp des *sociaux.* »

Mais c'est que, justement, ce qui importe ce n'est pas tant d'en parler que d'en parler dans un certain esprit. Ce sont des instruments et il faut savoir quel travail on a le dessein de faire avec ces instruments. Un syndicat peut être entre les mains de ceux qui s'en servent un moyen de propagande anticléricale ou de réaction capitaliste. Une coopérative peut exciter seulement le désir du lucre, si le boni est intégralement partagé entre tous les membres ou si les achats sont faits trop au-dessous du prix courant, si, d'une façon comme de l'autre, on a une hâte méchante de morceler le patrimoine commun acquis par le dévouement et les efforts de tous, pour en refaire bien vite de la propriété individuelle.

Gardons-nous de la superstition des mots et des formules. On n'est pas démocrate parce que l'on s'occupe d'œuvres sociales : on est démocrate parce que l'on veut développer la con-

science et la responsabilité de chacun. Il faut bien que nous adoptions une définition interne de la démocratie : celle-là ne trompera jamais ; ce sera le sûr critérium qui nous gardera contre la duperie des expressions et des gestes.

De même, nous n'attendons pas d'un bon tyran le présent mirifique d'une législation du travail ; il faut que la démocratie fabrique son code elle-même et à sa taille, la démocratie organique et hiérarchisée s'entend, la seule possible, féconde et créatrice. Et cette démocratie-là, répétons-le encore, réclame une élite, et cette élite a besoin d'un point d'appui, et ce point d'appui, c'est le Christ, qui n'a pas entendu nous apporter dans son Evangile les solutions toutes faites des questions économiques et sociales, mais seulement la force de cœur et l'énergie de volonté nécessaires pour les résoudre dans le sens de la vérité et de la justice.

Je ne puis vraiment parvenir à me rendre compte de ce que l'on trouve d'illogique dans notre attitude, d'incohérent dans notre effort. Au reste, toutes les critiques sortent de l'extérieur et il est à remarquer qu'à ceux qui viennent au *Sillon* et plus il s'engagent avant dans

la même route que nous, tout apparaît simple, aisé, évident, nécessaire. Ne serait-ce pas là déjà une raison d'avoir confiance et comme la preuve même de la solidité d'une méthode que l'expérience confirme et vérifie toujours ?

Et, après tout, que l'on ne vienne pas nous objecter enfin que l'existence et le développement mêmes du *Sillon* ont quelque chose d'anormal, que dans une société parfaitement organisée, il n'y aurait vraiment plus guère de place pour un semblable groupement qui déborde, comme à plaisir, toutes les barrières accoutumées de profession, de culture intellectuelle et qui néglige à dessein toutes les anciennes classifications. Nous pourrions répondre qu'à une situation anormale il faut des remèdes nécessairement anormaux et qu'il serait ridicule de vouloir supprimer les médecins sous prétexte que si tout le monde se portait bien on n'en aurait plus besoin. Nous pourrions ajouter que l'ordre ne remplacera jamais le désordre sans que celui-ci ait été brisé par une action qui, si on néglige la fin particulière qu'elle poursuit, peut apparaître elle-même comme une sorte de désordre inverse. Nous ne dirons pourtant rien

de tout cela car nous savons qu'il y a des lois que les savants ne réduiront jamais en formules, un ordre qui se moque de l'ordre des sages du siècle ; car, nous avons entendu la voix de Celui qui, brisant l'équilibre du vieux monde, a crié : « C'est moi qui suis le chemin, la vérité et la vie. » Si notre démocratie ne peut se passer du Christ, si elle doit trouver en lui les ressorts cachés de son énergie, comment le divin Crucifié ne laisserait-il pas dans la société humaine que son sang doit féconder quelques traces mystérieuses de la folie de son sacrifice et du scandale de sa croix !.. Inintelligents et stériles, ceux qui voudront tout pénétrer avec un entendement faible et tout plier à la bassesse de leur esprit, ceux qui n'auront pas compris l'éternelle parole de l'Apôtre bien-aimé : *Nous avons cru à l'amour !*

VIII

TRADITION ET PROGRÈS

Les sociétés humaines se développent et évoluent. Le présent ne saurait jamais s'affranchir du poids du passé ni de l'attirance de l'avenir. Bien insensés ceux qui ont conçu le rêve sacrilège de s'isoler dans un orgueil stérile et d'oublier qu'ils ne seront jamais autre chose que les ouvriers d'une grande tâche collective. Il y a des générations déracinées et, quelque sublimes que soient leurs efforts, il leur manque toujours la bonne sève féconde qui sort, ardente et régulière, de la terre nourricière. A méconnaître le principe de continuité, ne s'expose-t-on pas aux pires dangers du chaos anarchique et quel mortel saura jamais lutter victorieusement contre

les lois de développement organique que Dieu lui-même imposa aux choses?

Sans doute, l'homme est libre. Le Maître du monde a brisé en sa faveur le dur carcan des inéluctables destinées; mais il ne l'a pas fait créateur et s'il lui a donné le pouvoir de dominer la nature elle-même, ce n'est pas en lui permettant de supprimer ses lois, mais, au contraire, en lui donnant la force de les pénétrer et de les mettre au service des besoins humains. De même, les lois mystérieuses qui régissent les sociétés humaines et que le libre arbitre de l'homme et les secrets desseins de Dieu viennent tour à tour fausser et redresser ne pourront jamais être décrétées arbitrairement par une majorité ou par un monarque, si puissants soient-ils : jamais elles ne seront imposées par voie d'autorité.

Aussi bien, ne pouvons-nous nous libérer tout d'un coup du passé et, si nous voulons travailler sur une matière vivante et non pas sur des nuées sans consistance, il nous faut évidemment respecter d'abord les éléments positifs qui seuls nous permettent de construire.

Nous ne concevons pas de progrès véritable

et bienfaisant qui ne s'appuie, en quelque façon, sur des forces traditionnelles et nous ne voyons pas bien, d'autre part, que l'on puisse encore donner ce nom précieux de *tradition* à ce qui serait inerte et sans vie.

La tradition, mais qu'est-ce donc autre chose que ce que les siècles se passent l'un à l'autre, non comme une richesse immobile, mais comme un germe qui se développe? et si le germe se dessèche et perd sa fécondité, la tradition meurt, du même coup, avec lui. Quant au progrès, qu'est-ce donc, sinon la tradition en marche?... Et pourquoi faut-il que l'on ait eu si souvent le mauvais dessein de séparer ce qui est fait pour demeurer, au contraire, si indissolublement uni? Serait-ce que les mâles et fortes vertus délaisseraient le cœur de nos contemporains trop faibles pour aimer la hardiesse d'une tradition qui s'épanouit dans l'avenir et pour enraciner puissamment un rêve de progrès dans le passé traditionnel?

Aussi, n'acceptons-nous pas le malfaisant dilemme qu'on nous pose : Ou vous renoncerez au glorieux passé de la France, vous méconnaîtrez le sens même des énergies nationales,

ou vous abandonnerez vos aspirations démocratiques, le rêve intérieur de la cité future qui vous hante.

Non, nous ne trahirons ni nos souvenirs, ni nos espérances.

Nous savons, mieux que personne, que la France ne date pas de 1789 et que cette maison s'est faite lentement et comme pierre à pierre, par la séculaire collaboration du peuple et du roi. Nous ne serons pas de ceux qui, pour mieux discerner les pâles clartés de l'aube lente à poindre, osent, d'une main sacrilège, jeter le manteau de l'oubli sur les grandeurs passées. Nous nous souviendrons de l'œuvre de nos rois, ces pères de la patrie qui, si longtemps, incarnèrent dans leur race l'âme même de la France, précisèrent et disciplinèrent les énergies nationales. Nous nous efforcerons de comprendre, de sentir ce que fut la vieille monarchie française avec intelligence, respect et filiale tendresse.

Nous aurons même assez de généreuse affection pour ne pas demeurer inertes, engourdis par la vision bénie de ce qui n'est plus. Nous aimerons assez les meilleurs de nos pères pour

suivre hardiment leurs plus nobles exemples, non en copiant servilement des gestes désormais inutiles ou impossibles, non en faisant ce qu'ils ont fait, mais bien ce qu'ils feraient s'ils vivaient à notre époque. Et si nous croyons découvrir que tout l'effort traditionnel de la France à travers la féodalité, le développement merveilleux des communes affranchies, l'ascension constante de la bourgeoisie dans les conseils royaux, les revendications de plus en plus précises du Tiers-Etat, ne fut qu'une lente et sûre préparation de cette démocratie que nous rêvons et qui tend à rendre un nombre chaque jour grandissant de citoyens, participants de la plénitude de conscience et de responsabilité civiques, comment hésiterions-nous à accorder harmonieusement dans nos cœurs le respect de la tradition et le sens du respect démocratique, comment même ne proclamerions-nous pas très haut que la tradition de la France nous pousse vers la démocratie ?

Nous savons bien que nous serons attaqués à droite comme à gauche. Ceux qui tentent de se faire du respect de la tradition un monopole auquel nul ne saurait avoir droit nous accu-

seront de travailler pour une démocratie dont ils ne peuvent évidemment trouver l'épanouissement dans un passé qui n'en renfermait que les germes ; ils continueront à opposer la description exacte et complète d'une organisation sociale qui a fait ses preuves au plan de société encore imprécis que la vie élabore chaque jour en nous et autour de nous et ils croiront aisément triompher de cet injuste parallèle. Ceux, au contraire, qu'enthousiasment les chimères ou qui font métier de flatter les passions populaires dénonceront notre attachement à ce qui fit la gloire des siècles disparus, nous reprocheront avec menaces de n'avoir pas déchiré nous-mêmes des pages d'histoire et ne se douteront pas, sans doute, que rien n'est plus injurieux pour la démocratie qu'un tel emportement, — preuve manifeste de la faiblesse d'une cause que l'on ne pourrait servir qu'en oubliant l'histoire et qu'en appauvrissant le patrimoine de la France.

Quant à nous, pressés ainsi à droite comme à gauche, nous garderons mieux notre équilibre. Au reste, si peu de nos contemporains nous comprennent encore pleinement, n'avons-

nous pas, pour communier avec nous, la foule même de ceux qui ne sont plus et qui reposent, leur journée accomplie, et le peuple attendu de ceux qui viendront un jour et récolteront, sans doute, là où nous aurons semé? Non, ces quelques hommes éphémères qui s'agitent aujourd'hui sur la terre de France ne sont pas, à eux seuls, toute la patrie. Celle-ci est plus vieille qu'eux et durera plus longtemps qu'eux. Si l'on a pu dire qu'il y a dans un pays plus de morts que de vivants, ne doit-on pas ajouter aussi que le présent mauvais n'arrêtera jamais la vie qui monte et que l'on ne finit pas l'histoire des générations, quand on le veut, ainsi qu'un livre, au bas d'une page?

Cela ne suffit-il pas à nous consoler des attaques, des inintelligences et des mépris, à mettre un peu d'immortalité dans notre humble tâche quotidienne? Travailler avec le passé et pour l'avenir, quoi de plus doux, de plus sûr? N'être que l'anneau d'une chaîne, que la vague qui passe dans l'océan qui demeure, est-il rien de plus fort, de meilleur?... Aussi, quelque rude que soit la route, nous marcherons toujours devant nous, avec de la joie plein le cœur.

TROISIÈME PARTIE

HIER ET DEMAIN

TROISIÈME PARTIE

HIER ET DEMAIN

I

ET EXALTAVIT HUMILES

C'était un jour de Fête-Dieu. J'étais à Chartres... Une petite pluie, fine et monotone, tombait du ciel : la vieille ville tout embaumée semblait presque faire corps avec les champs placides d'alentour. Elle serrait pieusement ses maisons basses contre la haute cathédrale qui dominait tout de sa robuste et royale simplicité et dont les grands toits verdâtres jetaient dans le brouillard comme une discrète

clarté de rêve... Triste, je songeais que les hommes étaient moins fidèles que la pierre, que depuis longtemps déjà l'Église de Dieu s'était écroulée dans les âmes, tandis que la vieille cathédrale restait toujours debout et que, dans leurs niches creuses, les saints confiants et béats souriaient encore comme autrefois aux passants indifférents qui ne comprenaient plus... J'allais entrer dans l'église, craignant un peu ce froid recueillement nu des temples délaissés, fait non de piété, mais d'abandon, et les reproches impuissants de la pauvre lampe presque éteinte qui seule veille et prie.

Mais voici que la grande porte s'ouvre. J'entends la voix de l'orgue; un cortège s'avance: — le Christ règne donc encore!... Ce sont comme autrefois, sans doute, les chevaliers qui vont sortir! La forteresse sainte va vomir sur les ennemis de Dieu des légions de défenseurs! Anxieux, je regarde avec cette fièvre d'attente et de désir qu'aurait un patriote voyant passer les derniers combattants, suprêmes réserves pour la victoire.

Je les ai longtemps contemplés, les soldats de ton Christ, ô mon Dieu! enfants en rouge,

petites filles couronnées de roses blanches, vieilles femmes à la démarche lente, remuant la tête dévotement, en égrenant de longs rosaires, vieillards appuyés pesamment sur de gros bâtons, bons prêtres suivant tout essoufflés, parmi la foule des parents en grande toilette et si fiers de trouver leur bébé plus beau que tous les autres... Voilà donc le cortège triomphal, voilà la phalange héroïque qui doit vaincre les puissances d'en bas, dompter l'erreur, purifier l'art, féconder la science, instruire le peuple et placer sur le front de Jésus saignant pour nos péchés le diadème d'or du siècle qui sera !

...Alors j'ai eu peur. J'ai senti des larmes amères de pitié me mouiller les paupières; j'ai suivi, perdu dans la foule des humbles, cette croix rédemptrice que portait devant nous un grossier paysan. L'espoir défaillait en mon cœur; comme les saintes femmes, il me semblait voir passer Jésus, méprisé et la face meurtrie. La folie de mes espérances m'étourdissait et me submergeait, comme fait sans doute à un homme qui se noie l'infinie profondeur de l'océan.

« Hélas ! pensais-je avec angoisse, la religion n'est plus donc pour notre patrie que comme la fumée d'une lampe qui s'éteint !... Là où poussaient autrefois de vigoureuses forêts, il n'y a plus maintenant que la lèpre ridicule des mousses et des herbes ! Sous les voûtes sublimes, les mouches ont remplacé le vol de l'aigle. »

A quelques pas de l'église, dans une ruelle étroite mal décorée avec des draps et quelques fleurs fanées, la procession s'arrête devant un pauvre et disgracieux reposoir. Des ouvrières passent, se détournent à peine pour regarder un instant, indifférentes ; quelques hommes de la police sont là, les mains derrière le dos, bien tranquilles cette fois, les manifestants n'étant pas dangereux. On chante des cantiques ; les voix sont aiguës ou cassées, voix d'enfants ou de vieilles gens. La pluie tombe toujours, mouillant les bannières de soie, salissant de boue les jupes blanches des fillettes, ne respectant pas les chapes dorées des prêtres. Mais le petit troupeau est en prières : une joie se lit dans tous les yeux ; les plus humbles mêmes oublient quel grand dommage c'est de perdre en un jour une belle toi-

lette neuve. On entonne le *Tantum ergo...*; puis le prêtre présente au peuple l'ostensoir d'or. Tout le monde se prosterne, oubliant un instant la petite ruelle pluvieuse de Chartres, perdue au milieu de la ville hostile, pour ne plus songer qu'à ce beau ciel que l'on se représente sans doute naïvement d'après les cantiques d'enfants et les images dorées des paroissiens.

Plein de pensées amères, j'étais resté debout. J'avais presque honte de faire partie de ce groupe, moi fier de cette foi virile que Dieu avait déposée dans mon cœur, et qui avais horreur des étroites et mesquines dévotions de vieille fille. J'aurais voulu pour mon Christ un cortège de jeunes hommes, les forces vives de la démocratie. Pour le saint combat, j'avais rêvé une armée de vaillants et je me sentais déçu et humilié parmi toute cette faiblesse puérile.

Je croyais bien, pourtant, que Jésus était là, devant moi, dans l'hostie, mais d'une foi aride; je répétais, presque de bouche seulement, les mots de ma croyance : il me semblait qu'aucun sens vivifiant ne venait plus les féconder... Une

lutte terrible s'engageait dans mon cœur : j'avais envie de fuir, de m'en aller errer tout seul au fond de la campagne, dans le brouillard, et là, loin de tout ce qui m'offusquait ici, de retrouver dans la solitude mon rêve intérieur, les mirages d'avenir qui font vivre. Un remords me retenait ; le Christ que j'appelais de toutes mes forces pour en faire le cœur de la démocratie de l'avenir, il était tout près de moi, dans l'ostensoir que le prêtre commençait à lever sur les fidèles agenouillés. Avais-je le droit de préférer au Christ vivant le Christ intérieur que je m'étais bâti à moi-même avec des désirs et des espérances ? N'étaient-ils pas tous deux un même Sauveur et ne devais-je pas le reconnaître tel qu'il avait voulu se livrer à moi... ? Combat d'un instant, mais d'une angoisse cruelle au plus intime de moi-même !

Enfin, sans enthousiasme, sans tendresse, par un acte violent de volonté, je m'agenouille dans la boue, sur les gros pavés de la ruelle, je me prosterne, comme les autres, parmi les têtes penchées des vieilles dévotes en prières et je dis tout bas à Jésus :

« Seigneur, que votre règne arrive sur la terre comme dans le ciel ! Traitez-moi comme votre serviteur et montrez-moi comment il me sera donné de combattre pour votre gloire ! »

... Or le Christ, notre Maître, a entendu ma prière. Quand je me suis relevé, le Christ déjà m'avait exaucé. J'étais aveugle et il venait d'ouvrir mes yeux ; son esprit habitait dans mon cœur et l'éclairait enfin !

Le Dieu fort n'a pas besoin de soldats pour vaincre. Il recherche la louange des simples et des petits enfants. Tous les puissants de la terre railleront ce roi qui, dans ses triomphes, est monté sur une ânesse sans gloire, qui s'est laissé revêtir d'un ridicule manteau d'écarlate et couronner d'épines. Mais Jésus a dit : « Bienheureux ceux qui souffrent ! bienheureux les pauvres d'esprit !... » Jésus a eu comme premiers disciples des pécheurs ignorants, des malades qu'il avait guéris, des femmes qu'il avait relevées. Jésus a pleuré dans son agonie à Gethsémani. Jésus a eu froid quant il est né dans une étable et il est mort, nu, sur une croix infâme. Jésus est l'homme de

l'humiliation comme il est l'homme du pardon.

Il ne faut pas que nous rougissions de l'ignominie de notre Dieu. Nous devons la rendre nôtre et dire avec l'apôtre Paul : « Pour moi, je ne veux me glorifier que de mes faiblesses ! »

...Oh ! je vous ai regardé avec amour, cette fois, enfants et vieillards naïfs, amis agenouillés à mes côtés. J'ai bien compris que notre rôle à nous, jeunes hommes, c'est de vous défendre et de donner une voix à ce que vous dites obscurément tout bas. Votre bassesse même est toute-puissante ; ce n'est qu'en nous courbant jusqu'à elle que nous puiserons le saint orgueil de mépriser les vanités fastueuses qui se fanent comme l'herbe des champs ; ce n'est qu'en étant vos frères tout à fait que nous parviendrons à être ceux de Jésus-Christ ! Simples d'esprit et de cœur, vous êtes les héritiers du royaume de Dieu, auquel suivant la parole même du Maître, personne n'aura part s'il ne devient semblable à un petit enfant ! Nul ne peut arriver jusqu'à la vérité vivante et jusqu'à la gloire éternelle sans tout humilier

au dedans de lui, devant la triomphante simplicité d'un cœur pur...

Je suivis la procession à travers les petites ruelles, l'âme rafraîchie, toute baignée de douce certitude. Le soir tombait, la pluie avait cessé ; le soleil colorait de rose pâle le brouillard, au couchant. Les fidèles se séparèrent au seuil de l'église, où nous étions revenus : joyeusement ils rejoignaient leurs logis... Je me promenai longtemps ce soir-là dans les rues. Les boutiques et les cafés commençaient à s'éclairer ; les gens, retenus chez eux par la pluie durant la journée, étaient venus nombreux sur la promenade; on entendait au loin le bruit d'un orchestre ; des soldats passaient, se donnant le bras en chantant ; des pauvres en haillons mendiaient, offrant de petits bouquets de violettes fanées.

C'était la vie quotidienne et banale, l'éternelle monotonie des choses et je sentais que non seulement cette ville, mais que toutes les autres, mais que la terre presque entière était indifférente à mes pensées : tous les détails que j'observais autour de moi, même les plus insignifiants, me choquaient, me sem-

blaient hostiles. J'aurais voulu arrêter les passants, leur faire partager l'amour et la joie que j'avais au cœur, mais le sentiment de mon isolement me retenait inerte. Je me trouvais semblable à un enfant faisant des efforts pour renverser une montagne avec son poing et je sentais de l'amertume à cette impuissance. Maintenant que j'avais vu la vérité, je souffrais de ne pas savoir comment vivre utilement pour elle.

Tout entier à cette méditation je m'arrêtai sous les arbres de la promenade. Il y avait, en face de moi, un banc dont l'extrémité était encombrée par une lourde pierre, laissée là, sans doute, par quelque ouvrier. Une femme vint à passer devant, qui tenait par la main un petit garçon, âgé de quatre ans à peine. Comme le bébé semblait fatigué, la femme l'assit sur le banc. L'enfant, voulant gentiment avoir sa mère près de lui et lui faire une petite place, essayait, mais en vain, de renverser la lourde pierre ; enfin, il fit un grand effort et, sans rien regarder, se précipita sur le méchant obstacle; la femme, sans en avoir l'air, le soulevait par-dessous et le jetait à terre. La pierre

tomba, le bambin applaudit et embrassa sa mère bruyamment avec des cris de joie et de triomphe, tandis que celle-ci complimentait son petit chevalier de sa glorieuse prouesse.

J'avais compris. Je me remis en route, confiant cette fois, parce que j'avais vu. Pour rendre au Christ sa place dans le monde, ce n'est pas une pierre, mais bien une montagne d'indifférence et de malice qu'il faut renverser. Mais pour soulever une montagne, il n'est besoin que d'un peu de foi : telle est la parole divine. Ce que Dieu demande de nous, c'est un geste seulement, et c'est lui qui fera le reste.

IV

LES ENNEMIS INTÉRIEURS
DU CATHOLICISME

La guerre est déclarée au catholicisme. Il ne s'agit plus seulement pour nos adversaires de lutter contre le cléricalisme et de faire respecter les droits du pouvoir civil : c'est à la religion elle-même qu'ils s'attaquent. Ils affirment que nul travail social ne saura être fécond tant que l'on n'aura pas commencé par affranchir l'esprit humain du joug tyrannique de l'Eglise, tour à tour cruelle ou hypocrite ; ils prétendent que l'esprit moderne ne saurait plus essayer d'accommodements nouveaux avec l'ennemi séculaire et qu'avant tout il importe de se

débarrasser de cette puissance ténébreuse et oppressive.

En face de ce formidable assaut, il n'est pas étonnant que les catholiques aient senti l'impérieux besoin de s'unir : ne fallait-il pas repousser le flot dévastateur, et l'imminence du danger ne conseillait-elle pas d'oublier les divergences de détail pour faire bloc contre l'envahisseur?

D'ailleurs, la religion n'est pas seule attaquée : la morale, la patrie, l'armée, l'autorité du père de famille, le capital, toutes les bases de la société sont ébranlées, tous les intérêts sont menacés. C'est le rassemblement de tous les *honnêtes gens* qu'il faut sonner : comment un seul de ceux qui ont quelque chose à sauvegarder manquerait-il à l'appel?

Ah! certes, nous sentons bien que l'audace des sectaires rend l'union nécessaire, lorsqu'il s'agit de défendre les libertés qu'ils veulent nous ravir et qu'il n'est pas de sacrifices ni d'abnégations au-devant desquels il ne convienne alors de courir. Mais comment ne pas voir aussi que c'est justement la tactique de nos adversaires de construire habilement un

bloc, dans lequel ils introduisent avec le catholicisme une foule de vieilleries et de conceptions étroites et méchantes ! Ils peuvent alors plus aisément ameuter contre nous les indignations et les haines, fortes surtout peut-être des malentendus qu'ils se sont plu à entretenir.

Plusieurs aussi parmi ceux qui passent pour les défenseurs attitrés de l'Église — et il n'est pas de petite commune où ce rôle ne soit dévolu, sans contestation, à quelques-uns — semblent avoir à cœur, consciemment ou non, de maintenir l'intégrité du bloc ; ils entendent bien ne pas céder une pierre de leurs forteresses, si démantelées pourtant, et s'ils enferment dans les profondeurs de leurs âmes héroïques la foi des aïeux, c'est, à n'en point douter, en compagnie des vieilles idoles d'un égoïsme stérile et malfaisant.

Ces hommes font le jeu des adversaires de notre religion : ils acceptent et réclameraient même, au besoin, le faux terrain sur lequel on les convie pour continuer à les tailler en pièces, en toute sécurité. Ils ne voient dans le catholicisme qu'une force de conservation sociale ;

ils entendent se servir de la vérité universelle pour protéger des intérêts particuliers ; ils demandent seulement aux prêtres de faire respecter un ordre qu'ils se sentent depuis longtemps impuissants à assurer eux-mêmes ; ils réclament que les disciples du pauvre Nazaréen aillent prêcher aux foules une résignation profitable aux puissants : ils payeront ces difficiles et délicats services de riches et abondantes aumônes ; d'ailleurs, n'est-ce pas là un échange naturel de bons procédés : tous ceux qui sont dans les *bonnes idées* ne se doivent-ils pas assistance? Au reste, ces champions du catholicisme savent bien que la haine veille à leur porte et que la France d'aujourd'hui les supporte comme à regret et avec colère... ; mais ce n'est évidemment pas de leur faute : pas un instant, ils ne songent à accuser leur inintelligence des besoins présents, leur paresse et leur incurie sociale, leur morgue hautaine, leur dureté, leurs vices élégants, la stérilité de leur foi vaine, l'engourdissement de leur volonté quiètement épanouie dans son néant, pas un instant ils ne soupçonnent qu'ils n'ont jamais compris, qu'ils n'ont jamais senti le Christ :

non ! tout le mal provient de la malice des *autres* qui ont horreur des *gens bien pensants*.

Tels sont les ennemis intérieurs du catholicisme. On saisit les dangers de l'union, si l'on nous contraignait à l'étendre jusqu'à eux.

D'ailleurs, ce ne sont pas là périls nouveaux dans l'histoire de l'Église de Dieu : à travers le cours des siècles, nous la voyons sans cesse comme écrasée entre les ennemis de l'extérieur qui veulent l'étouffer par la violence et les ennemis de l'intérieur qui s'essayent à la vicier et à la fausser à leur profit, réclamant de sa docilité des services honteux qu'elle ne saurait jamais leur rendre. Ces derniers ennemis sont les plus odieux et les plus redoutables ; la brutalité des premiers n'a jamais fait que fertiliser l'arbre divin, en l'arrosant de larmes et de sang ; l'hypocrisie des seconds a desséché les rameaux, flétri les fleurs et pourri les fruits... Elle a fait plus encore, en fournissant à des cœurs droits et loyaux des armes contre la vérité et en opposant en quelque façon Dieu à lui-même.

Il importe donc que nous le criions bien haut : on n'a pas le droit de rendre l'Église de

Dieu solidaire de ceux qui dénaturent sa morale et la soufflettent d'autant plus injurieusement qu'ils se réclament d'elle. Si nous la croyons infaillible, nous savons bien que ceux qui se disent ses fils ne sont pas à l'abri du mal, et peuvent pécher contre elle ; nous nous souvenons que le Maître a dit : « Il faut que le scandale arrive... »

Et même, l'Église, cette libre et fraternelle société des âmes, n'est pas limitée par les bornes trop étroites d'une société visible ; tandis qu'il y a des baptisés et des pratiquants qui ne font pas partie de son âme, cellules mortes que la sève divine ne féconde plus, il y a parmi ceux qui semblent l'ignorer ou peut-être même la combattre, des cellules vivantes qu'embrase la charité du Christ voilé, mais présent, et que revendique l'âme de l'Église universelle... : et ceci est la doctrine séculaire et officielle du catholicisme.

Il faut que cette doctrine finisse enfin par quitter les cercles fermés où l'on parle de théologie, pour se répandre, forte et consolante, à travers les masses qui l'ignorent... Il faut que l'on juge notre Christ d'après ce qu'il est et non

d'après les méchants exemplaires que trop de catholiques en ont fournis. La démocratie réclame inconsciemment le Christ. Elle s'essaye, avec une maladresse cruelle et presque touchante, à replacer le divin au-dessus de ses rêves, dans les inconsistants lointains de ses utopies… Nous savons où est celui qui a dit : « C'est moi qui suis le chemin et la vérité et la vie » ; ferons-nous de son catholique sanctuaire une chapelle privée dont nous garderons la clef dans notre poche ? et qui osera dire que nous ne devons pas, au contraire, fils de notre pays et de notre temps, pousser notre société qui hésite et cherche sa voie vers la véritable *justice* qui rend l'homme libre ?…

Je le sais, nous risquerons de briser ainsi l'unité du *parti*, mais le catholicisme n'est pas, n'a pas le droit d'être un parti : il les domine tous de sa céleste hauteur. Il peut leur donner, en passant, comme une aumône divine, une orientation, un secours moral, une vertu et une force intérieures ; il ne s'identifiera jamais avec aucun d'eux et demeurera aussi jeune, aussi vivant quand ceux-ci auront

disparu tour à tour comme des vêtements usés et hors d'usage.

Les jacobins semblent triompher aujourd'hui... : ils se figurent dévorer une Église anémiée et à demi morte déjà ; ils ne font que déchirer un manteau vieilli et qui, sans eux, serait tombé en poussière, laissant apparaître la robe nouvelle dont les siècles vont revêtir l'éternelle vivante...

Si l'on appelle catholicisme l'état d'esprit démodé, la mentalité surannée et inféconde que nous ne connaissons que trop, hélas !, j'en conviens, le catholicisme agonise et les sectaires ont gagné la partie... Mais qu'il ne soient pas trop fiers de leur inutile victoire !... Une autre partie va se jouer aussitôt après... et je me figure, en vérité, qu'ils ne gagneront pas celle-là.

C'est qu'en effet, une race nouvelle s'est déjà levée : elle respecte la grande tradition nationale, mais elle sait aussi que la tradition est comme un fleuve qui doit, pour ne pas se corrompre, marcher toujours à travers les monts et les plaines ; elle admire les aînés et comprend bien qu'elle n'est forte en somme que

parce qu'elle est la fille de leurs dévouements et de leurs vertus ; elle est humble parce qu'elle mesure sa petitesse et la lourdeur de la tâche, mais confiante aussi parce qu'elle sait, à ne s'y pas tromper, que l'avenir l'attire irrésistiblement...

Que pourront faire contre cette invincible poussée de vie les majorités éphémères, les lois sectaires, les persécutions mesquines ou violentes?... Encore une fois, le vrai danger n'est pas de ce côté, et quelque étrange que cela puisse paraître à plusieurs, l'ennemi redoutable n'est pas au dehors, il est au dedans... Et même, certains, sans doute, dont les vertus privées et l'inconscience suffiront à assurer le salut individuel, n'en demeurent pas moins, en face du péril présent, des ennemis involontaires du catholicisme en France... ; et c'est peut-être la pire des calamités que d'être combattu par d'honnêtes gens.

Quoi qu'il en soit, que rien ne nous détourne jamais de l'opiniâtre et incessant labeur qui doit remplir et élargir nos vies. Malgré les défiances, les railleries ou les haines, nous prendrons part au travail social nécessaire :

nous ferons œuvre positive; nous montrerons à tous l'usage que nous entendons faire de cette liberté que nous réclamons; nous essayerons d'affranchir le travail des exigences du capital et de la tyrannie des politiciens; nous ne cacherons ni ce que nous pensons, ni qui nous sommes, et peut-être notre opiniâtre loyauté sera-t-elle la plus habile des politiques.

N'oublions pas cependant que c'est nous-mêmes d'abord qu'il faut libérer, que c'est là une révolution intérieure dont l'effort doit durer toujours, que c'est celle que notre Christ est venu apprendre aux âmes, jugeant que cela suffisait à les rendre assez fortes pour en réaliser d'autres ensuite dans la vie sociale des nations... Aimons chaque jour davantage la Cause, non pour nous, pas même pour l'enthousiasme qu'elle nous inspire, mais pour elle toute seule. Que l'*amitié du Sillon* soit une réalité de chaque instant! Ne soyons ni violents, ni impatients : nous pouvons être doux si nous sommes forts. N'ayons peur de rien, ni des adversaires, ni des indifférents. Craignons seulement — hélas! l'égoïsme se venge si bien des défaites qu'on lui inflige un instant et

reprend si vite ses droits usurpés — de devenir nous-mêmes, sans prendre le temps de nous en apercevoir, en pleine bataille, des ennemis intérieurs du catholicisme.

III

L'INDESTRUCTIBLE VIE

Tous s'y attendaient. Le débat fut rapide et comme de pure forme. La majorité, dont la haine seule semblait être assez forte pour cimenter les morceaux incohérents, avait son siège fait. Les congrégations enseignantes réclamaient le droit à la vie : on ne prit pas la peine de les examiner une à une, d'écouter leur défense ; on affirma qu'un débat plus haut dominait les vertus ou les démérites individuels, que deux esprits étaient en lutte et que le plus fort devait écraser le plus faible ; au nom des droits de l'esprit laïque, les demandes d'autorisation furent toutes rejetées. Ce n'était pas là, nous affirmait-on, l'assassinat d'une

liberté mais l'exécution nécessaire d'une puissance hostile et dangereuse.

... Le libéralisme apparaît vraiment comme une situation instable de l'esprit humain puisque ceux-là mêmes dont toute la force semblait être de s'insurger contre les vieux dogmatismes, à peine en possession d'un pouvoir mal assuré, se hâtent de fabriquer de nouveaux dogmes et de proclamer eux aussi que l'erreur n'a pas de droit et que la société doit sauvegarder avant tout son unité morale.

Le *Syllabus* est donc bien l'expression nécessaire de la pensée humaine,puisque ce sont ceux qui le stigmatisent comme un symbole d'oppression qui sont les premiers à le refaire maladroitement à leur profit, y ajoutant je ne sais quelle hypocrisie honteuse et cruelle et imposant à une société civile une charte religieuse, inavouable jusqu'au jour où l'on osera reconnaître ouvertement qu'il y a contre le catholicisme une philosophie, une morale, une religion d'État.

L'homme est d'ailleurs naturellement intolérant : on lui fera malaisément comprendre qu'il n'a pas le droit de s'opposer à ce qu'il

juge mauvais, d'imposer ce qu'il croit bon et je ne vois guère que la force divine du Christ qui ait été, à travers l'histoire, assez puissante pour séparer le spirituel du temporel et pour briser les chaînes de l'universel et nécessaire cléricalisme[1].

Rien donc ne doit étonner, car tout est logique, — sinon le lamentable aveuglement de gouvernants qui appauvrissent, comme à plaisir, la nation dont ils ont la charge, de ses meilleurs et traditionnels trésors sans s'apercevoir qu'ils poursuivent une œuvre impossible en voulant édifier leur irréligieuse religion avec des nuées et en s'essayant à satisfaire les aspirations chrétiennes qui sont celles de notre démocratie avec le néant d'un athéisme vide.

Au demeurant, ce qui est plus grave encore que l'attentat lui-même commis contre nos religieux par une majorité sectaire, c'est que cet attentat ait pu être commis sans soulever des colères vengeresses, c'est que l'on ait pu, même un seul instant, songer à le commettre.

1. Nous employons ici, bien entendu, le mot de *cléricalisme* dans son acception vulgaire : pour la masse de nos contemporains, le *cléricalisme*, c'est la *confusion* des pouvoirs spirituel et temporel

Que l'on essaye de restreindre les libertés ouvrières, de violenter les syndicats : d'elles-mêmes les barricades se dresseront. Que l'on spolie toutes les fortunes privées, que l'on enlève au petit bourgeois son titre de rente, au paysan son champ, et pas un gouvernement ne restera trois jours debout. Mais que l'on chasse ignominieusement de pauvres femmes innocentes, coupables seulement de valoir mieux et de s'être plus dévouées que d'autres, que l'on s'insurge ouvertement contre les *Droits de l'homme*, que l'on mette hors la loi de paisibles citoyens accusés seulement de délits d'opinion, s'il ne s'agit que des religieux, le pays ne sera ému que superficiellement, et, sans approuver peut-être, retombera dans son inconsciente quiétude, laissant faire ceux qui se disent les sauveurs de la République.

... Hélas ! c'est justement là ce qui nous peine jusqu'au fond du cœur, nous qui savons quelles vertus rares et bonnes, quelle fidélité, quelle endurance se cachent dans ces ordres religieux, jetés aujourd'hui, comme autrefois le Christ au prétoire, à la dérision des foules ignorantes et trompées... Et voilà que nous sentons aussi que, chez nous, les moines,

malgré leurs vertus individuelles, sont des déracinés, alors que pendant tant de siècles leur rôle fut, au contraire, de défricher le sol et d'être les instituteurs sociaux des peuples. Tandis que l'on dispute et que l'avenir douloureusement s'élabore parmi toutes les souffrances d'un lent enfantement, les moines sont demeurés, faisant le bien, et les peuples ont refusé de comprendre quelles étaient ces réserves de force dont ils se contentaient de goûter en passant les bienfaits charitables. Abandonnant leurs corps malades aux bonnes sœurs qui soignent, ils revendiquaient souvent le triste droit de ne pas courber le front sous le joug du Dieu qui guérit... Le fruit de sainteté s'est ainsi détaché de l'arbre : comment s'étonner si le moindre vent de haine l'en a fait tomber sans révolte et presque sans violence?

... Mais non certes sans douleur ni sans larmes... Oh ! la dure amertume d'être puni du bien qu'on fait et de sentir, hélas ! que tous s'habituent si vite et que chacun, si aisément, se résigne aux souffrances des autres. Nous n'arracherons pas le voile qui recouvre tant d'intimes angoisses et nous ne ferons pas de

nos vaines tendresses un inutile cortège à ceux qui s'en vont.

Autre est notre tâche. Pour qu'ils reviennent, d'ailleurs, nous savons que les cris, les plaintes, les protestations indignées ne sauraient suffire : il faut l'action virile et le travail fécond.

On peut chasser les religieux de France : on ne chassera pas le Christ des aspirations de l'âme contemporaine, on n'empêchera pas que tout, dans les désirs inconscients de notre démocratie, ne postule impérieusement le catholicisme.

C'est dans les profondeurs mêmes de la vie nationale, dans ce tréfonds obscur où s'élabore l'avenir, que travaillent nos camarades : c'est là qu'ils sentent ces battements divins de l'amour fraternel qui poussent l'ardente sève vers la lumière qui l'attire. Et comment les réalités mystérieuses au milieu desquelles ils vivent, les expériences qui les fortifient, les découvertes qui les enchantent ne les consoleraient-elles pas des déroutes qui assombrissent les batailles livrées sur la scène extérieure du pays?

Après tout, nous ne nous faisons pas d'illu-

sions : nous sentons bien que la partie qui se joue là est perdue; mais nous avons confiance que l'éternelle vivante qu'est l'Église trouvera toujours les instruments qu'il faut à sa souple et forte action. Si l'impiété brise ceux dont elle se servit glorieusement, mais que les temps nouveaux auraient peut-être condamnés à se rouiller inutiles, Dieu, qui se plaît à montrer sa toute-puissance en tirant le bien du mal, saura lui en fournir d'autres exactement adaptés aux exigences contemporaines. Les costumes et les règles varient. Ce qui ne change pas, ce sont les divins conseils du Maître, ce sont les préceptes de la vie parfaite. Le sang des martyrs, disait Tertullien, est une semence de chrétiens. Que nos despotes maladroits y prennent garde : en étranglant les congrégations, ils vont peut-être répandre partout les germes mêmes de cette vie évangélique qu'ils croient tuer... Et que pourra leur rage impuissante contre ces religieux d'une nouvelle sorte, reconnaissables seulement au rayonnement de leur foi et aux conquêtes de leur charité apostolique !... Ils veulent le triomphe de la société laïque et athée; —

ils pensent enfin le tenir; — et voilà que, sans doute, leur boiteuse victoire porte en elle sa ruine. Eux-mêmes, ils prennent soin de combler le fossé derrière lequel s'abritaient bien des vertus paisibles dont l'ardeur apostolique ne les faisait guère souffrir. Ils les pourchassent et violent leurs derniers asiles. Ils les jettent ainsi dans la chaude mêlée. Ils s'entendent à merveille à faire des âmes héroïques... Ils crèvent eux-mêmes les sacs où se cachaient les semences et voilà qu'elles vont se répandre dans les sillons qui ont assez reçu de ronces et d'épines et qui connaîtront le bon grain...

Oui, nous avons confiance !... Et si le levain ne demeure pas loin de la pâte, mais se mêle intimement à elle, comment toute la masse ne fermenterait-elle pas?

... La douleur est féconde. C'est plus encore sans doute une promesse de vie qu'une messagère de mort, s'il est vrai que la mort même n'est qu'un éveil... Le catholicisme agonise, nous répète-t-on, tandis que l'acharnement même que l'on met à le persécuter est la meilleure preuve de sa vigueur... On ne lutte pas ainsi contre un cadavre... Aucune époque,

sans doute, ne fut plus religieuse que la nôtre, si l'on entend par là qu'aucune ne fut plus exclusivement préoccupée du problème religieux, n'y arrêta plus obstinément ses soins, n'y fixa plus violemment ses conflits... Et cela encore, n'est-ce donc pas une raison d'espérer, puisqu'enfin le pire des maux et le plus décon certant paraît être l'indifférence?... et de ce mal-là, de jour en jour, nous sommes moins menacés.

Sachons donc nous élever au-dessus des angoisses de l'heure présente... Prions Dieu qu'il rajeunisse nos courages, qu'il nous donne de comprendre que le catholicisme étant universel doit, par cela même, être assez compréhensif pour s'adapter aux conditions de tous les temps, que sa divine essence est comme une atmosphère qui doit tout pénétrer et tout vivifier. Oh ! comme semblent mesquines en face de cette immortalité toujours jeune de l'Église, les prétentions de ces prophètes de l'État laïque qui s'épuisent en vain à créer une religion nouvelle sans force et sans crédit, impuissants qu'ils sont à se passer de ce qu'ils rejettent !... Leurs chimériques ambitions serviront peut-être notre

foi : et nous recueillerons un jour les rêves qu'ils auront semés et dont nous seuls tenons la réalité...

En attendant, à ceux qui nous quittent, nous devons un grave et triste adieu. Ces moines qui s'en vont, ce sont des victimes expiatoires. On les frappe, parce que le catholicisme est devenu impopulaire en France; et comment ne pas reconnaître que non seulement la malice des sectaires, mais aussi les fautes de trop de catholiques ont égaré l'opinion publique?

Frappons-nous donc la poitrine, sur le passage des victimes !... Saluons-les, et que plusieurs s'interrogent pour savoir s'ils ne doivent pas leur demander pardon.

IV

POUR QU'ILS REVIENNENT

Doucement, sans bruit, les moines s'en vont. Les vieilles maisons se vident; les solitudes, peuplées d'immolations et de prières, redeviennent désertes; et, comme ces parfums ténus qui s'évaporent sitôt que le vase est brisé, sous le coup brutal de la loi qui les frappe, les âmes pieuses s'en sont allées, sans colère, sans rancune. Avec à peine un discret battement d'ailes, elles ont quitté notre terre inhospitalière. On n'a guère pris garde à ceux que nous perdions; les larmes, que la sainteté la plus sereine ne sait tarir, étaient si discrètes qu'il eût fallu s'arrêter pour les deviner : notre époque nous accoutume à tant de cabotinage

que nous passons, distraits et sans comprendre, devant ce qui est simple, pur et sincère...

C'est ainsi, tandis que l'attention publique s'amuse puérilement aux récits coutumiers des fêtes officielles, des scandales habituels de la politique ou du monde, des massacres ou des guerres lointaines, que l'injustice s'accomplit, qu'elle s'attaque à notre France, la débilite et l'abîme, non comme ces grands coups d'épée qui frappent brusquement, mais comme ces vilains poisons qui suintent goutte à goutte leur mortel venin.

Les Français et, en particulier, les catholiques de France, sont vraiment de bonne composition. Qui donc a dit qu'il était malaisé de les gouverner?... Tout au contraire, il me semble que ce sont les gens du monde les plus faciles à *dresser*. Voyez donc. Il suffit de ne pas reculer et d'oser toujours. Chaque fois qu'ils sentiront qu'on serre d'un cran de plus les cordes de torture dont on les meurtrit, ils crieront bien un peu, par manière de protestation, mais pas longtemps, car ils tiennent à avoir encore de la voix, quand on recommencera...

D'ailleurs, aujourd'hui, en vérité, s'agit-il de torture bien cruelle?... Il n'y a, en somme, que la liberté, que l'égalité, que les principes qui sont égorgés... Quant aux moines, après tout, qu'ils s'en aillent ou bien qu'ils essayent de rester en se débattant comme un pitoyable gibier à travers les mailles astucieuses des lois d'exception, ce n'est pas cela qui empêchera de dormir la masse du pays... Si l'on chassait les curés, ce serait autre chose; en somme, on a encore besoin du curé, non seulement parce que c'est un passe-temps toujours jeune de faire tomber ses mauvaises humeurs sur son dos, mais aussi parce qu'on veut — fût-on socialiste et libre penseur — qu'il y ait encore des baptêmes, des mariages, des enterrements, des premières communions, ne serait-ce que par condescendance pour le sexe faible... Mais les moines?... n'est-ce pas du luxe, en vérité?... C'est bien grand dommage qu'on leur fasse de la peine; mais on saura se passer d'eux, et ce n'est pas la République qui pleurera leur départ.

Voilà comment la majorité des braves gens de notre pays — je ne parle pas ici bien en-

tendu des sectaires ni des crapules — ne se sent pas mordue au cœur par l'injustice de la loi scélérate...

C'est l'utopie de tous les libéraux de se figurer que les hommes sont en général capables de se sacrifier pour la défense d'une liberté qui ne les intéresse pas personnellement par quelque côté. Ce n'est pas pour la liberté que l'on se fera tuer, mais c'est pour la conquête de *sa* liberté ; et voilà pourquoi les masses prolétariennes nous apparaissent admirables de dévouement, d'abnégation, de sacrifice lorsqu'elles se figurent conquérir pour elles-mêmes quelques nouvelles libertés économiques, tandis que, d'autre part, on laisse massacrer les Arméniens, écraser les Boers sans leur apporter un autre concours que celui d'une sympathie aussi éloquente que prudente.

Il en va de même pour les moines... Le malheur des temps a voulu que ceux-ci fussent, dans leur ensemble, comme des étrangers dans notre pays... Ils ne tiennent plus véritablement aux entrailles de la nation. Ils ne sont plus intimement mêlés à la vie nationale, vivante expression de l'idéal moral et religieux du

peuple tout entier. Leurs vertus, leur supériorité intellectuelle et morale elle-même, loin de les rapprocher toujours de la foule, en lui faisant désirer leurs services, risque parfois de les isoler encore dans une perfection incomprise et sans emploi... Les prodigalités des riches à leur égard leur ont souvent été plus funestes que les pires animosités de leurs ennemis. Sans réfléchir à l'emploi charitable et désintéressé qu'ils faisaient de ces biens qui ne passaient à travers leurs mains, toujours volontairement pauvres, que pour adoucir les misères de leurs compagnons d'infortune, involontaires ceux-là, on n'a retenu que leurs relations avec les puissants, et on les a considérés comme faisant partie de la *clientèle* des riches. Ceux que leur propre misère irritait jusqu'à la révolte ont regardé avec malédiction ces étranges pauvres, toujours soumis, dociles, respectueux, ne comprenant rien à une abnégation dont le sens leur échappait absolument; ils n'ont voulu voir dans ces mendiants courbés que des hypocrites, gorgés d'or, et, sous de faux haillons, travaillant pour le compte des riches à consolider sournoise-

ment la séculaire oppression dont le peuple demeure l'éternelle victime.

Le mal, répétons-le, n'est donc pas tant dans la loi déplorable qui frappe des innocents que dans l'état plus lamentable encore d'un pays qui rend possible le vote et l'exécution de semblables lois... : car, en vérité, je ne vois guère une autre catégorie de citoyens, pas même les juifs, contre qui on eût pu essayer de perpétrer un semblable attentat à cette égalité de tous les citoyens — qui est encore un des sentiments les plus profonds de l'âme contemporaine, — sans que la France tout entière se fût soulevée dans une indomptable poussée de révolte et de dégoût!

... Plaisante idée que de se figurer le devoir accompli, lorsqu'on a dénoncé les lois sectaires et protesté contre leur indigne violence!

Nous autres, jeunes catholiques de France, nous sentons que ce n'est pas avec des regrets et des vœux que l'on sauvera le pays, mais bien avec l'action virile et résolue. C'est l'opinion publique qu'il nous faut conquérir; c'est l'âme du peuple que nous devons délivrer. L'œuvre d'affranchissement intellectuel et mo-

ral que nous poursuivons est tellement primordiale, que nous ne devons jamais nous lasser de prêcher partout la croisade moderne de l'éducation démocratique.

Si les jeunes catholiques de France le veulent, s'ils ont assez de spontanéité pour se mettre d'eux-mêmes en route, sans attendre toujours un signal qui les dispenserait de toute initiative, s'ils gardent cependant l'esprit chrétien de renoncement et le sens de la discipline, ils sont assez nombreux, assez indispensables aux exigences du temps présent, pour être non plus, comme le furent trop de leurs devanciers, un débri, un souvenir, une ruine, mais bien vraiment une force vivante, la seule force capable de faire germer l'avenir.

Alors, il faudra bien qu'on laisse revenir nos moines. Leur place sera d'elle-même toute prête au foyer national. On sèmera des fleurs sur leurs pas et les vieilles maisons, soudain rajeunies, chanteront, quand, de nouveau, ils en franchiront le seuil.

... Non, nous ne voulons pas qu'un habile légiste, les guidant par la main à travers les dédales obscurs des décrets et des lois, les fasse

rentrer la nuit et les cache en silence loin des foules hostiles !... Nous ne vculons pas que, de guerre lasse, les partis politiques, achetant un peu de repos par d'adroites concessions, fassent d'une demi-liberté qu'on leur rendrait, un piège honteux ou un triste marché, devant la France indifférente... Nous réclamons pour eux, les proscrits d'aujourd'hui, la route triomphale, où l'amour du peuple les poussera jusqu'au cœur du pays... Nous les voulons, comme dans les grands âges anciens, moines populaires, aimés du peuple et choisis par lui pour soulever le monde, par leurs jeûnes, leurs veilles et leurs prières, vers plus de justice et plus de bonté! Nous les voulons modernes, portant dans leur âme l'avenir qui s'élabore, et proclamés par tous ouvriers privilégiés, familiers de Dieu, terribles aux puissants, doux aux petits et aux humbles.

Et vous qui nous quittez, Pères très purs, amis très saints, vous qui de longtemps peut-être ne verrez plus la France, mais qui ne saurez jamais l'oublier, priez que le Seigneur tout-puissant mette dans nos cœurs trop faibles assez de force invincible pour que, robustes

laboureurs, nous sachions défricher et assainir le sol pestilentiel et embroussaillé de notre démocratie : et sans que plus jamais les ronces méchantes et jalouses puissent l'étouffer, la terre féconde de France montrera fièrement au monde l'ample et divine moisson de ses moines héroïques.

V

LE CORPS A CORPS

Si j'étais anticlérical, je ferais une propagande acharnée contre le monopole universitaire. Le respect de la liberté de conscience, le souci de la dignité de l'Université d'Etat dont je n'aimerais pas à avouer de gaieté de cœur la lamentable faillite en réclamant pour elle la sauvegarde humiliante d'un monopole, n'inspireraient pas seuls ma généreuse ardeur ; je crois que je sentirais confusément tout le danger que les politiciens sectaires risquent de faire courir ainsi à l'*idée laïque*.

Ce qui a fait et fait encore la faiblesse des catholiques français, c'est qu'on est presque parvenu à les réléguer et à les maintenir

en dehors de la circulation de la vie nationale. Certains se sont aisément pliés à ces dures exigences d'adversaires au pouvoir et n'ont réclamé que le droit d'ignorer leurs contradicteurs, heureux de s'abriter dans la retraite tutélaire d'oasis impénétrables où ne parvenait pas le vent du large, tout chargé de tempêtes. Ils n'ont pas craint d'acheter cette trompeuse sécurité au prix de toutes les abdications civiques. C'est à la faveur de cette sorte d'émigration à l'intérieur qu'a pu se développer rapidement et sûrement le mouvement d'anticléricalisme qui a permis à une minorité active, opiniâtre, avide et pratique, d'asseoir sa domination sur tout le pays...

Et voici justement que les vainqueurs renonceraient à l'utile tactique, qu'ils se laisseraient griser par la fumée des premières conquêtes, qu'ils remettraient eux-mêmes aux vaincus des armes pour la revanche !

Supprimer la liberté d'enseignement, mais n'est-ce donc pas justement combler le fossé qui sépare la jeunesse catholique de la jeunesse laïque, et, si l'on n'a pas l'amusante prétention d'espérer que le vote d'une loi détruira, comme

en un clin d'œil, tout esprit chrétien, introduire dans le corps même de l'Université laïque d'inévitables *germes de cléricalisme* ?

C'est ici, en effet, que les farouches ennemis de la religion vont se prendre dans leurs propres pièges et se déchirer de leurs propres mains. L'unité morale ne se décrète pas arbirairement : elle s'élabore lentement, patiemment. Une doctrine d'Etat ne s'impose pas : elle ne peut que se constater. A vouloir trop se hâter, on compromet l'œuvre commencée, on introduit dans les cadres artificiels d'une unité factice des ferments de révolte qui ne tarderont pas à tout faire éclater. Au reste, si la loi peut, en certains cas, être efficace pour maintenir l'unité morale, elle est toujours évidemment impuissante à la réaliser. Même au temps de l'unanimité catholique, l'Inquisition n'était faite que contre ceux qui s'essayaient à rompre cette unité et n'avait pas la stupide prétention d'être une arme de conquête. Nos modernes inquisiteurs en jugent, sans doute, autrement, mais leur mauvaise humeur impuissante les conduira peut-être à la ruine, en les poussant brutalement aux plus inintelligents excès.

Donc, après avoir mêlé le levain à la pâte en allant chercher dans les cloîtres les dévouements cachés qui parfois peut-être s'y consumaient, trop ignorants des besoins contemporains, pour les lancer dans la voie ardente de l'apostolat ; après avoir même pris soin de dépouiller ces apôtres modernes du costume qui aurait pu, en les singularisant, rendre moins aisée leur pénétration dans tous les milieux, ils veulent que dans chaque école, que dans chaque lycée d'Etat il y ait un intense foyer d'action catholique ;... car ils ne sont pas, sans doute, assez naïfs pour croire que toute une génération de jeunes Français va béatement adhérer à l'évangile laïc des pédagogues et, sans révolte, courber son cœur sous la férule du maître... Qu'ils se souviennent plutôt que le monopole impérial de l'enseignement a abouti à la République et que plusieurs parmi les plus notables de ceux qui préparent les lois liberticides, sont justement d'illustres produits des collèges congréganistes !... Qu'ils songent que le passage obligatoire à la caserne a peut-être été plus utile que nuisible à la formation et à la popularité du jeune clergé !

Oh ! quels passionnants champs de bataille vont devenir nos lycées et que nos amis y seront à l'aise pour lutter vigoureusement avec toute la fougue de leur jeunesse indomptée contre l'esprit administratif et les dogmes officiels de l'Etat laïc !... Ils porteront dans leur sang toutes les révoltes d'une génération opprimée ; ils acquerront, dès l'enfance, au contact des adversaires, le sens des opportunités, le goût de la conquête ; ils n'auront plus même à vaincre le respect humain, si leur foi apparaît comme un délit de pensée libre dont on est fier et qui donne presque du panache... Ils apprendront la religion dans les groupes d'études ; ils appelleront, les jours de sortie, dans leurs réunions clandestines, des prêtres qui leur parleront du Christ ; et le matin, de bonne heure, ils feront acte de glorieuse et fière liberté, en allant communier dans quelque église : ce sera le saint défi de leur cœur à l'odieuse oppression qui, loin de déprimer leur vigueur, tendra leur jeune énergie.

— Oui, dira-t-on, la persécution trempera le courage d'une élite ; mais la masse ?... — Je le sais, le prix d'une seule âme est tel que nous

n'avons pas le droit d'abandonner les faibles, les anémiés, ceux qui ont moralement besoin d'une atmosphère de serre chaude pour ne pas périr : aussi bien, d'ailleurs, n'est-ce pas nous qui aurions jamais l'horrible courage de proposer ni de favoriser les mesures odieuses qui se préparent. Tout de même, comment dire qu'il ne nous est pas permis d'observer, de prévoir, d'affirmer aussi qu'au point de vue particulier de la conquête, les malingres et les traînards ne sont que des obstacles qui entravent la marche en avant ? Les pays ont toujours été conduits par une minorité ; il suffit qu'elle soit active, bien entraînée, opportune et que la victoire soit pour elle une nécessité d'existence... Et puis, n'est-on pas tenté à certaines heures de trouver, parmi les sombres présages que le temps présent ne nous ménage pas, une consolation dans cette espérance que la haine des sectaires servira au moins à tuer la vieille et indolente routine religieuse, injurieuse au Christ ; que nous ne connaîtrons plus ces confessions et ces communions d'une régularité de commande, si tièdes qu'on se demande si elles n'en deviennent pas presque sacrilè-

ges?... Le fouet de la persécution est comme la discipline mystique dont Dieu permet que les peuples soient frappés, quand il veut leur rendre leur vigueur.

Donc, nous n'avons pas peur de ce qu'ils préparent dans les enceintes closes de leurs parlements. Nous souffrons parce qu'en étouffant ainsi toute liberté, avec les nœuds coulants de leur égoïste politique de parti, ils déshonorent la République et discréditent la démocratie ; nous sentons qu'ils méconnaissent ce qu'est la France et n'ont ni le tact ni le désintéressement, ni l'intelligence de gouverner un pays dont ils ignorent les traditions et les besoins profonds. La douleur de la France est notre douleur ...; mais, en vérité, nous ne craignons pas qu'ils arrivent à tuer le catholicisme dans notre patrie.

Ils ne savent pas s'y prendre : au reste, puisque le problème est posé maintenant, je ne vois pas trop comment nous pourrions ne pas avoir la victoire.

L'indifférentisme religieux, voilà le terrible ennemi. Ils le combattent, ils l'écrasent. Comment nier que même, dans leur rage impie,

ils ne soient, en quelque façon, des auxiliaires pour nous ? Notre infériorité, c'est qu'on ne sait ni qui nous sommes, ni ce que nous voulons. Un lourd rideau de parti-pris, de préjugés nous sépare de la masse du pays... Et voilà que les sectaires s'impatientent d'être toujours séparés de nous par ce voile qui les empêche de nous injurier et de nous molester à leur guise. Ils ne songent pas qu'en le déchirant de leurs propres mains, ils vont détruire, du même coup, les chimères et les calomnies qui sauvegardaient seules leur puissance de ténèbres et, en permettant à la vérité de pénétrer jusqu'au peuple, consommer leur propre ruine.

Ou notre religion est fausse, et il est évident qu'il n'y a plus pour nous ni intérêt, ni honneur à la faire connaître ; ou elle est vraie, éternelle, universelle, faite pour tous les cœurs, capable de satisfaire à toute aspiration légitime, et mieux elle sera connue, plus la vie qu'elle inspire sera mêlée à la vie nationale, plus sa pensée entrera en conflit avec les autres pensées du siècle, plus aussi elle progressera, rayonnera partout, conquerra tout autour d'elle...

Ce qu'il nous faut, c'est le corps à corps des doctrines. Nous avons confiance en la vérité. Rien ne fera ni que nous ayons tort, ni que nous ayons peur.

Peut-être Dieu veut-il, dans sa mystérieuse miséricorde et comme pour abaisser notre orgueil, que les impies dont la haine est à courte vue fassent plus que les honnêtes gens à l'indignation inféconde pour préparer la sainte revanche de la justice et de l'amour... Que sont nos desseins infirmes en face de ceux du Maître qui noue et dénoue les destinées des siècles ?... Au moins savons-nous qu'il a réclamé pour l'œuvre du salut le concours de notre effort humain, que nous devons pousser le monde vers lui, que notre tâche virile, c'est de penser et de vivre la vérité... Et après tout, ni la violence brutale, ni celle plus hypocrite des lois ne peuvent rien pour changer une âme : cela est d'un autre ordre... Quoi qu'ils fassent, nous avons donc le droit d'avoir confiance, le devoir d'espérer.

VI

LOGIQUE

Le découragement de plusieurs nous étonne, nous scandalise.

— Jamais, disent-ils, l'anticléricalisme ne s'est montré si arrogant ni si haineux. Jamais le gouvernement n'a paru plus asservi aux sectes jacobines. A Marseille, un secrétaire de préfecture, présidant officiellement une distribution des prix de lycée, déclarait ouvertement, au nom de la République, la guerre au catholicisme. A Paris, hier encore, le président du Conseil s'entendait avec les organisateurs d'une manifestation dont le but avoué était, bien plutôt que de porter des couronnes au pied d'une statue, d'insulter odieusement les

croyances d'une portion, au moins très notable, de nos concitoyens... Qui donc sera assez fort pour endiguer ce flot scandaleux d'impiété qui menace d'engloutir toutes nos libertés?... Et comment pourrions-nous encore avoir raisonnablement le courage d'espérer?

— Sans doute, nous sentons l'angoisse de l'heure présente; mais nous comprenons aussi que si le terrain de la lutte change sous nos yeux, que si les problèmes religieux se posent violemment devant la conscience nationale à cause même des attaques dirigées contre l'Eglise, nous devons nous en réjouir. Le vieux libéralisme opportuniste a fait son temps : c'était une position éminemment instable de l'esprit humain, une transition qui ne devait être que de courte durée.

Au fond, nos adversaires ont raison : la question religieuse domine toutes les autres. C'est en vain que pour arriver à une entente de surface et faite d'abdication, on a essayé de prétendre que la religion était affaire individuelle, que le premier devoir de tout gouvernement était de l'ignorer : on se figurait, en la

reléguant ainsi dans l'intimité close des âmes, qu'elle y demeurerait enfouie et perdrait à tout jamais la gênante prétention de faire de nouvelles incursions dans la vie sociale des nations... Et voilà que justement dans les milieux mêmes les plus violemment hostiles à la vieille Eglise, parmi les libres penseurs, les athées, les révolutionnaires, s'est éveillé comme un inconscient et tyrannique besoin religieux : on a rêvé d'une doctrine qui ne fût plus seulement un vague opportunisme politique, mais qui répondît à tous les besoins, à toutes les aspirations humaines, qui s'emparât de l'âme entière ; et comme la nouvelle religion, malgré l'éloquence enflammée de quelques-uns de ses prophètes et le dévouement brûlant de certains de ses apôtres, n'offrait rien encore d'assez consistant, d'assez solide, d'assez accessible aux masses populaires, on voulut, avant tout, attaquer la plus grande force religieuse du monde et c'est contre l'Eglise catholique qu'on engagea la bataille, affirmant que là était l'obstacle qu'il fallait abattre. N'était-ce pas faire éclater ouvertement qu'il s'agissait d'un débat religieux et qu'après tout la question la plus grave, la

plus indispensable à résoudre, la plus angoissante, la plus nécessaire, c'était la question religieuse ?

Aussi bien est-ce là justement ce que l'Eglise ne s'est jamais lassée d'affirmer, malgré les résistances, les faiblesses, les indifférences des hommes. Et que le problème tende à être de plus en plus nettement aperçu et de plus en plus exactement posé du côté même de nos adversaires, c'est, à n'en point douter, une bonne fortune dont nous ne saurions ne pas nous féliciter.

Du reste, comment douter de l'évidente supériorité du catholicisme s'il vient à entrer en lutte avec toutes ces pseudo-religions imprécises et impuissantes, et que les hommes créent selon les besoins passagers d'une époque et les nécessités contingentes d'un parti. Bien loin de repousser un semblable combat nous le réclamons, au contraire, avec la certitude de la victoire. L'histoire même du monde a toujours montré que le catholicisme, dont l'idée et la force religieuse pouvaient parfois paraître affaiblies en certains temps et en certains pays, alors que les intérêts, les passions et les vices

des hommes le défiguraient et le rabaissaient à n'être plus qu'un instrument de pouvoir temporel, reprenait toute sa vigueur naturelle et sa divine fécondité, aussitôt qu'il était attaqué dans sa morale éternelle et dans l'intimité même de son essence religieuse.

C'est donc avec confiance que nous assistons à la débâcle du vieux libéralisme et aux essais maladroits, à la fois gauches et violents, des fondateurs de la religion nouvelle de l'humanité, qui, jusqu'à présent, n'ont encore rien proposé de positif, mais se sont limités à un travail aveugle de destruction imbécile.

Comment cette faiblesse, cette imbécillité de leur tentative ne nous apparaîtrait-elle pas comme évidente, s'ils ont résolu d'entrer en lutte avec une force éternelle et toujours vivante qui, pénétrant l'humanité, lui donne claire conscience d'elle-même, la soutient, la réconforte, l'élève et la sanctifie? Les violences de l'athéisme — officiel ou non — ne peuvent rien contre les réalités positives du catholicisme. Sur le terrain religieux nous serons toujours vainqueurs.

Si les catholiques de France, depuis tant

d'années, semblent être voués aux défaites inévitables, c'est justement parce que la tactique de leurs adversaires a longtemps été d'ignorer, au moins en apparence, le débat religieux, de consacrer tous ses efforts à la satisfaction des besoins ou des caprices de la démocratie naissante et de profiter habilement du malentendu qui enchaîne la clientèle catholique à un passé politique dont on ne veut plus et dont le souvenir même paraît odieux. On avouera que la situation n'est plus la même aujourd'hui. Les vainqueurs, enhardis par leurs succès, esclaves des violents maladroits auxquels ils ont servi à frayer la voie, ont commencé à jeter le masque d'une trompeuse et impossible neutralité. De son côté, l'Eglise, par la voix du glorieux pape Léon XIII, a répété une fois de plus son enseignement séculaire que les intérêts de plusieurs semblaient obscurcir : elle a redit que, dominant tous les partis, elle était *catholique* dans le temps et dans l'espace, assez compréhensive pour répondre aux besoins de tous les siècles, assez forte pour discipliner toutes les sociétés, assez féconde pour les vivifier, assez sainte pour les élever jusqu'à Dieu...

Et une nouvelle génération de catholiques qui porte en elle toutes les ardeurs de l'avenir qui s'élabore et qui est jeune de l'éternelle jeunesse de l'Eglise, a commencé déjà, sans se soucier des railleries ou des menaces, à se dévouer au siècle qui commence et à mettre au service de la démocratie les indispensables énergies de sa foi chrétienne.

Non certes, nous ne regrettons pas l'indifférentisme d'autrefois, et si les blasphèmes nous brûlent au cœur, nous nous consolons en songeant que l'inévitable bataille est engagée par nos adversaires sur un terrain tel que, pour peu que la France ait encore quelque ressort et quelque vitalité, il est nécessaire que nous ayons la victoire... Du reste, le Maître a dit : « Il faut que le scandale arrive. »

Laissons donc, à leur stérile désespoir, ceux qui ne rêvent que des faciles et éphémères succès de la politique quotidienne, et qui attendent le salut du pays de quelque combinaison que l'intérêt des partis n'aura faite que pour se hâter de la défaire aussitôt. Continuons l'œuvre commencée, avec confiance et sécurité.

Il ne se passe guère de jours où quelque événement ne nous confirme dans la nécessité de notre travail, dans l'opportunité de nos méthodes. Aussi n'avons-nous pas le droit de nous étonner si, malgré l'infirmité évidente de ses moyens d'action, l'esprit du *Sillon* a pu se développer en France avec une spontanéité qui nous surprend nous-mêmes.

C'est déjà pour le penseur une joie voluptueuse de l'esprit, que de voir les événements se dérouler selon les lois logiques que sa réflexion lui a permis de découvrir ; mais quelle ne doit pas être la passion sereine et forte de l'homme d'action qui s'élance vers un avenir que tout son cœur appelle et que sa raison lui découvre comme le terme même d'une évolution nécessaire !

Nous sommes sur le vrai terrain. Nous n'avons pas le droit de nous défier de la Cause. Elle est bonne et sûre. Aurons-nous le triste courage de la trahir par paresse d'agir et de nous dévouer ? C'est la seule question. Que chacun de nous y réponde.

VII

DISCIPLINE ET LIBERTÉ

Nos amis ont compris que la force du *Sillon* était dans la vie une et fraternelle de tous ceux qui se dévouent à l'œuvre commune. Ici, point de groupes fédérés, jaloux de leur autonomie, s'amusant aux jeux d'un parlementarisme tout au moins inutile lorsqu'il s'agit de conquérir, mais identité d'aspirations, de tendances, de direction et, par cela même, merveilleuse richesse et étonnante variété dans les multiples manifestations d'une vie pourtant toujours semblable à elle-même.

Comment aurions-nous, dès lors, l'arbitraire et déplaisante prétention de tout monopoliser? Nous laissons les individus comme les

groupes venir doucement à nous et nous quitter comme ils le veulent, quand ils le veulent ; ou, plus exactement, si l'âme du *Sillon* est en eux, s'ils pensent, s'ils sentent, s'ils aiment avec nous, s'ils jugent que rien n'est plus grand, plus profond, plus digne d'être aimé que la Cause que nous servons, s'ils acceptent volontairement cette admirable discipline de l'amour qui fait notre invincible cohésion, alors, ils sont de la grande famille du *Sillon*, ils sont nous-mêmes. Viennent-ils au contraire à se désaffectionner, à trouver le joug trop lourd, les exigences trop impérieuses, s'éloignent-ils de notre commune conception, sont-ils plus lents et plus indécis à faire route avec nous, aussitôt, ils se détachent du *Sillon* jusqu'à n'en plus faire partie et sans qu'il leur soit besoin de briser des résistances qui entendraient les retenir ou des liens qui voudraient les rattacher malgré eux.

L'extraordinaire développement des *Sillons de province* s'est fait selon ces règles et suivant cette harmonie. Comme par le passé, nous restons en relations avec tous les groupes qui trouvent quelque intérêt à réclamer notre con-

cours et à s'inspirer de notre esprit. Rien n'est moins dans notre intention que d'exiger d'eux qu'ils renoncent à un éclectisme que certaines circonstances locales peuvent leur faire juger nécessaire. Quels que soient les liens dans lesquels ils sont déjà engagés, le désir d'autonomie qui les domine, les susceptibilités qui les retardent, nous n'avons qu'à nous réjouir de ce qu'ils veulent bien regarder de notre côté avec sympathie et parfois même faire pendant un instant quelque peu du chemin avec nous... Loin de nous, certes, l'inutile et malfaisante pensée de les contraindre jamais, même par une pression toute morale, à s'unir plus intimement à nous qu'ils ne le désirent ou ne le jugent opportun. La liberté nous semble ici sacrée, condition nécessaire de la mystérieuse élaboration de cet avenir que nous rêvons tous... Seulement, lorsque des amis se rencontrent, qui trouvent dans le *Sillon* l'expression vivante de ce que souhaitent leurs cœurs, qui, depuis longtemps, parfois seuls, sans appuis, sans secours, faisaient dans l'intimité profonde de leur âme la route même que nous suivions, ah ! qu'on les laisse donc nous reconnaître et n'être plus qu'un avec nous

et se réconforter par l'affirmation de cette unité découverte et dire enfin *qu'ils sont du Sillon.*

Voilà seulement ce que nous réclamons. Est-il prétention plus simple, plus modeste, moins irritante pour qui que ce soit ? Dès lors, les conditions de vie des *Sillons de province* sont toutes déterminées : l'œuvre entreprise depuis plusieurs années déjà par nos amis pour toute la France, le travail de formation, l'effort de rayonnement seront précisés, continués avec une force mieux assurée, une pénétration plus intime par ces groupements locaux, tous animés de la même vie, choisissant leurs dirigeants par sélection plutôt que par élection, ne se développant pas par voie d'autorité, mais seulement par l'expansion même de la poussée interne qui les entraîne vers l'avenir.

Au reste, les idées et les méthodes sociales du *Sillon* se sont elles-mêmes formées et précisées au contact des réalités et par l'effort fraternel d'un labeur quotidien. Son organisation n'a pas été décidée *a priori,* mais s'est élaborée lentement et sûrement, sous l'action des nécessités et des besoins. Aussi bien le *Sillon* est-il avant tout un mouvement, c'est-à-dire

quelque chose qui progresse et qui marche.

Les formes de l'activité du *Sillon* changent : ce qui demeure, c'est son esprit, c'est son orientation toujours la même. Le *Sillon* n'est pas une œuvre fixée une fois pour toutes et immobile : c'est l'effort d'une génération.

Si cette libre tentative de jeunes démocrates français, désireux de réaliser dans leur pays l'organisation sociale qui leur paraît la meilleure et la plus opportuue, n'a évidemment nullement le droit de se placer au-dessus des discussions et des polémiques et de réclamer un patronage officiel de quelque autorité que ce soit, elle n'en a pas moins recueilli, parmi ceux à qui Dieu a donné mission de guider son Église, les encouragements les plus réconfortants et les sympathies les plus illustres.

Les jeunes hommes qui ont donné toute leur vie au *Sillon* et qui le dirigent affirment hautement, en effet, que leur démocratie réclame les forces sociales que le Christ est venu apporter au monde.

Ils sont catholiques, c'est-à-dire qu'ils affirment que le Christ est comme prolongé à travers les siècles par l'Église qu'il a fondée. Ils croient

aux dogmes que cette Église enseigne, professent sa morale, se soumettent à sa discipline. Ils savent et ils proclament qu'aucun but humain, qu'aucune préférence particulière ne doit jamais dominer les divines nécessités de la grande unité religieuse catholique. Ils se sont aussi rendu compte que rien n'est mieux fait pour respecter pleinement la sainte liberté des enfants de Dieu que la hiérarchie officielle de l'Église, qui, tenant ses pouvoirs mêmes de son divin fondateur et placée comme un flambeau devant les siècles qui passent, doit nécessairement se désintéresser des contingences humaines et accueillir tous ses enfants avec un cœur égal.

D'ailleurs, ne l'oublions pas, une seule chose importe, le don complet et sans réserve de nous-mêmes à Dieu qui vit et agit dans son Église. Qu'importe tout le reste : que les hommes nous louent, qu'ils nous blâment, qu'ils nous approuvent ou nous combattent, nous aident ou nous persécutent? *J'en ai la certitude*, affirme l'Apôtre, *ni la vie*, *ni les choses présentes*, *ni les choses futures*, *ni la violence*, *ni la hauteur*, *ni la profondeur*, *ni aucune créature au monde ne pourra*

nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

Nous avons confiance que nos amis, quoi qu'il arrive et d'où que viennent les défiances, les oppositions, les menaces, les railleries ou les violences, sauront demeurer toujours bienveillants, sans aigreur, supposant le bien, non le mal, indulgents à tous, doux, pacifiques. Alors, ils seront forts et auront quelque droit de ne pas désespérer de la victoire.

VIII

CE QUI NE MEURT PAS

Il est mort. Et comme sur les illustres tombes on voit souvent, cachée parmi l'éclat imposant des couronnes officielles, l'humilité de quelques pauvres fleurs, nous voulons aujourd'hui dire à celui qui n'est plus, au grand pape Léon XIII, que nous, enfants perdus dans la foule, nous le pleurons avec sincérité, parce que nous l'aimions.

... Saint-Pierre resplendissait; la foule frémissante acclamait le Pontife qui, si frêle et si blanc, — une âme seulement, — porté sur la sédia triomphale, passait en bénissant au-dessus de la mer humaine. J'avais treize ans à peine : des larmes dans les yeux, le cœur en feu, je le

voyais qui s'avançait, lorsque, tout d'un coup, je sentis sa main qui pressait la mienne... Oh! toute-puissante faiblesse du vieillard détrôné! et comme je compris qu'il nous demandait à nous, les jeunes, sans nom, sans éclat, sans puissance, mais riches seulement de tout l'avenir qui reposait en nous, de lui rendre un empire nouveau sans borne et sans frontière, non plus à la merci des politiques vains, fait de l'amour des peuples!

Et toujours la blanche vision vivait en moi, et je sentais bien que c'était *notre* pape, et que lui, le Saint-Père, ne raillait pas nos jeunes espérances et nous criait : « Continuez, il faut rendre les peuples à Jésus-Christ. »

Il me le dit un jour. Dans le recueillement pieux de son grand Vatican, m'embrassant comme un père, avec son long sourire, sa voix profonde et douce : « C'est bien, mon fils, vous avez bien parlé du pape. » Or, la veille, justement, j'avais, dans un congrès, raconté nos espoirs et répété ce que tous nos amis redisent : que la démocratie a besoin du Christ, qu'elle le pressent et le réclame sans le savoir, et que Léon XIII sera grand parce qu'il

a vu plus loin que son siècle et comme prophétisé l'avenir.

... Hélas ! nous avons perdu un ami, car ainsi que son Maître, il voulut bien aimer les plus petits ; et voilà qu'au *Sillon* c'est comme un deuil de famille que nous célébrons avec tendresse.

Au moins, cela nous console de découvrir mieux que jamais quelle place ce large esprit tenait dans notre vieux monde étroit, méchant et courbé, qui s'étonne pourtant et admire, en face de ce qui le domine de trop haut.

Quel souverain, fort de ses canons et de ses régiments, puissant en terres et en or, empereur ou tzar, avec qui le monde entier doit compter, eût, en quittant la vie, fait plus de bruit que ce doux vieillard obstiné et silencieux, presque centenaire, et que la mort ne vainquit que lentement, sans éclat, réclamant quinze jours pour user tout à fait ces forces d'agonisant ? Notre siècle a beau se vanter d'avoir oublié Dieu, c'est en vain qu'il blasphème, c'est en vain qu'il prétend ne compter qu'avec les puissances brutales ; il rêve toujours d'un pouvoir moral plus fort que la force ; même en

persécutant, il souffre de la cruelle nostalgie de ce qu'il veut détruire; son oubli n'est qu'un voile méchant dont il se couvre mal. Dans l'abandon, dans les larmes ou dans le sang, l'Église triomphe encore. Ils ne peuvent pas faire que ce pape qu'ils voudraient tant ignorer ne soit à leurs yeux mêmes plus grand qu'eux tous.

C'est qu'il ne gouvernait pas avec la myopie de nos hommes d'État, de nos politiciens rampants, celui qui savait bien son Église éternelle. Son œuvre fut féconde, et les pierres qu'il posa seront les fondements d'un édifice immense. Regardez ses conquêtes : la Belgique, secouant le joug des impies, fière de sa liberté et de sa foi; l'empereur allemand reniant les horreurs du vieux Kulturkampf et mendiant l'appui de Rome; le tzar souverain forcé de regarder jusqu'au fond du Vatican pour découvrir une puissance qu'il pût juger égale à sa toute-puissance; la lointaine Amérique, prouvant aux peuples que l'arbre catholique n'est jamais desséché, que la sève y féconde sans cesse de nouveaux rameaux... Mais la France qu'il aima, la France qu'il crut séduire pas les chastes

caresses de ses mains bénissantes, n'échappe-t-elle pas, douloureuse et cruelle, à ce triomphateur?... Oh ! que c'est mal comprendre les desseins de celui que l'Église eut pour chef. Lui-même, peut-être, pleura sur les longs égarements de notre nation, et se sentant vieux et las il devina qu'il ne la verrait pas guérir ; mais, il ne fut pas en somme, et malgré ses victoires dans le monde, un ouvrier de l'heure présente : laboureur désintéressé, ce vieillard vivait dans l'avenir ; il semait des moissons que d'autres récolteront. Si trop de catholiques français le comprirent mal, lui prêtant des desseins politiques, alors que, pontife universel, il rappelait l'éternelle doctrine de l'Église, et que le catholicisme domine et déborde tous les partis, ne pouvant se restreindre ni s'attacher à aucun ; s'ils furent encore plus lents à le suivre qu'à le comprendre, qui donc aurait le droit de prétendre que le remède proposé n'eût pas guéri, si seulement le malade ne l'eût pas négligé, et qui donc surtout oserait affirmer que notre génération n'a pas entendu la parole libératrice de Léon XIII et n'a pas commencé à marcher sur la route ouverte !

Aussi bien, ne pouvons-nous pas nous inquiéter et trembler, en proie aux incertitudes de l'avenir. Dans la tombe où l'on va bientôt déposer la fragile dépouille de Léon XIII, on n'enfermera pas la pensée de son règne. C'est que ni les infirmités humaines, ni les mesquines intrigues, ni les pressions des coteries ne dévieront la marche de l'Église de Dieu que l'Esprit conduit. Et nous, agenouillés dans notre humilité et forts dans notre foi, nous attendons, sûrs que le grand courant qui pousse la vie divine comme une eau fertilisante dans les champs des peuples et des démocraties ne sera pas arrêté. L'adieu reconnaissant et douloureux que nos cœurs envoient au pape aimé qui nous quitte va sans angoisse et sans appréhension. Nous savons bien que Léon XIII peut reposer en paix, enveloppé dans sa gloire calme comme dans un transparent linceul qui n'empêchera pas son regard de voir lever les moissons qu'il a semées.

Le pape est mort, mais le Christ vit.

IX

QUIÉTUDE

Nous n'avons mission ni de définir les dogmes ni de les enseigner aux peuples. Le Christ, en instituant son Église, et en faisant de Pierre son représentant authentique sur la terre, a organisé lui-même une hiérarchie que les hommes n'ont le droit ni de discuter ni de modifier à leur gré. Être catholique, ce n'est pas seulement croire certaines vérités, accepter certaines règles de conduite morale, c'est encore reconnaître une autorité religieuse, se soumettre à une discipline.

Dès lors, comment ne sentirions-nous pas que notre rôle ne saurait être en aucune façon de nous mêler aux débats théologiques et de

prendre parti dans des querelles qui doivent nous être étrangères? Nous croyons que le Christ n'a pas brisé en vain la pierre scellée de son sépulcre, et que, si son corps glorieux a quitté la troupe attristée de ses disciples, il ne nous a pourtant pas laissés orphelins; il vit toujours; ses prêtres le communiquent aux hommes; les sacrements qu'il a institués lui-même sont les moyens providentiels qui répandent et multiplient son action dans le monde. La vérité qu'il a enseignée, la morale qu'il a prêchée ne sont pas laissées à la merci des disputes vaines : elles ont des gardiens officiels. Nous n'avons pas le droit de dire que nous fabriquons la vérité religieuse au gré de nos besoins et de nos rêves individuels; le Christ n'est pas le nom divin dont nous parons l'idéal intérieur et chéri qui hante mystérieusement nos cœurs; c'est une réalité distincte de nous, antérieure et supérieure à nous; sans doute, le Christ veut s'emparer de nos âmes et nous pouvons dire avec l'Apôtre que nous voulons être des Christs; mais enfin ce n'est pas nous qui élaborons lentement le Christ par un travail intérieur de vertu et de dévouement naturels :

c'est le Christ qui nous a faits, c'est lui qui nous a rachetés, c'est lui qui nous a donné son Église infaillible, interprète de sa parole, distributrice de sa vie.

Si tel est le rôle de l'Église enseignante, quelle sera donc notre tâche, à nous, fils soumis et amoureusement respectueux de la hiérarchie catholique, et quelle sera pour nous cette liberté des enfants de Dieu dont la suave promesse remplit d'allégresse les pages de nos Evangiles?... C'est que, si la religion nous est *enseignée*, nous avons le devoir de la pratiquer *en esprit et en vérité*. Dieu ne saurait se contenter de la soumission extérieure : il veut l'adoration libre et volontaire : « Ce ne sont pas ceux qui crient : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le Royaume, mais ceux qui font la volonté du Père. » Faire la volonté du Père, telle est l'œuvre sublime, nécessaire, évidente, œuvre qui réunit dans un labeur commun et comme dans une égalité divine ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ceux qui enseignent et ceux qui écoutent... Partout, parmi les plus humiliés, les plus méprisés du monde, l'Eglise a découvert les témoins authentiques des ver-

tus du christianisme dont elle a fait ses saints, les montrant au monde comme ces bons fruits dont le Christ a dit que c'est à eux qu'on doit juger de l'arbre.

Nos amis puissent-ils donc comprendre qu'ils ne doivent pas garder pour eux tous seuls la force que le catholicisme a mise dans leur âme et que, si la société contemporaine, torturée de doutes et d'angoisses, est sans cesse ballottée entre les folles espérances et les cruelles déceptions, c'est peut-être parce que nous n'avons pas fait tout notre devoir, substituant dans nos cœurs rétrécis l'idéal trop étroit d'une perfection et d'un bonheur individuels à cette brûlante passion catholique nécessairement conquérante qui faisait crier à l'Apôtre, ivre de charité : « Puissé-je être anathème pour le salut de mes frères ! »

Notre devoir est donc d'utiliser les vertus sociales du catholicisme en vue du bien commun ; ce n'est pas seulement une méthode d'apostolat qui s'impose à nous parce qu'elle est entre toutes efficace et opportune, c'est encore une obligation où nous nous trouvons, comme citoyens, de travailler au salut public

avec toutes les énergies qui sont en nous et par conséquent avec la plus profonde et la plus solide de toutes, c'est-à-dire justement avec celle que la foi du Christ a déposée dans nos cœurs.

Et voilà notre terrain d'action nettement délimité. Impossible que les non croyants, pour peu qu'ils soient sincères, nous refusent ce droit de nous dévouer à la chose publique et de recourir pour cela à tous les adjuvants moraux et religieux que nous jugerons nécessaires. Et comment, d'autre part, l'autorité religieuse ne se réjouirait-elle pas de nous voir dépenser toute notre ardeur à mener à bonne fin des entreprises utiles et fécondes, capables d'améliorer la situation matérielle et morale de nos concitoyens tout en étant aux yeux mêmes de ceux-ci un évident témoignage de l'excellence d'une religion, inspiratrice d'une telle et si bienfaisante activité?

Au reste, n'est-ce pas là la véritable tradition catholique? l'Église n'a-t-elle pas toujours commencé par courber les peuples sous le poids de ses bienfaits sociaux avant de les éclairer par la lumière de ses doctrines?...Et nous,

venus si tard, petits et faibles sans doute, mais riches des trésors d'expérience et de sainteté accumulés par tant de siècles de catholicisme, comment aurions-nous la stupide folie de songer à être des *novateurs* ! Nous savons bien, au *Sillon,* que notre force c'est justement de n'avoir rien inventé, de n'avoir imposé aucun cachet de vaine et personnelle originalité au grand effort séculaire qui enracine l'Église divine dans les sociétés variables et changeantes, fixées seulement par cette force éternelle qui ramène tout ce qui passe à son unité nécessaire.

Sans doute, nous avons dû, puisque telle était notre tâche, nous limitant à un point de l'espace et de la durée, nous efforcer de trouver l'application opportune de ces principes supérieurs dont l'Église universelle a la garde et qu'elle rappelle au monde par la voix de ses Pontifes. Notre activité, que de multiples contingences viennent déterminer et que les aspirations mêmes que nous devons à notre pays et à notre époque ont su préciser, a ainsi essayé d'illustrer l'éternel enseignement d'une Église que certains de ses adversaires accusent de savoir se

renouveler opportunément parce que seulement, étant toujours jeune et participant à la plénitude même de Dieu, il faut bien qu'elle devance toujours ceux que l'avenir attire et qu'elle les précède dans chaque voie juste où ils s'engagent.

Est-il, en vérité, position plus franche et plus loyale que la nôtre ? Et comment nous laisserions-nous toucher par cette inquiétude, cette impatience de la discipline, cette curiosité malsaine de nouveautés dangereuses, symptômes douloureux d'un courage qui se détend et d'une énergie qui s'épuise ? Ne savons-nous pas que le Maître nous a laissé sa paix, et que s'il nous a prédit les souffrances et que certains même nous persécuteraient, croyant être agréables à Dieu, il a prié aussi pour que nous nous aimions les uns les autres, pour que nous soyons consommés dans l'unité.

Pourrions-nous, d'ailleurs, ne pas avoir confiance, alors que partout nous sentons ces mystérieuses et divines prévenances de notre Christ qui prépare lui-même les esprits et les cœurs, oriente les désirs, échauffe les amitiés, de telle sorte qu'une fois les méchantes conventions

brisées, le honteux respect humain détruit et les passions mauvaises humiliées, il n'est rien de plus doux, de plus aisé, de plus expédient que de se laisser faire par lui tout seul... Oui, dans les calmes retraites de nos vieux collèges qui gardent leur recueillement alors même que les haines sectaires sont à la veille de les étouffer, dans l'ombre paisible de nos pieux séminaires, comme dans le bruit des ateliers où l'on blasphème ou dans la monotonie lassante et ennuyée des bureaux ou des comptoirs, partout, elles s'ouvrent à la lumière, elles s'embrasent à la chaleur de sa charité, ces âmes ardentes et pures qui ne peuvent se contenter d'une médiocrité sans enthousiasme et sans joie et pour qui la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue si elle n'était tout d'abord offerte entière à ce qui l'explique, l'éclaire, la domine, la remplit, l'absorbe, à Dieu qui veut que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ne nous troublons donc pas. Ne nous irritons pas des obstacles que nous pourrions rencontrer sur notre route. Quand la douleur viendra, sachons l'accueillir comme une amie que nous attendions. Si les bons eux-mêmes nous mé-

connaissent ou nous calomnient, ne faiblissons pas, mais sachons reconnaître que s'ils nous reprennent injustement, en bien d'autres cas peut-être nous avons reçu des louanges que nous ne méritions guère... « Soyez forts et courageux, nous disait il y a quelques mois le pape Pie X avec une affectueuse et paternelle bonté... Que les contradictions ne vous arrêtent pas ! » Fidèlement, nous voulons suivre ce conseil. L'*amitié du Sillon* est bonne et forte : les railleries ne l'entameront pas, les violences ne sauraient la briser. Loin des contentions et des disputes, nous efforçant de ne pas supposer le mal, ignorants des intrigues, nous ferons simplement notre journée, le cœur brûlant d'amour. Notre faiblesse ne nous fera ni inquiets, ni troublés : nous ne serons pas méprisés du Père de famille, lui qui voulut donner le salaire entier, même aux ouvriers de la dernière heure.

X

LA LIBRE ROUTE[1]

La force véritable est douce ; elle ne connaît ni emportement ni impatience ; elle a confiance en la sécurité de ses propres desseins ; elle ne s'aigrit ni ne s'irrite, et rien ne lui résiste. L'Église de Dieu spoliée, persécutée, raillée, flagellée de haine ou de mépris, est la plus grande force morale du monde.

Tandis que Rome nous enveloppe comme d'une atmosphère d'éternité et que le haut Vatican nous paraît dominer de sa sereine quiétude la violence des conflits humains et l'horreur des mauvaises passions déchaînées, sachons au moins écouter la voix qui parle au

1. Écrit à Rome, lors du pèlerinage du *Sillon*.

troupeau fidèle et les augustes enseignements qui veulent pénétrer jusqu'au fond des cœurs.

Nous avons senti quelle est la force de Rome et que bien des équivoques, de fausses accusations qui enténèbrent les bas-fonds où se préparent et se dénouent de faibles et inutiles intrigues ne peuvent s'élever jusqu'aux sereines hauteurs du Vatican, comme ces nuages trop lourds qui rampent sur le flanc des montagnes mais qui, avant d'atteindre les purs sommets, sont crevés par les orages ou absorbés par le soleil.

Nous avons pu parler avec un filial abandon et pourquoi, s'il est vrai que le pape n'est pas seulement le chef visible de la religion que nous professons, mais aussi le père aimant qui représente ici-bas notre Christ éternel, pourquoi n'aurions-nous pas tout dit avec cette naïve hardiesse dont l'amour véritable a seul le secret ? C'est ce que nous avons fait et comment pourrions-nous encore regretter les froissements et les blessures dont Dieu n'a pas voulu que nous soyons toujours préservés, puisque le Maître a pris soin de nous réconforter de si divine façon en nous prodiguant à

Rome, au cœur même de l'Église universelle les consolations et les encouragements ?

L'unité catholique n'est pas une étroite et inféconde uniformité : elle respecte les autonomies légitimes et n'impose pas à tous l'emploi des mêmes armes. Tandis que certains nous faisaient âprement reproche de développer dans l'action des méthodes qui nous étaient particulières et au succès desquelles nous avions foi, tandis qu'ils réclamaient une organisation unique groupant, sous une même direction, tous les efforts des catholiques de quelque nature qu'ils puissent être, le pape a répondu lui-même à ces accusations avec une souveraine netteté :

« Ne craignez pas si vous êtes encore peu nombreux. Restez fidèles à votre bannière, et la promesse de l'Évangile s'accomplira en vous et vous règnerez... Ne vous laissez pas décourager si tous ceux qui professent les mêmes principes catholiques ne s'unissent pas toujours avec vous dans l'emploi des méthodes qui visent un but commun à tous et que tous désirent atteindre [1]. »

1. Discours de S. S. le pape Pie X aux jeunes gens du

Rome n'entend pas faire artificiellement une arbitraire unité sur le terrain réservé aux libres initiatives ; elle ne songe pas à imposer un chef ni à donner un inadmissible monopole à qui que ce soit : sa sagesse est trop clairvoyante, trop profond son respect des mystérieuses nécessités de la vie des peuples qui s'élabore dans les intimes profondeurs des générations qui se lèvent.

Rien ne nous dispensera de l'effort laborieux, parfois douloureux et pourtant nécessaire, et qui seul réalisera l'unité, non de l'extérieur et par voie d'autorité, mais de l'intérieur même, par l'évidence des services rendus, l'éclat des victoires remportées et l'unanimité morale peu à peu conquise.

Sans doute, une coalition de toutes les forces honnêtes demeure nécessaire pour la lutte politique. Mais qu'il n'y ait de travail vraiment profond qu'en dehors de cette concentration que la guerre liberticide des jacobins sectaires a toutefois rendue nécessaire, tout en demeurant insuffisante à préparer l'avenir, c'est

Sillon dans l'audience du 11 septembre 1904. (*Traduction officielle du Vatican.*)

ce qu'on nous a dit formellement à Rome, avec une saisissante netteté d'affirmation.

Nos camarades du *Sillon* ont été reçus en audience générale par le pape. Puissent-ils par leur présence avoir consolé l'âme du Pontife! La France officielle a retiré du Vatican son ambassadeur, la France de demain, la jeune démocratie qui a l'avenir devant elle a envoyé les siens au pape.

... Et comme le Pontife souverain sut accueillir avec douceur et tendresse ces pauvres petits démocrates du *Sillon*, brisant pour eux les exigences protocolaires du Vatican, serrant contre son cœur la gerbe de blé de France nouée du symbolique ruban rouge, baisant les plis du drapeau tricolore, félicitant les Jeunes Gardes reçus à Saint-Joachim, la veille même, et réclamant sa place dans l'amitié du *Sillon* : « Laissez-nous vous dire que nous vous aimons et que désormais chacun de vous pourra nous considérer non pas seulement comme un père, mais comme un ami[1]. »

De telles prévenances ne doivent-elles pas

1. *Ibid.*

nous encourager dans la lutte? Montrons donc au pape qu'il a eu raison d'accepter avec amour l'effort de cette jeune génération qui a une invincible foi dans l'avenir de la démocratie en France.

De même qu'après les longs et cruels bouleversements qui écrasèrent la puissance séculaire du vieux monde romain, l'Église christianisa et disciplina les forces vierges que les barbares du Nord jetèrent à la conquête de l'Empire démembré, de même la société nouvelle qui doit sortir des angoisses et des déchirements de l'heure présente trouvera son harmonie et son équilibre définitif, sa vigueur et sa sainteté dans les embrassements de son Christ retrouvé.

Le pape ne peut que répéter la parole du Christ : « C'est au fruit qu'on juge de l'arbre... » Non certes, nous n'avons jamais eu la prétention ridicule et injustifiée de « solliciter une préférence exclusive pour les méthodes propres du *Sillon* ». Ni l'Église ne pouvait nous l'accorder, ni nous n'avions même intérêt à la désirer. C'est dans le libre consentement du peuple que la république démocratique doit

trouver sa stabilité et sa force de conquête; mais si nous en faisons comme un vase d'élection, plein de ces vertus naturelles nécessaires au développement des nations et de ces grâces divines que Dieu ne refuse jamais aux peuples qui lèvent vers lui leurs yeux et leur cœur, nous pouvons être sûrs qu'avec amour et reconnaissance le pape, comme il fit autrefois aux rois très chrétiens, oindra de l'huile sainte la démocratie triomphante, puisque déjà, dans le chaos et le désarroi de l'heure présente, il n'a pas craint de sourire à nos jeunes espérances et de saluer nos rêves. « Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son Royaume[1]. »

Que nos amis surtout sachent bien que ce n'est pas avec des paroles seulement mais avec des actes qu'il convient de se montrer reconnaissants. Une tâche virile s'impose à eux : pénétrer les masses populaires; comprendre, purifier, élever, réaliser et discipliner les aspirations de la démocratie par la force même de l'éternel christianisme. Ils sont jeunes. Ils sont

1. *Ibid.*

libres. Un passé de déceptions et de défaites ne pèse pas sur leurs épaules. Ils parlent la langue que comprend le peuple de France; les sectaires eux-mêmes souvent reconnaissent qu'ils sont loyaux et généreux. Rome sourit à leur ardeur, à leurs chaudes espérances...

Ils n'ont pas de mérite à croire en l'avenir, puisque déjà l'avenir vit en eux; mais qu'ils seraient coupables s'ils s'arrêtaient, au milieu du chemin, lassés et vieillis, préférant les douceurs d'un lâche repos aux âpres voluptés du combat!

Donc la route s'ouvre libre devant nous. Nous rentrerons en France avec tant de clarté dans l'esprit et de certitude au cœur que nulle parole ne saura nous apporter ni trouble ni inquiétude. Savoir exactement où l'on va et par quelle route, c'est être déjà sûr d'atteindre le but, s'il est une force divine jamais refusée et si « nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie ».

D'un geste sûr et doux, le pape lui-même a écarté les entraves dont plusieurs avaient conçu le dessein d'encombrer notre départ. Nous connaissons le but. Nous savons quel chemin y

mène. Le vaste champ de bataille de la démocratie que nous voulons fonder enfin dans la justice et dans l'amour, en la conquérant au Christ, s'offre tout entier à notre jeune ardeur... En vérité, que pourrions-nous demander davantage? Ni les épreuves ne nous rebuteront, ni les responsabilités ne nous pèseront.

A l'œuvre donc! Depuis bien des années déjà les catholiques de France travaillent et souffrent et rachètent par leurs vertus et leurs immolations les fautes ou les erreurs d'autrefois. N'est-il pas dans le plan divin que l'on récolte là où d'autres ont semé? Et pourquoi, malgré notre faiblesse et notre infirmité, l'effort de notre génération ne serait-il pas cet effort libérateur qui doit mener jusqu'au Christ la démocratie française?

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

FRATERNELLEMENT

DEUXIÈME PARTIE

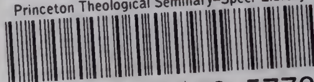
DÉMOCRATIE

TROISIÈME PARTIE

HIER ET DEMAIN

FIN

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY


JC423 .S22
L'esprit democratique...
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00076 5778